

LES DÉCENNIES

PARIS
MATCH

NOS ANNÉES

2010

Johnny, un hommage national

Kate et William, le mariage princier



Barack Obama, président des Etats-Unis



Attentats du 13 novembre 2015 à Paris

M 08276 - 7H - F: 7,95 € - RD



La croisière
aérienne en jet privé

LA GRANDE MAGIE AFRICAINE

Du 22 février au 8 mars 2019

UN CHEF-D'ŒUVRE DU VOYAGE...
La Grande Magie Africaine - 4^{ème} édition, aura lieu du 22 février au 8 mars 2019. Il y a 20 ans, l'agence de voyages TMR commençait son exploration de l'Afrique. À travers cette vision globale, approfondie et ultime du continent, les escales africaines vous séduiront par leur originalité, leur virginité et leur authenticité : le majestueux Kilimandjaro ; les incontournables Chutes Victoria ; la très romantique croisière sur la Rivière Chobe ; les

stupéfiants paysages de Namibie ; le Ngorongoro, surnommé « 8^{ème} merveille naturelle du monde » rassemblant la faune la plus exceptionnelle au monde... au moment des grandes migrations ! Vous découvrirez aussi les paysages du Cap et l'architecture bismarckienne des cités de Namibie... Merveilles naturelles, safaris aux « Big Five », peu de décalages horaires, un climat idéal, des cités mythiques parmi les plus belles de la planète, les meilleurs hôtels & lodges, un jet privé entièrement réservé

et réaménagé pour 50 voyageurs de marque en Classe Affaires, tous les soins de l'équipe TMR, de belles rencontres et de grandes émotions... Ce nombre volontairement restreint de voyageurs permet un service plus personnalisé et un accès aux sites à visiter, très privilégié. Ce programme passionnant rassemble tout l'Art du Voyage des Croisières Aériennes TMR. Cette odyssée grand confort est idéale pour tous ceux qui ont, un jour, rêvé de l'Afrique ! ■

FRANCE :

 **04.91.77.88.99** | www.tmrfrance.com
contact@tmrfrance.com

349 avenue du Prado - 13417 Marseille cedex 08 - Atout France IM013100087

SUISSE :

 **021.804.72.72** | www.tmrswiss.com
contact@tmrswiss.com

Route Suisse 8A - 1163 Etoy - IDE / UID CHE - 369.188.889

PRÉSIDENT D'HONNEUR
Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Olivier Royant.

**DIRECTEUR ADJOINT
DE LA RÉDACTION**
Régis Le Sommier.

DIRECTEUR DE LA PHOTO
Guillaume Clavières.

DIRECTEUR DE CRÉATION
Michel Maïquez.

RÉDACTEUR EN CHEF
Patrick Mahé.

CONSEILLER PHOTO
Marc Brincourt.

**RÉDACTRICE EN CHEF
TECHNIQUE**
Tania Gaster.

COORDINATION ÉDITORIALE
Gwenaëlle de Kerros.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Anne Baron (révision), Romain Clergeat,
Anne Fèvre (maquette), Mariana Grépinet,
Bruno Jéudy, Régis Le Sommier, Benjamin
Locoge, Pascal Meynadier, Mathias Petit
(iconographie), Caroline Pigozzi, Aurélie
Raya, Olivier Royant, Catherine Schwaab,
Alain Tournaille, Valérie Trienweiler.

ARCHIVES PHOTO
Yvo Chorme (chef de service).

DOCUMENTATION
Chantal Blatter (chef de service).

FABRICATION
Philippe Redon, Nicolas Bourrel.

VENTES
Laura Félix-Faure. Tél. : 01 87 15 56 76.
Frédéric Loisy. Tél. : 01 87 15 56 78.

IMPRESSION Roto France Impression,
Lognes (77) et Malesherbes (45). Achevé
d'imprimer en décembre 2018. Papier
provenant majoritairement de France, 0 %
de fibres recyclées, papier certifié PEFC.
Eutrophisation : Prot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Lagardère
Media News, société par actions simplifiée
unipersonnelle (Sasu) au capital de
2 005 000 €, siège social : 2, rue des Cévennes,
75015 Paris. RCS Paris 834 289 373.
Associé : Hachette Filipacchi Presse.

PRÉSIDENT
Arnaud Lagardère.

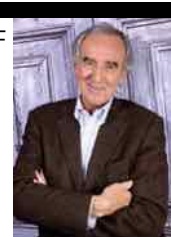
**GÉRANTE - DIRECTRICE DE
LA PUBLICATION**
Constance Benqué.

Les indications de marques et les adresses qui
figurent dans les pages rédactionnelles de
ce numéro sont données à titre d'information
sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent
être soumis à de légères variations. Les
documents reçus ne sont pas rendus et leur
envoi implique l'accord de l'auteur pour leur
libre publication. La reproduction des textes,
dessins, photographies publiés dans ce numéro
est la propriété exclusive de Paris Match,
qui se réserve tous droits de reproduction et
de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire :
0917 C 82071. ISSN 0397-1635.
Dépôt légal : janvier 2019 / © HFA 2019.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

3-9 rue André Malraux
92300 Levallois-Perret.
Présidente : Valérie Salomon.
**Directrice commerciale et
diversification :** Fabienne Blot.
Assistante : Aurélie Marreau.
Tél. : 01 87 15 49 20.



7 numéros, 70 ans, 900 pages

Que reste-t-il de nos 20 ans ? Des joies, des coups de foudre, des blessures... Nos aînés avaient 20 ans, l'enthousiasme et la vision pionnière d'un magazine d'images quand ils ont créé Paris Match ! Soixante-dix ans plus tard, par la grâce des générations à la barre, un relais façonné par « le poids des mots, le choc des photos » – slogan, jamais égalé –, leur œuvre perdure et tient l'affiche. La richesse de ces parutions hors-série en témoigne via les grands entretiens, les sujets uniques et les photos insolites. La vie en vrai.

En sept numéros collectors, elles constituent une somme de 924 pages. Il y a six ans, l'album « 1001 couvertures de 1949 à nos jours » (éd. Glénat), flatteur à l'œil, en comptait la moitié. Voilà vingt ans, le coffret du demi-siècle se voulait exhaustif. Et déjà, voici la grisante échéance de 2019. Sur une intuition d'Olivier Royant, directeur de la rédaction, nous avons choisi la voie traditionnelle de la presse face aux tentations classiques de l'édition. Sept numéros, d'une décennie à l'autre.

Comme elle paraît candide, l'ère des « fifties » qui permet de hisser à la une un carré de figures symboliques : Brigitte Bardot, beauté mutine, Maurice Herzog, en avant-garde sur le Toit du monde, de Gaulle, en pré-recours national, Elizabeth II, installée « à vie » sur le trône d'Angleterre. Beauté, exploits, grands personnages, têtes couronnées traversent nos sept numéros, en une série de passerelles sans cesse renouvelées. Les guerres, coloniales ou de conquête, jusqu'aux derniers conflits, poussent la photo en première ligne, exaltant l'aristocratie du reportage.

A chaque époque, son style et sa tendance. L'insouciance des « sixties », au cœur des Trente Glorieuses, révèle Johnny, toujours présent un an après sa mort. Elle n'épargne pas la fronde étudiante de 1968, ni les « casseurs » du Quartier latin. Rivés au spectre de la précarité sociale, les gilets jaunes en sont le lointain écho, cinquante ans plus tard. Dans les deux cas, l'Elysée est comme désarmé, avec Charles de Gaulle hier, Emmanuel Macron aujourd'hui.

Plonger dans les décennies, c'est aussi prendre le pouls des mœurs de son temps. Les années 1970 nous précipitent dans la contagion des faits divers : Mesrine, « ennemi public numéro 1 », en est l'antihéros ; assassinats, enlèvements à grand spectacle, tel celui du baron Empain, hantent les esprits. Les années 1980 enchaînent dans le sordide avec le meurtre (non élucidé) du petit Grégory, tandis qu'un loup gris, Mehmet Ali Ağca, ose un tir sacrilège sur le pape.

Les années Mitterrand défilent au long cours – il est le seul à conduire deux septennats. Le président à la double vie offre à Paris Match un scoop intime. En laissant paraître les photos de Mazarine, sa fille cachée – « La presse sait ce qu'elle doit faire », dit-il –, il sort du fantasme de l'enfance la jeune fille, qui clamait sans retour : « Papa est président de la République. » Réunies autour de son cercueil, les deux familles de François Mitterrand signent la fin du roman de sa vie.

Enfin, l'apocalypse. D'abord avec les tours jumelles jetées à bas dans les attentats-suicides d'Al-Qaïda, le 11 septembre 2001. L'embrasement du Moyen-Orient, les borborygmes de Syrie, d'Irak, la montée du terrorisme islamiste ouvrent le XXI^e siècle sur une page sanglante. Paris Match est sur tous les fronts. Comme toujours. Et témoigne pour l'Histoire.

A l'heure des vœux et des 70 printemps, une question nous habite : à quand le retour des années bonheur ? ●



POUR VOUS PROCURER LA COLLECTION COMPLÈTE « LES DÉCENNIES »

Tél. : 01 71 09 52 89, ou sur Internet : decennies.parismatchabo.com Commandez un ancien hors-série au 01 87 15 54 88.





LE CHOC DES PHOTOS	6
JOHNNY : REQUIEM POUR LES FANS	16
Comment la mort de Michael Jackson l'a « sauvé » <i>Par Benjamin Locoge</i>	24
LES BLEUS : BANCO POUR DEUX ÉTOILES	26
Didier Deschamps, on le surnomme « la Dèche »... <i>Par Patrick Mahé</i>	29
HANDBALL : TOUS LES GARÇONS ET LES FILLES...	30
BUCKINGHAM, LA NOUVELLE VAGUE	32
Derrière la révolution des « royals », le fantôme de Diana <i>Par Aurélie Raya</i>	39
MONACO : CHARLÈNE, PRINCESSE MODÈLE	40
AMOUR, RÊVE ET BEAUTÉ	42
LE FOL ESPOIR DU PRINTEMPS ARABE	46
La photo en première ligne <i>Par Patrick Mahé</i>	52
SYRIE, IRAK, LA GUERRE SANS FIN	54
Face à la Golden Division, l'Etat islamique se défend pied à pied <i>Par Régis Le Sommier</i>	60
FAITS DIVERS ANNÉES 2010	
DSK, Harvey Weinstein... La chute <i>Par Pascal Meynadier</i>	62
FRANÇOIS HOLLANDE ENTRE TEMPÊTE ET NAUFRAGE <i>Par Mariana Grépinet</i>	64
TERRORISME : LA FRANCE EN ÉTAT DE CHOC	68
« Chérie, je vais à "Charlie" » <i>Par Maryse Wolinski</i>	74
MIGRANTS : SOS POUR LES BATEAUX CERCUEILS	76
TÊTE À TÊTE AVEC LE PAPE FRANÇOIS <i>Un entretien avec Caroline Pigozzi</i>	82
EMMANUEL MACRON, DANS LE VENT ET DANS L'ORAGE	88
Et Benalla ouvre le bal des illusions perdues <i>Par Bruno Jeudy</i>	94
SCOTLAND FIRST!	96
BARACK OBAMA, UN RÊVE AMÉRICAIN <i>Par Régis Le Sommier</i>	98
DONALD TRUMP ET LES HOMMES DE FER	102
Finie l'ère des diplomates... <i>Par Olivier Royant</i>	106
FAITS DIVERS ANNÉES 2010	
L'heure des aveux	108
LA RÉVOLUTION « SOLAR IMPULSE »	110
Bertrand Piccard grandit dans l'ombre des héros familiaux <i>Par Romain Clergeat</i>	113
AU-DELÀ DES LIMITES	114
FLORENCE ARTHAUD : LE CIEL L'A PRISE...	118
Hubert Arthaud : « Ma sœur était le modèle d'un choix de vie » <i>Par Valérie Trierweiler</i>	122
MODE 2010-2019 : LE POUVOIR DU FASTE <i>Par Catherine Schwaab</i>	124
PARIS MATCH EN CAVALCADE	128

Retrouvez
toute l'actualité sur
notre site :
parismatch.com

CRÉDITS PHOTO P. 6 et 7 : T. Okubo. P. 8 et 9 : P. Souza / White House. P. 10 et 11 : Nasa. P. 12 et 13 : M. Sestini / Guardia di Finanza / News Pictures. P. 14 et 15 : Somer / News Pictures. P. 16 et 17 : D. Coste / Bestimage. P. 18 : P. Perusseu / Bestimage. P. 19 : P. Charlier / Bestimage. N. de Montagu. P. 20 : S. Valiela / Bestimage. P. 21 : D. Jacovides / Bestimage. P. 22 : D. Jacovides / Bestimage. P. 23 : Bestimage. P. 25 : Bestimage. P. 26 et 27 : K. Pfaffenbach / Reuters. Li Ming / Xinhua / News Pictures. K. Wandycz. P. 30 et 31 : A. Dibon / Icon Sport. A. Grimm / Bongarts / Getty Images. P. 32 et 33 : KCS. P. 34 et 35 : A. Hussein / Wireimage / Getty Images. Clarence House. D. Lipinski / Nunn Syndication / News Pictures. P. 36 et 37 : B. Rubsam / Bestimage. J. Brady / PA / ABACA. D. Lawson / PA / ABACA. P. 38 : R. Nunn / Nunn Syndication / News Pictures. M. Mumby / Indigo / Getty Images. P. 40 et 41 : F. Nebinger / Abaca. A. Canovas. P. 42 et 43 : H. Tullio. G. Hershorn / Reuters. D. X. Prutting / BFA / SIPA. P. News Pictures. J. Johnson / Visual. A. Benedetti / Corbis via Getty Images. KCS. DR. Omega. Instagram. Bestimage. P. 44 et 45 : F. Belaid / AFP. P. 46 et 47 : A. Canovas. P. Mac. Diarmid / AFP. C. Hondros / Getty Images. P. 50 et 51 : C. Hondros / Getty Images. R. Ochlik / IPS. Abaca. P. 52 et 53 : R. Ochlik / IPS. A. Canovas. E. Blachere. MaxPPP. A. Canovas. P. 54 et 55 : A. Canovas. P. 56 et 57 : Reuters. DR. A. Canovas. Reuters. P. 58 et 59 : A. Canovas. P. 60 : S. Rodi / Reuters. P. 61 : A. Yaghobzadeh. P. 62 et 63 : R. Stolarik / Polaris / Starface. S. Platt / Getty Images. Getty Images. P. 64 et 65 : P. Rostain. P. 67 : L. Geai. P. 68 et 69 : DR. P. 70 et 71 : SIPA. P. 72 et 73 : DR. T. Orban. A. Reau. DR. E. Bonnet. P. 74 et 75 : V. Capman. G. Wolinski. P. 76 et 77 : M. Sestini / News Pictures. P. 78 et 79 : E. Bouvet. P. 80 et 81 : A. Canovas. P. 82 et 87 : E. Vandeville. P. 88 et 89 : J. R. Santini / Bestimage. P. 90 et 91 : Soizig de la Moissonnière. E. Blondet / Abaca. D. Jacovides / S. Valiela / Bestimage. B. Giroudon. P. 92 et 93 : C. Kaster / SIPA. S. Valiela / Bestimage. G. Fuentes / Reuters. P. Rostain. P. 94 et 95 : D. Jacovides / S. Valiela / Bestimage. AFP. News Pictures. K. Zilmoglu / SIPA. Liewig / SIPA. P. 96 et 97 : A. Canovas. P. 98 et 99 : B. Baker / Redux / REA. O. Douliery / ABACA. P. 100 et 101 : S. Micke. Visual. P. 102 et 103 : E. Vucci / apr. / SIPA. M. Svetlov / Getty Images. A. Atlan / AFP. MaxPPP. P. 106 et 107 : Ricardo Moraes / Reuters. Jesco Denzel / AFP. P. 108 et 109 : DR. Starface. E. Hadj. DR. P. Petit. D. Seeburg / The Sun / Sipa. P. 110 et 111 : J. Revillard / Solar Impulse. P. 112 et 113 : Ullstein Bild via Getty Images. G. Gery. Bettman / Getty Images. J. Revillard / Solar Impulse. F. Demange. P. 114 et 115 : J. Nemeth / Redbull Content Pool. B. Wis. Nasa. P. 118 et 119 : J.Y. Ruzsiewski / Corbis via Getty Images. P. 120 et 121 : Visual. Latin Content / Getty Images. P. 122 et 123 : E. Bouvet / Gamma-Rapho via Getty Images. P. 124 et 125 : A. Canovas. F. David. B. Giroudon. O. Saillant / Chanel. P. 126 et 127 : M. Prandoni / Stella Mc Cartney. SIPA. A. Canovas. D. Kambouris / Getty Images. S. Micke. E. Scorseletti. V. Capman. P. 128 et 129 : DR. P. 130 : J.P. Dutilleul. DR.



de GRISOGONO
GENEVE



Allegra Toi & Moi

PARIS BOUTIQUE - HOTEL PRINCE DE GALLES - 33 AVENUE GEORGE V - TEL. +33 (0)1 47 20 35 35

CANNES • DUBAI • GENEVA • Gstaad • KUWAIT • LONDON • NEW YORK
PARIS • PORTO CERVO • ROME • SEOUL • ST MORITZ

www.degrisogono.com



A chaque journée, à chaque année, leurs images inoubliables. Quant à la décennie, il en faudrait cent pour ranimer les émotions d'un jour, pour toujours ! Nous en avons sélectionné une poignée pour nos années 2010. Toutes ont frappé l'esprit et leur gravité reste ancrée dans notre mémoire.

ANNÉES 2010 LE CHOC DES PHOTOS



TSUNAMI AU JAPON YUKO, ICÔNE ET MÈRE HÉBÉTÉE

Pas une larme sur son visage, mais un regard perdu. Dimanche 13 mars 2011, Yuko Sugimoto, une jeune femme de 28 ans, fixe les restes de l'école maternelle d'Ishinomaki où elle avait déposé son fils, Raito. Au milieu des ruines de cette ville martyre de la côte orientale du Japon, cette mère vit le pire des calvaires : son petit garçon est introuvable, englouti par un tsunami ravageur engendré par le séisme de magnitude 9,1 qui a touché le pays deux jours plus tôt. Cette image fera la une de 55 magazines dans le monde. Mais le lendemain, la « madone des décombres » aura l'immense bonheur d'apprendre que son enfant est sauf. Paris Match, seul, reconstituera sa « happy end ». Pour l'archipel nippon, le bilan du raz de marée est lourd : on compte près de 20 000 morts et disparus et il a déclenché l'accident nucléaire de la centrale de Fukushima, classé au même niveau que la catastrophe de Tchernobyl.

PHOTO TADASHI OKUBO

TRAQUE DE BEN LADEN

L'HÉLICO SE CRASHE : ALERTE À LA MAISON BLANCHE

« Zero Dark Thirty », 00h30, dimanche 1^{er} mai 2011. Un membre des célèbres commandos de marines vient de loger une balle entre les deux yeux du chef d'Al-Qaïda. Le moment historique retransmis en direct dans la Situation Room, la salle de crise de la Maison-Blanche, est commenté par John Brennan, le directeur de la CIA. L'opération était pourtant mal partie. Sur la photo, le président des Etats-Unis et ses plus proches collaborateurs assistent médusés au crash de « Razor One », l'un des deux hélicoptères Black Hawk, au blindage furtif, utilisés pour convoyer le commando à Abbottabad, au Pakistan. A cet instant, les dirigeants américains imaginent le pire.

PHOTO PETE SOUZA



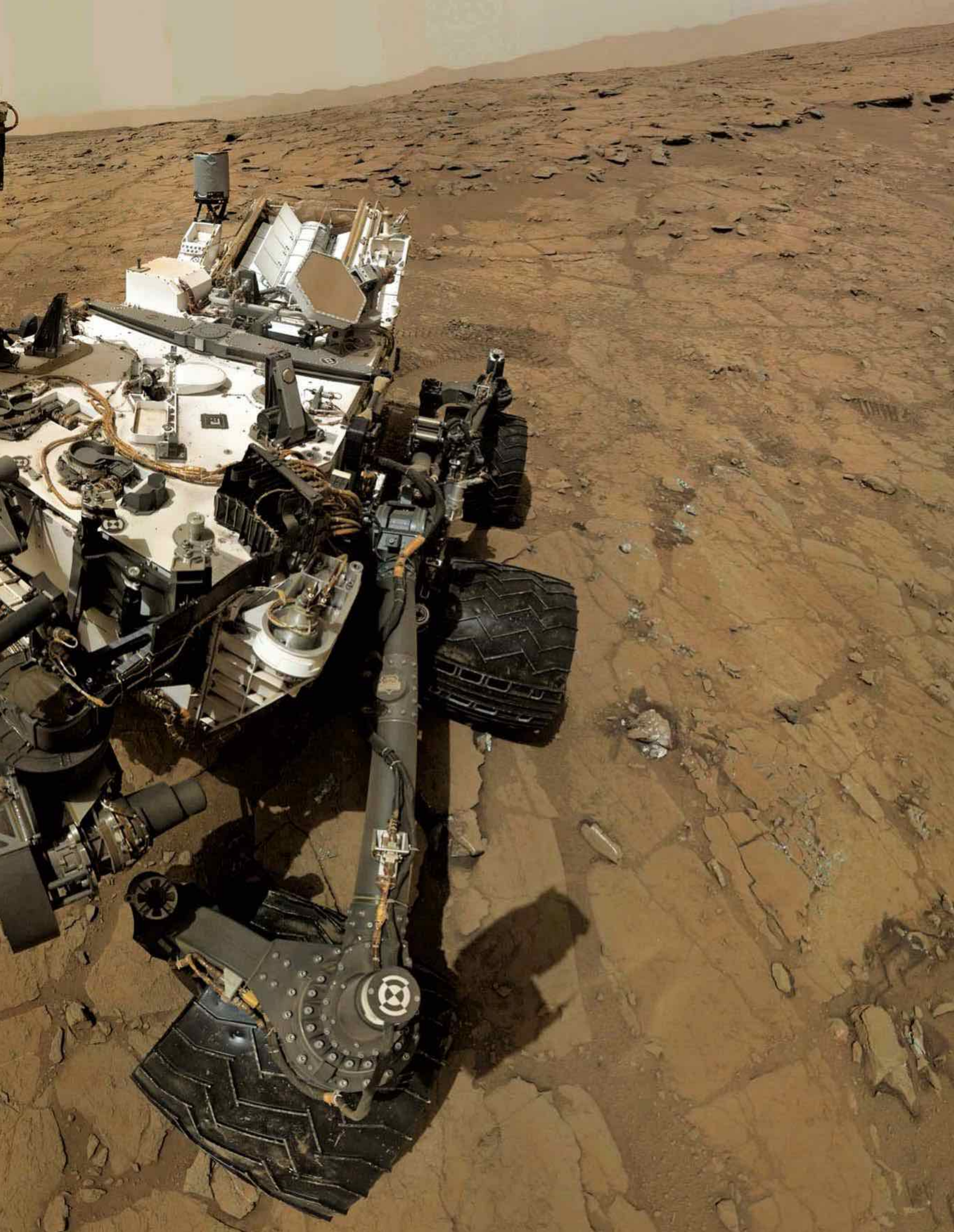


Assis de g. à dr. : Joe Biden, vice-président des Etats-Unis, Barack Obama, Marshall B. Webb, commandant adjoint du JSOC (chargé de coordonner les forces spéciales des différentes unités de l'armée), Denis McDonough, conseiller adjoint de la Sécurité nationale, Hillary Clinton, secrétaire d'Etat, et Robert Gates, secrétaire à la Défense. Debout derrière eux, le noyau dur des 100 responsables qui sont dans le secret de l'opération.



LA CONQUÊTE DE MARS LE PREMIER «SELFIE» SUR LA PLANÈTE ROUGE

Au matin du 6 août 2012, Mars se révèle à la sonde Curiosity et à la terre entière. Le robot autonome, envoyé sur la planète rouge dans le cadre de la mission d'exploration Mars Science Laboratory, s'est posé dans le cratère Gale, à 250 mètres du lieu initialement prévu par les scientifiques américains, français et canadiens qui supervisent le projet. Grosse comme une de nos voitures, l'astromobile alimentée par une charge de 4 kilos de plutonium 238, pèse 900 kilos, roule à 90 cm/h, fait des photos, analyse l'atmosphère et collecte des échantillons. Son objectif : découvrir si la vie a existé un jour sur notre proche voisin du système solaire. Dès son « amarissage », après un voyage dans l'espace de 400 millions de kilomètres, Curiosity a transmis des clichés exceptionnels.



« COSTA CONCORDIA » UN CAPITAINE EN DÉROUTE

Ce palace flottant promettait d'exaucer en un seul lieu tous les souhaits : dîner, danser, nager, paresser au soleil méditerranéen. Mais la croisière de rêve s'est achevée dans l'effroi. Vendredi 13 janvier 2012, à 21 h 45, le « Costa Concordia », paquebot géant de 292 mètres de long et 52 mètres de haut, avec 4 230 personnes à son bord, accroche un piton rocheux, près de l'île italienne du Giglio. Largement éventré, le navire bascule sur le flanc, et vient s'échouer à proximité de la côte. L'évacuation tourne au chaos, tandis que des passagers restent coincés dans les cabines et les coursives. On compte 32 morts. Le capitaine, Francesco Schettino, qui a quitté le navire en plein naufrage, a été condamné à seize ans de prison, une sentence confirmée en appel en 2017.

PHOTO MASSIMO SESTINI










LE BAROUD DES GILETS JAUNES FORS L'HONNEUR FACE AU CHAOS ET À LA CASSE

Au pied de l'Arc de Triomphe, c'est contre la violence qu'ils forment barrage. Entre les casseurs et les policiers, des gilets jaunes chantent « La Marseillaise », mais ils n'arrêteront pas le chaos, d'autant que des extrémistes de tout poil et des pires, se sont infiltrés parmi eux... Au troisième acte de la mobilisation populaire née du mécontentement face aux taxes sur les carburants, le mouvement bascule ce samedi 1^{er} décembre 2018. Toute la journée, le pays assiste, médusé, à la prise du monument, lieu de mémoire devenu le décor de scènes d'émeutes. Trois semaines plus tôt, ce symbole de l'histoire de France était le grand théâtre d'une célébration de la paix, celle du centenaire de l'armistice de la Grande Guerre, en présence de plus de 70 chefs d'Etat et de gouvernement. En quelques heures, ce symbole voué aux commémorations, là où repose le Soldat inconnu, est profané.

JOHNNY REQUIEM POUR LES FANS

C'est la dernière image de Johnny sur scène. Son baiser à la foule restera à jamais dans le cœur de ses admirateurs. Et il leur offrira le plus beau des cadeaux : « Mon pays, c'est l'amour ». Un legs posthume sans prix pour eux.



A black and white photograph of Johnny Hallyday on stage. He is wearing a black leather motorcycle jacket over a dark shirt and black trousers. He has a goatee and is looking down with his right hand near his mouth. He is wearing several rings and a watch. In the foreground, the hands of the audience are visible, reaching up towards him. The background is dark with some stage equipment.

A CARCASSONNE, POUR SES ADIEUX, IL LEUR PRÉSENTE JADE ET JOY

*Le 5 juillet 2017, c'est
l'ultime date des Vieilles
Canailles, son dernier concert.
Pour l'occasion, Johnny fait
monter sur scène ses filles,
Jade, 12 ans, et Joy, 8 ans,
pour chanter avec lui
« Toute la musique que j'aime ».*

PHOTO DIMITRI COSTE



UN MILLION DE FRANÇAIS POUR L'ULTIME SALUT

Les honneurs d'une nation et la ferveur d'un peuple pour le prince des rockeurs. L'imposant cortège funèbre prend des allures de show et fait vibrer la plus belle avenue du monde. Ce 9 décembre 2017, ils sont près de 1 million, venus de tout le pays, pour lui faire une véritable haie d'amour.

PHOTO PIERRE PERUSSEAU



Enorme et puissante comme sa voix, la musique vrombissante des Harley Davidson s'élève sur les Champs-Élysées. Les motards sont les frères d'âme de Johnny et les 700 accréditations pour participer à cette chevauchée hommage se sont arrachées comme des places de concert.



Le cortège arrive place de la Concorde. Laetitia, Jade et Joy sont dans la voiture qui suit le corbillard. Dans les 14 autres limousines aux vitres fumées suivent les proches du musicien disparu : Line Renaud, Jean Reno, Claude Lelouch, Patrick Bruel, Jean Dujardin et Nathalie Pechalat, Marion Cotillard et Guillaume Canet, Maxim Nucci, Muriel Robin, Hélène Darroze...



Pour entrer dans l'église, les copains ont pris « le taulier » sur leurs épaules afin de le porter jusqu'au pied de l'autel.



Johnny vaut bien une messe. Au premier rang, de g. à dr. : Julie Gayet, François Hollande, Carla Bruni-Sarkozy, Nicolas Sarkozy, Hugues Renson, vice-président de l'Assemblée nationale, Gérard Larcher, président du Sénat, Edouard Philippe, Brigitte et Emmanuel Macron. Au deuxième rang : Jean-Pierre Raffarin et sa fille Fleur, Valérie Pécresse, Anne Hidalgo, Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Éducation nationale, Françoise Nyssen, ministre de la Culture.

**A LA MADELEINE,
UN EXTRAORDINAIRE
HYMNE À L'AMOUR**

*Le moment des adieux à leur mari et
père pour Laetitia, Jade et Joy.*

PHOTO DOMINIQUE JACOVIDES





*Lundi 11 décembre 2017,
16 h 45, à Lorient, sur l'île de
Saint-Barthélemy, aux
Antilles, qui devient la
dernière demeure de la star.
David Hallyday, Laura Smet
et Laeticia, bouleversés,
suivent du regard le vol
d'une frégate qui passe
au-dessus du petit cimetière
pendant la cérémonie.*

PHOTO DOMINIQUE
JACOVIDES



SON DÉFI POST MORTEM : « J'EN PARLERAI AU DIABLE »

Studio Guillaume Tell, à Suresnes, le 30 septembre 2017. Malgré la maladie, Johnny rit aux éclats pendant une séance d'enregistrement pour son 51^e album, « Mon pays c'est l'amour ». Inachevé au moment de sa mort, le disque, réalisé par Yodelice, est publié le 19 octobre 2018 à titre posthume.

Comment la mort de Michael Jackson a « sauvé » Johnny

PAR BENJAMIN LOCOGE

Enfin ! Le 24 novembre 2009, quand Johnny Hallyday s'installe à bord de l'Airbus A380 d'Air France qui s'apprête à décoller pour Los Angeles, le chanteur est soulagé. Il n'arrive pas vraiment à en vouloir à Jean-Claude Camus, son producteur, qui lui a vendu début 2008 l'idée de se lancer dans une tournée d'adieu. « Comme ça, on est sûr de vendre des centaines de milliers de places, de jouer dans les stades, de retrouver le Stade de France », a-t-il argumenté.

Johnny s'est laissé convaincre. Une véritable tournée de stades, comme les Rolling Stones, comme U2... ça, il ne l'a jamais fait. Alors il a dit banco. Certes, l'arrivée dans son foyer de Joy, son quatrième enfant, est prévue pour bientôt. Et Johnny sera absent la majeure partie de l'année 2009. Mais Laetitia sait qu'elle ne peut retenir son homme. Il a besoin de son public, de la route, d'être sur scène pour se sentir vivant. Et puis, qui sait, peut-être que ces faux adieux vont finir par lui plaire ? Peut-être va-t-il avoir envie de réduire le rythme ? Et passer plus de temps avec sa femme et ses filles dans leur maison de Los Angeles. Qui sait ce qui peut bien se passer dans la tête de Johnny ? Même Laetitia, parfois, a du mal à interpréter ses silences, son air renfrogné, ses nuits blanches qui s'enchaînent.

Quand les répétitions démarrent, fin avril, au Zénith de Saint-Etienne, c'est un Johnny célibataire qui débarque en France. Laetitia a préféré rester aux Etats-Unis avec Jade et Joy. Elles seront bien sûr présentes pour les concerts parisiens prévus fin mai, mais pour l'heure, Johnny prépare ses adieux seul. Enfin si l'on peut dire... Car en tournée, Johnny n'est jamais seul. Il a son chauffeur, son garde du corps, son coiffeur, son habilleuse, sa maquilleuse, ses musiciens, ses techniciens, son producteur, l'assistant de son producteur, ses vendeurs de tee-shirts et de programmes. Johnny est à la tête d'une vaste PME. Il fait vivre 40 personnes pendant un an et se doit d'être en forme pour assurer la centaine de concerts qui se profilent. Seulement voilà. Au fond, cette idée d'adieux ne lui plaît plus. « Je me suis encore laissé avoir par ce con de Camus », dit-il volontiers en privé (« con » est à prendre de manière affectueuse). Cette tournée ne lui plaît pas non plus. L'absence de sa femme, l'éloignement d'avec ses filles le font souffrir plus qu'il ne l'avait imaginé. D'ailleurs, Jauni reste à l'heure californienne pendant toute la préparation. Il se lève à 16 heures, répète une bonne partie de la nuit, vide le bar de l'hôtel à partir de 4 heures du matin et monte se coucher vers 7 heures, quasiment au même moment que sa famille, à 11 000 kilomètres de là. L'ambiance à Saint-Etienne n'est pas tendue, elle est électrique. Laetitia n'apprécie pas tellement ces soirées de débauche ; elle connaît assez son rockeur d'époux pour comprendre qu'il est complètement cuit et affiche, en France, sa mine des mauvais jours.

Quand le 8 mai, soir de première, Camus frappe à la porte de la loge de son artiste, il se fait rembarquer. « C'est toi qui chantes

ce soir ? lui balance un Hallyday comateux. Alors c'est moi qui te dirai quand je serai prêt à chanter. » Camus connaît son Johnny. Les crises d'angoisse avant chaque première sont la règle. Johnny fait tout pour ne pas y aller. Et puis, une fois en scène, tout est oublié. « Ma gueule » ouvre les concerts de 2009. Le chanteur apparaît dans un jaillissement de flammes et reste deux longues minutes sans bouger devant les spectateurs. Immédiatement, la salle l'ovationne. Puis il démarre. Va puiser dans ses plus intimes ressources pour envoyer avec une force incroyable « Quoi ma gueule ? Qu'est-ce qu'elle a ma gueule ? » Dès ce 8 mai, son producteur comprend que cette tournée va être fabuleuse. Car en réalité, le Johnny de 2009 est un homme aux abois. Qui n'a aucune envie que sa carrière se termine. Et qui, du coup, se donne à chacun de ses concerts comme s'il s'agissait du dernier. Johnny retrouve une intensité folle, chante divinement, redevient l'acteur de ses morceaux. Le climax est atteint au cours des trois soirées parisiennes au Stade de France. Durant ses trois concerts, l'artiste donne vraiment l'impression de faire ses adieux. Le 29 mai, il fond même en larmes et sort de scène en remerciant les 80 000 spectateurs. « Toutes ses années, je ne les oublierai jamais. Je vous aime. Voilà, c'est tout », dit-il devant un parterre de célébrités et de politiques.

A LOS ANGELES, TROIS SEMAINES DE COMA ARTIFICIEL

Si Johnny s'était vraiment arrêté ce soir-là, sa sortie aurait été majestueuse. Mais qu'on ne se méprenne pas. Le titre de l'album qui accompagne cette série de représentations n'est autre que « Ça ne finira jamais ». Manière subtile de dire aux fans que tout peut recommencer d'un moment à l'autre. D'ailleurs, devant le succès des concerts de l'été, Camus met en vente une tournée d'automne. Seul hic : Michael Jackson meurt le 25 juin 2009. L'industrie du disque perd certes une icône, mais doit surtout faire face à un nouveau problème : le roi de la pop devait monter sur scène à Londres trois semaines plus tard. Aucune assurance n'avait prévu le décès du chanteur. Qui va donc payer la facture de l'annulation des 50 dates prévues ? Jackson à peine inhumé, toutes les compagnies d'assurances réévaluent leurs pratiques et leurs procédures : Johnny doit se soumettre à un bilan de santé afin de mesurer « le risque potentiel ». Il s'y prête de mauvaise grâce. Mais quand « un petit cancer du côlon » est détecté et opéré dans la foulée, Johnny comprend qu'il doit la vie sauve à Michael Jackson. Evidemment, quand la France apprend sa maladie, elle tremble. Et sa tournée devient le thermomètre de son état de santé : tant que Johnny chante face à son public, c'est qu'il est immortel.

Lui-même n'est pas loin de le croire, quand il met son siège en position lit à bord de ce fameux vol Paris-Los Angeles. Il

commande un verre de vin rouge. Puis un deuxième. Mais rien n'y fait. La douleur qu'il sent dans le dos ne le quitte pas. Il a été opéré trois jours plus tôt pour une hernie discale par le Pr Delajoux. Le médecin aurait souhaité le garder à l'Hôpital américain, à Neuilly. Mais Johnny a préféré sortir au plus vite pour déguster des huîtres avec son pote Jean Reno. Et surtout pour monter à bord de ce satané coucou.

Mais la douleur devient insupportable. Le commandant de bord doit demander une assistance médicale à l'arrivée. Et c'est un Johnny en chaise roulante qui sort de l'aéroport de Los Angeles, attendu par Laetitia et les paparazzis locaux. L'image n'est pas terrible. Mais ce n'est qu'une goutte d'eau à côté de ce qui va suivre. Une fois rentré à son domicile de Beverly Glen, la souffrance qu'il ressent irradie, intense. Elle est telle qu'il finit par s'effondrer. Laetitia ne peut que hisser la carcasse de son mari hurlant de douleur dans leur voiture et foncer vers l'hôpital le plus proche. Quand les médecins du Cedars-Sinai le prennent en charge, ils découvrent un corps meurtri par les excès. Trois semaines de coma artificiel seront nécessaires pour remettre les pendules à l'heure. Trois semaines d'un sommeil profond mais agité, que la France scrute chaque jour. Johnny Hallyday serait donc mortel ?

Quand il rentre chez lui dans les tout derniers jours de 2009, Johnny est autre homme. Un homme brisé, qui possède désormais une voix de petit garçon, qui pense qu'il ne pourra plus jamais chanter. Laetitia comprend la gravité de l'affaire et elle va prendre son destin en main. Elle est à ses côtés depuis bientôt quinze ans. Elle a vécu des hauts merveilleux et des bas abominables. Mais là, les compteurs sont remis à zéro. Chaque jour à l'hôpital, elle est venue lui tenir la main. Elle a pleuré, elle lui a caressé le front, elle lui a parlé de ses filles, de cette vie qu'ils vont avoir ensemble, heureux, quand il se réveillera. Elle s'accroche à son couple comme d'autres à leur rocher. Plus rien ne compte sauf Johnny. Elle, qui a déjà sacrifié son adolescence à son père, elle va s'employer, pendant toute l'année 2010, à rendre la vie douce à son mari, à accepter sa mauvaise humeur, sa mélancolie profonde. Elle l'aime tant finalement. Ensemble, ils vont décider de faire construire une nouvelle maison à Pacific Palisades, entre mer et montagne. Ensemble, ils vont mener une vie normale, loin de la musique, de la France et de ses tourments.

L'AMOUR DU PUBLIC L'A PORTÉ JUSQU'AU BOUT

Quand l'été arrive, ils prennent le chemin de Saint-Barth, leur paradis. Peu à peu, Laetitia écarte les amis d'avant, les profiteurs, les intimes qui vivaient à leurs crochets. C'est violent mais nécessaire, estime-t-elle. Johnny laisse faire, laisse dire. Son vague à l'âme est tel qu'il accepte une proposition au théâtre. S'il n'arrive plus à chanter, peut-être pourra-t-il monter sur les planches ? La pièce n'est prévue qu'à la rentrée 2011. Cela lui laissera le temps de se reconstruire. Aux Antilles cependant, Johnny croise la route de Matthieu Chedid. C'est le musicien français incontournable du moment. Johnny l'invite à passer chez lui, à la villa Jade. Une tempête menace l'île, mais peu importe, on restera à l'intérieur. Quand l'ouragan frappe, Johnny et Matthieu se sont calfeutrés

derrière le canapé. « On a parlé musique, on a commencé à évoquer l'idée de travailler ensemble, racontera Johnny. Et tout est revenu. » Un mois plus tard, Johnny est en studio à Los Angeles avec Matthieu. Il a retrouvé sa voix et veut aller vite. « Jamais seul » est mis en boîte en trois petites semaines, dans une urgence qui lui sied bien. Chedid doit d'ailleurs faire le grand écart entre l'enregistrement de l'album de Johnny et sa propre tournée prévue à l'automne. « Je vais venir avec toi », lui lance Johnny bravache.



Jusqu'au bout, il donne tout pour la musique. Johnny tire sa révérence quelques semaines après ces dernières prises de son en studio, à l'automne 2017.

Qui regagne la France avec l'envie d'un débutant, avec l'idée qu'il sera chaque soir un musicien comme un autre, venu partager le micro avec la vedette du jour. Matthieu, l'un des artistes les plus généreux que la France connaisse, accueille l'idée de Johnny avec sidération. Mais comprend qu'il lui sauve la vie, qu'il le remet en selle, malgré l'échec critique de leur album commun. Et Johnny sait ce qu'il lui doit. La suite n'en sera forcément que plus belle.

Seul hic, le public en doute. Les concerts de 2012 ne font pas le plein. Le musicien est blessé dans son orgueil. Et décide de faire appel à un manager. Sébastien Farran a géré pendant vingt ans la carrière de NTM. Les garçons compliqués, il connaît. Quand Johnny l'appelle, il saute dans le premier avion pour le rencontrer. Et le duo va fonctionner à merveille. Farran comprend qu'il doit se reposer sur Laetitia. Que pour faire de Johnny le rockeur ultime, il doit d'abord convaincre son épouse. Désormais il sera un artiste rare, intouchable, sortant des disques de haute facture, pour mieux faire oublier les errances musicales des dernières années. Johnny sait tout, voit tout, mais aime pouvoir enfin se reposer sur des épaules plus jeunes. « L'attente », écrit en grande partie par Miossec, puis « Rester vivant » et « De l'amour » vont finir d'imposer le mythe Hallyday.

Johnny s'entoure d'auteurs et de compositeurs issus de la jeune génération. Tous font des miracles pour écrire des mots qui lui vont comme un gant. Il est l'homme revenu de tout, le phénix, le garçon blessé, l'éternel amoureux. De disque en disque, de concert en concert, Johnny redevient le commandeur de la musique dans son pays. Il peut même se permettre de monter sur scène avec Jacques Dutronc et Eddy Mitchell, ces Vieilles Canailles qui font rugir Paris à l'automne 2014. Il est enfin le roi et le patron. Celui que la presse encense et que le public réclame encore et encore.

Alors quand un cancer du poumon lui est diagnostiqué à l'automne 2016, il décide que la scène sera la meilleure des thérapies. « Si je ne fais pas cette tournée, dit-il à Laetitia, je vais crever. » Les 17 concerts donnés par les Vieilles Canailles durant l'été 2017 resteront pour toujours gravés dans la mémoire des fans. Face à la maladie, Johnny n'a jamais abdiqué, malgré les chimiothérapies et l'épuisement. L'amour du public l'a porté jusqu'au bout, lui qui a réussi à enregistrer son ultime album à la fin du mois de septembre 2017. Le 5 décembre au matin, n'était-ce pas lui qui demandait encore à Sébastien Farran de tout faire pour que sa prochaine tournée soit « la plus impressionnante, la plus flamboyante » ? Johnny Hallyday est parti en donnant à tous une incroyable leçon de vie. Et signant, malgré lui, la fin d'une époque. ●


*A lire :
« La ballade
de Johnny
& Laetitia.
Made in
rock'n'roll »,
de Benjamin
Locoge,
éd. Fayard.*





LES BLEUS BANCO POUR DEUX ÉTOILES

Commencée dans le cauchemar de Knysna en 2010, la décennie des Bleus s'achève avec la victoire en Coupe du monde. Et une deuxième étoile cousue sur le maillot. Ce succès porteur de valeurs fait des grévistes du Mondial d'Afrique du Sud des fantômes disqualifiés. A jamais.



GRIEZMANN, POGBA, MBAPPÉ LE TRIOMPHE EST EN EUX

*Le 15 juillet 2018, les buteurs
de la finale de la Coupe du monde
contre la Croatie exultent sous
un déluge d'eau et une pluie d'or.
Sur le maillot d'Antoine Griezmann,
la deuxième étoile brille déjà...*

PHOTO KAI PFAFFENBACH

QUAND L'ENTRAÎNEUR DEVIENT L'ICÔNE

Sur la pelouse du stade
Loujniki de Moscou, les 23
de « la bande à Deschamps »
portent en triomphe l'homme
qui a offert à la France un
deuxième trophée.

PHOTO LI MING



Didier Deschamps: on le surnomme « la Dèche », il est « M. la Gagne »!

PAR PATRICK MAHÉ

Comme elle paraît lointaine soudain, la mascarade de Knysna, une jolie lagune d'Afrique du Sud posée sur l'océan Indien; de sinistre mémoire, hélas, pour les amateurs de foot.

15 juillet 2018: Griezmann, Mbappé, Pogba et la nouvelle vague des Bleus font de la Coupe du monde une offrande à la France! Oubliée la révolte des «caïds» – Patrice Evra, Franck Ribéry, Nicolas Anelka – et la grève surréaliste d'une équipe d'enfants gâtés en rupture avec le pays. Pour les Bleus, la décennie s'était ouverte sur ce point noir, à l'été 2010. Huit ans plus tard, elle propulse leurs joyeux héritiers dans les astres avec une deuxième étoile de champions du monde, vingt ans après celle des pionniers de 1998, tombeurs du Brésil de Ronaldo sur un jingle de farandole: «Et un, et deux, et trois-zéro!»

Il y a vingt ans, Didier Deschamps était déjà à la barre. Et donc de la fête. Il portait alors le brassard de capitaine. Déjà, d'une causerie l'autre, dans le secret des vestiaires, s'imposait le meneur d'hommes. Tous décelaient en lui un futur sélectionneur. L'homme a fait de la gagne une philosophie d'équipe. Pas étonnant qu'il ait cumulé les trophées au terme d'une carrière au long cours (Nantes, Monaco, Turin, Marseille). Championnats, trophées nationaux, Coupes d'Europe garnissent la gibecière de ce quinquagénaire perfectionniste. «Que pourrais-je faire de mieux?» est son idée fixe. La confiance vient du fidèle Bixente Lizarazu, autre Basque bondissant... Depuis la victoire de son groupe, remarquablement uni et franchement solidaire, remplaçants compris (un exploit!), le sélectionneur ferme le cercle des trois grands élus. Seuls le Brésilien Mario Zagallo et l'Allemand Franz Beckenbauer affichent, à ses côtés, une double consécration au zénith: champions à la fois comme joueurs et comme sélectionneurs.

Deschamps a des principes. Dès l'enfance, où il brille à l'école primaire d'Anglet, le (très) bon élève issu d'un milieu modeste – sa mère était vendeuse et son père, artisan peintre – apprend les valeurs de la vie et fuit la frime des nouveaux riches. Courtisé par les Girondins de Bordeaux à l'orée d'une carrière prometteuse, il leur tourne le dos sur les conseils de sa famille, choquée de voir les dirigeants, cigare au bec, débarquer devant leur porte au volant d'une Cadillac digne d'un clip d'El-

vis Presley! Il choisit l'école de formation du F.C. Nantes au cursus modèle, passant du Pays basque de ses racines à la Bretagne historique, celle de ses amours. Au pied du château de la duchesse Anne, il y rencontrera Claude, sa future femme. Pour la vie.

Aussi, quand il prend ses fonctions en 2012, le ton est donné. Son caractère entier est dans la note du temps; celui de la renaissance et du redressement. Lors du repas qui réunit ses joueurs au château de Clairefontaine – le Q.G. de la sélection –, Deschamps annonce la couleur. Son principe: «L'équipe de France est au-dessus de tout!» Comme pour illustrer le propos, certaines fortes têtes au talent reconnu manquent à l'appel. Il en est ainsi de Samir Nasri, mis au piquet pour avoir provoqué la presse lors d'un match de l'Euro 2012. Mais aussi de Jérémie Ménez, surnommé «Cache



Le 20 juin 2010, à Knysna, les Bleus se mettent en grève après l'exclusion d'Anelka par la Fédération française de football. Un fiasco!

ta joie» vu sa propension à bouder le collectif. Ménez n'a rien trouvé de mieux à faire que de se prendre le bec avec un arbitre lors d'un match France-Espagne. Résultat: suspension disciplinaire! Pas de Hatem Ben Arfa non plus, dont les coups de génie, balle au pied, alternent avec coups d'éclat... Ni de Yann M'Vila, espoir prodige, plombé par une escapade de noctambule en guinguette.

Succédant à Laurent Blanc, champion du monde 1998 avec lui, Deschamps se prive délibérément de quelques cadres du collégue et ami, à ses yeux surcotés. Out Philippe Mexès, Lassana Diarra, Florent Malouda... Le message est clair: Deschamps veut créer «son» groupe, fixer un cadre. Il ne sélectionne pas les «meilleurs joueurs» du moment, mais ceux qui présentent aussi le meilleur état d'esprit. Si le déficit d'image est flagrant autour de l'équipe de France, si dès le premier match amical contre l'Uruguay (0-0, le

15 août 2012) il écarte la moitié de l'effectif précédent (11 sur 23), il n'en conserve pas moins quelques «tauliers» du passé, y compris Patrick Evra et Frank Ribéry, en appel du forfait de Knysna...

Et puis, il y a Karim Benzema! En maintenant sa confiance à l'attaquant du Real Madrid, Deschamps ne sait pas ce qui l'attend. D'abord, une pénurie de buts digne du «Livre des records». Ou plutôt des anti-records! Benzema, qui «flambe» en Castille, c'est aussi, a contrario, une disette de 1222 minutes sans marquer un but pour les Bleus. Qu'il ne chante pas «La Marseillaise» n'est pas la seule fausse note. Une sordide affaire dite de la «sextape» le scotche à la rubrique des faits divers. Matthieu Valbuena, la victime du chantage, est débarqué dans son sillage. Il perd simultanément sa place en sélection... Deschamps paiera son arbitrage imposé d'un lâche graffiti tagué sur sa villa de Concarneau; un surréaliste «raciste», alors qu'il dirige une sélection plus «black-blanc-beur» que jamais, plus «black» même qu'en 1998! Le monde du foot n'est pas à un paradoxe près.

Six ans après le coup de balai de 2012, Deschamps fait ses comptes aujourd'hui: des 23 appelés de la première heure, il en reste 6 aujourd'hui dont les gardiens Hugo Lloris et Steve Mandanda. Les autres font déjà figure de jeunes anciens: Olivier Giroud, Blaise Matuidi, Mamadou Sakho, Raphaël Varane. Hormis Sakho (pour raisons extra-sportives) et Varane blessé, ils étaient tous de la finale de l'Euro 2016, perdue en prolongation face au Portugal de Cristiano Ronaldo. Eux aussi ont fait de l'esprit de groupe leur philosophie. Avec, en point de mire, l'irrépressible credo de la gagne. Mais pour une victoire totale, il faut des têtes à couronner. Elles s'appellent Paul Pogba, Antoine Griezmann, Kylian Mbappé, un virtuose aux faux airs du grand Pelé. Ce sont bien ces trois-là que Deschamps, fidèle à sa ligne et à son style, tança à la mi-temps d'un trop lymphatique France-Australie en Russie. Attaquer ses attaquants, devant le groupe, telle était sa botte secrète. Titiller Mbappé, nouvelle idole des jeunes, rien de mieux pour le propulser vers les défenses à perforer, qu'elles soient argentines, uruguayennes ou croates! Ce qui n'empêche pas le sélectionneur (admiratif) d'en rajouter: «Kylian? Prodigieux mais peut mieux faire, car il est perfectionniste!» Perfectionniste? Du Deschamps dans le texte... ●

HANDBALL TOUS LES GARÇONS ET LES FILLES...





2017 : LE TRIPLÉ DES EXPERTS

Champions du monde pour la troisième fois de la décennie ! Nikola Karabatic, meilleur joueur du tournoi, soulève la Coupe après la victoire de la France contre la Norvège, le 29 janvier 2017, à Paris. Avec six titres mondiaux, trois européens et deux olympiques, les Bleus sont devenus l'équipe la plus capée de tous les temps.



2018 : DES BLEUES EN OR

Dimanche 16 décembre à Paris. Siraba Dembélé, capitaine de l'équipe de France brandit haut le trophée de la victoire après la finale de l'Euro 2018 gagnée contre la Russie (24-21). Un nouveau titre pour ces femmes de défis, après celui de championnes du monde en 2017 et l'argent olympique en 2016.

ROULEZ DUCHESSE! **ET WILLIAM ENLÈVE SA BELLE...**

Surprise après les noces : vendredi 29 avril 2011, à 17 heures, le prince William « enlève » sa femme, la nouvelle duchesse de Cambridge, dans l'Aston Martin DB6 de son père, le prince Charles. Le couple quitte le palais de Buckingham pour Clarence House, leur pied-à-terre londonien.





BUCKINGHAM LA NOUVELLE VAGUE

Mais comment Elizabeth II, reine quasi « in perpetuum », est-elle passée des rites les plus classiques de l'aristocratie à l'ère des amours dans le vent incarnée par les mariages de William et Harry ? Le temps des unions royales avec les roturières Kate et Meghan porte peut-être la marque de Diana, appelée en son temps « la princesse du peuple ».



SOUS LE VOILE, KATE PORTE LA TIARE D'ELIZABETH II

Vendredi 29 avril, 11 h 01, à l'abbaye de Westminster. Kate Middleton porte la tiare Cartier d'Elizabeth II que la reine lui a prêtée pour l'occasion. C'est son père, George VI, qui l'avait offerte à sa femme, Elizabeth Bowes-Lyon, en 1936. Trois mètres derrière, Pippa, la demoiselle d'honneur, qui tient la traîne de sa sœur aînée, fait sensation en fourreau ivoire.



La photo officielle du mariage de William d'Angleterre et de Catherine Middleton. Assis à la droite du marié, ses grands-parents, Elizabeth II et Philip Mountbatten. Debout, son frère, Harry, son père, Charles de Galles, et la femme de celui-ci, Camilla, duchesse de Cornouailles. A la gauche de Kate, ses parents, Michael et Carole, son frère, James, et sa sœur, Pippa.



A full-page photograph of the Cambridge family at a baptism. Prince William is in the center, wearing a blue suit and tie, holding the hands of his children George and Charlotte. George is on the right in a white shirt and dark shorts, and Charlotte is on the left in a blue and white patterned dress. To the right, the Duchess of Sussex is holding baby Louis, wearing a white dress and a large floral headpiece. Prince Harry is in the background on the left, wearing a blue suit and a light blue tie. They are walking on a stone path in front of a brick building.

BAPTÊME ANGLICAN POUR LE PETIT LOUIS

Le 9 juillet 2018 en la chapelle royale du palais Saint-James, à Londres, on baptise Louis, troisième enfant des Cambridge, dans les bras de sa mère, Kate. Le duc et la duchesse de Sussex, Harry et Meghan, emboîtent le pas à William, qui tient par la main ses deux aînés, George et Charlotte.



A Birmingham, le 8 mars 2018, Harry et sa fiancée, Meghan Markle, qui découvrent les joies des obligations protocolaires, vont à la rencontre des enfants pour la journée internationale de la femme.



C'est au bras de son futur beau-père, le prince de Galles, qui remplace son père absent, que la promise s'avance vers l'autel de la chapelle Saint-Georges du château de Windsor où l'attend son fiancé.

HARRY ET MEGHAN ENTRE TRADITION ET SENSATIONNEL

En échangeant un baiser sur le perron de la chapelle Saint-Georges, ils obéissent à la tradition. Mais en épousant Meghan Markle, actrice américaine divorcée de 36 ans, Harry, 33 ans, fils cadet du prince Charles et de Lady Di, met ses pas dans ceux de son arrière-grand-oncle, Edouard VIII, qui abandonna la couronne pour l'amour de Wallis Simpson, américaine et deux fois divorcée.

PHOTO DANNY LAWSON





Lors du jubilé de diamant d'Elizabeth II, le 13 juin 2012, la complicité entre la jeune duchesse de Cambridge et la souveraine est plus évidente que jamais.



Pour sa première visite officielle en compagnie de la reine, le 14 juin 2018, la duchesse de Sussex porte les boucles d'oreilles en perles et diamants que celle-ci lui a offertes.

PHOTO MAX MUMBY

Derrière la révolution des « royals », le fantôme de Diana

PAR AURÉLIE RAYA

Mieux vaut renier ses valeurs que tomber du trône. La reine Elizabeth II est une femme intelligente. Elle a compris que si une institution ne se renouvelait pas, elle s'étiolait avant de disparaître.

Lorsqu'elle accède à la fonction royale à la mort de son père, en 1952, Elizabeth a 25 ans, un mari descendant comme elle de Victoria et deux enfants. Sans ce maudit oncle Edward VIII, elle n'aurait jamais dû porter la couronne. Ce faible a abdiqué pour l'amour d'une Américaine deux fois divorcée, Wallis Simpson. Elizabeth a constaté les ravages du changement dynastique sur son pauvre père, roi timide et fragile qui aurait préféré demeurer un personnage secondaire de l'histoire britannique. Femme de devoir, elle s'est juré d'assumer sa tâche avec dignité, parmi ses chevaux et ses corgis. Pas de place pour une maternité débordante, des sentiments affichés, une trop grande familiarité à l'égard de ses proches. Elle a élevé Charles comme un rejeton de l'aristocratie, au pensionnat dès qu'il fut en âge de porter le pantalon, à 8 ans.

Jamais Elizabeth n'aurait songé à s'unir avec un roturier, elle n'en rencontrait pas, ni même à aller au cinéma avec un soupirant. Ce fut Philip et ce fut tout. Quand sa sœur, la princesse Margaret, a émis le souhait de convoler avec un personnage plus âgé et divorcé, elle a hésité – les deux femmes s'appréciaient –, avant de renoncer à lui accorder ce privilège. En plus de l'opposition du cabinet du Premier ministre, il en allait de l'exemplarité de la famille royale. Margaret ne fut plus la même, traînant sa vacuité désenchantée de l'île Moustique à Londres, occupant ses mains avec des verres de brandy et des cigarettes. L'amour est un produit trop inflammable pour le confier au premier sang rouge venu.

Puis vint la question de Charles, le prince de Galles. Le futur souverain aux grandes oreilles a eu le malheur de succomber dès 1971 aux charmes d'une certaine Camilla Shand, blonde issue de la petite noblesse de province. Drôle, vive, dégourdie à défaut d'afficher une beauté renversante, elle ne cohabitait pas les cases d'une future reine. Camilla avait vu le loup et flirtait avec Andrew Parker Bowles qu'elle finit par épouser lorsque Charles s'exila pour cause d'obligations militaires. Elizabeth II n'aurait jamais donné sa bénédiction à une union pareille : une mésalliance avec une fille expérimentée, quel cauchemar...

Son fils en fut malheureux, presque écœuré, dépité par cette mère si peu compréhensive et ce père, si froid, qui se fichait de ses soucis de cœur. Il le sermonnait, le tançait en lui demandant quand naîtraient les héritiers. Charles a eu plusieurs fiancées, d'un jour ou d'un mois, avant de s'arrêter sur Diana Spencer, jeune demoiselle d'un clan de haute lignée où figurait Winston Churchill. Elle a l'air gentille et innocente cette gamine. Il ne l'aime pas mais l'estime et Elizabeth II est ravie. On sait ce qu'il advint de ce mariage sans amour, l'acrimonie, la haine, la revanche, les interviews pathétiques, la presse déchaînée... La souveraine « offrit » le divorce au couple, le déballage devait cesser. Modernité contrainte.

Le pire est à venir, lorsque Diana meurt à Paris dans un tunnel à la fin de l'été 1997. De son vivant, elle bousculait les engoncés Windsor, mais son décès provoque un choc sismique d'une ampleur rare : les sujets reprochent à la reine son manque d'empathie à l'égard de « la princesse du peuple », surnom trouvé par le Premier ministre Tony Blair. Tous reprochent aux « royals » d'avoir broyé Diana au nom de convenances, de l'hypocrisie d'un

ancien monde à jeter aux oubliettes. Elizabeth II est chahutée dans les sondages d'opinion, le prince Charles honni. Or, si le peuple ne soutient plus la monarchie, elle n'a plus de raison d'être.

Depuis 1917, les Windsor n'ont qu'une obsession : se maintenir au pouvoir, quitte à sacrifier des membres de la famille pour perdurer. La reine comprend que pour tenir, elle doit se plier aux tendances bourgeoises de la société contemporaine. L'amour prime sur la lignée, les valeurs aristocrates s'effacent. Son petit-fils William s'éprend d'une étudiante en art roturière, Catherine Middleton, dite Kate. Il a le droit d'attendre de longues années avant de s'engager officiellement, de rompre avec elle un temps puis de la retrouver avant de convoler en justes noces au printemps 2011. C'est inédit pour un héritier du trône, mais Elizabeth II savait que William avait été traumatisé par le drame de sa mère.

Voilà ce que l'on nomme modernité : se marier sans que les origines, le passé ne soient un frein pour le futur. William et Kate dévoilent un bonheur serein, calme, loin des tempêtes affectives du prince de Galles. Ils répandent un vent de fraîcheur parce qu'ils sont jeunes, sympathiques, sans aspérités autres qu'une calvitie pour monsieur. Elizabeth II a fait confiance à William et elle a eu raison. Miss Middleton remplit le contrat à merveille, elle ne parle pas, sourit et a donné trois beaux héritiers aux Windsor. L'essentiel, la continuité dynastique, semble assuré par ce couple traditionnel, qui se partage entre Londres et la campagne. La folie Diana paraît si loin...

Concernant Harry, c'est le même combat ou presque. Le frère cadet de William ne régnera pas, ce qui le libère des contraintes inhérentes à la tâche. Passionné de la chose militaire, le rouquin a été amoureux de diverses jeunes dames prénommées Chelsy, Cressida, Florence... Avant de proposer une bague de fiançailles à une actrice californienne divorcée, métisse et plus âgée que lui, Rachel Meghan Markle. Sa grand-mère a validé l'union détonante du petit-fils chéri avec une personne aux antipodes de ce que la monarchie suppose. Les sujets, les journaux ont salué la souveraine « moderne », sa décontraction, sa compréhension du monde qui l'entoure. Mais avait-elle vraiment le choix ? En cas de refus, Elizabeth se fâchait avec Harry et froissait un peuple qui aurait hurlé et moqué des valeurs désuètes et ringardes. La souveraine doit espérer que Meghan deviendra une nouvelle Kate, épouse sans exigences apparentes et qui obéit à un protocole d'un autre âge.

Les deux princes et leurs femmes, ces « fab four » (du surnom des Beatles), réinventent une institution millénaire, la rendent attrayante et plus clinquante que ne le feront jamais Charles et Camilla. Meghan et Harry ont l'air presque cool à fréquenter les hôtels de la chaîne Soho House et à boycotter les rituelles chasses à courre – Harry n'y participe pas cet hiver parce que sa femme aime les animaux... Cependant, le rêve peut virer au cauchemar. L'entente cordiale des deux frères laisse apparaître quelques fissures. Meghan aurait des exigences, de quoi contrarier son beau-frère, le placide William. L'ancienne comédienne brille d'un éclat particulier, elle a l'habitude d'exprimer ses opinions, ses envies, ses goûts et dégoûts en matière politique ou vestimentaire. Son époux aurait eu cette phrase pour la soutenir : « Ce que Meghan veut, Meghan l'obtient. » Des charges explosives semblent s'incruster au cœur de la famille Windsor. Une crise couve peut-être. La modernité a ses limites. ●



EN 2011, MONACO FÊTE LA RELÈVE

Le 2 juillet, dans la cour d'honneur du palais transformée en église éphémère, Albert Grimaldi, prince régnant de Monaco, s'est uni à Charlene Wittstock. Espiègle, la princesse Caroline fait un signe complice à son frère sous le regard amusé de la princesse Stéphanie. Derrière elles, on reconnaît Charlotte et Andrea Casiraghi, et, à g., Bernadette Chirac, le chef de l'Etat français Nicolas Sarkozy et la reine Paola de Belgique.

PHOTO FRÉDÉRIC NEBINGER

CHARLÈNE PRINCESSE ET MAMAN MODÈLE



A la veille du baptême de leurs jumeaux, le 9 mai 2015, Albert II de Monaco et Charlène visitent le Musée océanographique de la principauté. Jacques est blotti dans les bras de son père, Gabriella dans ceux de sa mère.

Grace Kelly, image de la femme idéale, rayonna sur la principauté monégasque jusqu'à sa fin tragique. Son aura continue d'habiter le légendaire Rocher. Comme par mimétisme, son fils Albert, prince souverain, épouse une sirène anglophone aux cheveux d'or, Charlène Wittstock, de vingt ans sa cadette, le 2 juillet 2011. Grace, l'actrice américaine, avait donné trois enfants à Rainier, le prince bâtisseur, au long d'une sorte de conte de fées initié par Paris Match au cœur des années 1950. Au moment de leur rencontre, Grace Kelly venait de remporter un Oscar à Hollywood. Charlène, la championne de natation sud-africaine, donne des jumeaux à Albert, Gabriella et Jacques, nés en décembre 2014, qui portent dès le berceau le prédict d'altesses sérénissimes.

PEOPLE

AMOUR, RÊVE ET BEAUTE

Mieux qu'une série télévisée mettant Hollywood en scène, les stars renouvellent à volonté la gloire des « rich and famous ».



LEONARDO DICAPRIO ENFIN L'OSCAR

Une si longue attente ! Vingt-deux ans après sa première nomination (au meilleur second rôle), Leo décroche, en 2016, le trophée du meilleur acteur qui lui avait échappé trois fois. C'est son interprétation de Hugh Glass légendaire trappeur de la conquête de l'Ouest, dans le film « The Revenant », d'Alejandro González Iñárritu, qui lui a valu d'obtenir la statuette tant convoitée.

JEAN DUJARDIN LA CONQUÊTE DU GRAAL

Pluie d'Oscars pour « The Artist », de Michel Hazanavicius, dont celui de meilleur film et de meilleur acteur. Du jamais-vu pour une œuvre française, en noir et blanc et muette de surcroît ! Et c'est avec Uggie sa co-vedette dans les bras, que Jean Dujardin monte chercher sa récompense le 26 février 2012 sur la scène du Kodak Theatre (aujourd'hui, le Dolby), à Los Angeles.



A full-page photograph of George Clooney and Amal Clooney walking down a red carpet staircase. George is on the left, wearing a black tuxedo with a white shirt and a red pocket square. Amal is on the right, wearing a strapless, floor-length red gown with multiple ruffles and a sequined bodice. They are both smiling and holding hands.

AMAL ET GEORGE CLOONEY LE MONDE SOUS LE CHARME

Ensemble, c'est tout. Les jeunes mariés – depuis le 27 septembre 2014 –, sont de sortie pour une très select soirée de gala au Metropolitan Museum de New York. L'acteur et l'avocate spécialiste en droit international forment l'un des couples les plus glamour de la planète. Le 6 juin 2017, Amal a donné naissance à des jumeaux, une fille, Ella, et un garçon, Alexander.



BEYONCÉ VS RIHANNA LES DÉFIS DU SEX- APPEAL

La guerre du sexy est déclarée. Entre Beyoncé et Rihanna, les deux showgirls de la chanson américaine. Si, Queen B, cultive le déhanché tape à l'œil depuis ses premiers pas avec Destiny's Child, son girls band R'n'B, la seconde, sublime Barbadienne aux yeux verts, icône de mode, captive les regards et déclenche les fantasmes depuis son album « Good Girl Gone Bad » (« la gentille fille a mal tourné ») sorti en 2011. A Beyoncé, la carte du couple ultra médiatisé avec le rappeur Jay-Z, à Rihanna le rôle de la bad girl affriolante. Entre les deux divas, c'est une question de style. Un indice : pour chanter à son investiture, le 21 janvier 2013, Barack Obama avait choisi Beyoncé.



LADY GAGA BYE BYE LA PROVOC

Stefani Germanotta semble vouloir définitivement remiser ses looks excentriques au placard, dont la fameuse tenue en viande qui avait fait scandale en 2010. C'est en robe Valentino rose et au bras de Bradley Cooper, avec qui elle partage l'affiche de « A Star is Born », que la chanteuse est venue présenter son film à la 75^e Mostra de Venise le 31 août 2018. A 32 ans, Lady Gaga, nature et sans artifices, s'est glissée dans la peau d'Ally, son premier grand rôle au cinéma. « Je sens Ally en moi. Je me demande combien de temps elle va rester. Ou si elle sera là pour toujours », a-t-elle avoué, reconnaissant avoir vu le film « entre cinq et dix fois ».





FILS ET FILLES DE... L'HEURE DE LA RELÈVE

Elles font comme maman à qui elles ont emprunté l'allure et le charme! **Lily-Rose Depp**, fille de Vanessa Paradis, a été adoubée par l'empereur de la mode Karl Lagerfeld himself. Il en a fait l'égérie du parfum N° 5 L'Eau, de Chanel. A l'occasion, la demoiselle, 19 ans, s'essaye aussi au cinéma au côté de Natalie Portman, Laetitia Casta ou encore... papa. Quant à **Kaia Gerber**, bon sang ne saurait mentir! Sa ressemblance avec Cindy Crawford est confondante, sa carrière de mannequin déjà bien lancée et elle ne cache pas son ambition: « J'ai la sensation qu'une nouvelle ère de supermodels est en train de naître et je ne peux que rêver d'en faire partie. » Un rêve que partagent **Paris Jackson**, 20 ans, la fille du grand Michael, mannequin et actrice, et **Brooklyn Beckham**, fils aîné du footballeur star David et de Victoria, l'ex Spice Girl reconvertie dans la mode. Pour la jeune génération, la meilleure façon de marcher, c'est encore de mettre ses pas dans ceux des parents.



TUNISIE, JANVIER 2011 **LA RUE CHASSE BEN ALI**

Excédée par vingt-trois années de pouvoir abusif et corrompu, la rue se soulève pour chasser Zine el-Abidine Ben Ali. Debout sur un bac à fleurs de l'avenue Bourguiba, à Tunis, l'avocate Leila Ben Debba harangue les opposants. Moins d'un mois après le début des émeutes qui ont éclaté dans les villes déshéritées du centre du pays, le dictateur et sa famille fuient précipitamment la capitale tunisienne, dans la nuit du vendredi 14 janvier 2011.

PHOTO **FETHI BELAID**



LE FOL ESPOIR



Jamais l'expression « traînée de poudre » n'aura été mieux justifiée que dans la contagion en 2011 des révoltes aux accents de révolution du printemps arabe, référence au « printemps des peuples ». En fait, il naît en Tunisie, embrase l'Égypte et bientôt la Libye. Le mot « Erhal ! » (« Dégage ! ») fleurit sur les réseaux sociaux.

DU PRINTEMPS ARABE

EGYPTE, FÉVRIER 2011 MOUBARAK EST RENVERSÉ

Armés de leur seul courage et de pavés, les manifestants anti-Moubarak tiennent coûte que coûte les ruelles qui donnent accès à la place Tahrir, au Caire – le centre de la contestation –, face aux partisans du président égyptien.



Après deux semaines de batailles rangées dans le centre du Caire et plus de 800 morts, l'Égypte des classes moyennes et des jeunes a chassé son vieux président. Hosni Moubarak, 82 ans, a quitté Le Caire le 11 février 2011. Il régnait sur l'ancienne terre des pharaons depuis près de trente ans. Son régime s'appuyait sur l'armée, muselait les partis d'opposition et tenait la population par la peur. Mais bien avant que les Égyptiens ne descendent dans la rue, la statue du raïs vacillait déjà. Atteint d'un cancer, affaibli par les rumeurs de corruption

entourant ses deux fils, brisé par la mort de son petit-fils, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Une drôle de guerre des affiches avait précédé les manifestations populaires de la place Tahrir. Les portraits appelant à voter pour Gamal Moubarak, le fils du dictateur, étaient systématiquement remplacés par ceux d'Omar Souleiman, le candidat de l'armée, au slogan sans fioritures : « Ni les fils ni les frères ». Les Cairotes avaient bien compris le message. L'armée se refusait à une succession dynastique. Et donnait le top départ de la révolte.



Le 28 janvier 2011, les communications mobiles et Internet ont été suspendues dans tout le pays. Malgré cela, en ce « vendredi de colère », les manifestants sont de plus en plus nombreux. Les forces de l'ordre tentent d'investir la place Tahrir à coups de canons à eau et de gaz lacrymogènes, mais elles sont repoussées sur l'autre rive du Nil.



Mohammed Presht, 27 ans, a rejoint les Bédouins de Gizeh, qui, mercredi 2 février, affrontent les opposants au régime sur leurs dromadaires. Il s'agit de guides touristiques furieux d'avoir perdu leur gagne-pain à cause du soulèvement populaire.

LIBYE, OCTOBRE 2011 **KADHAFI S'ENFUIT DANS UN BAIN DE SANG**

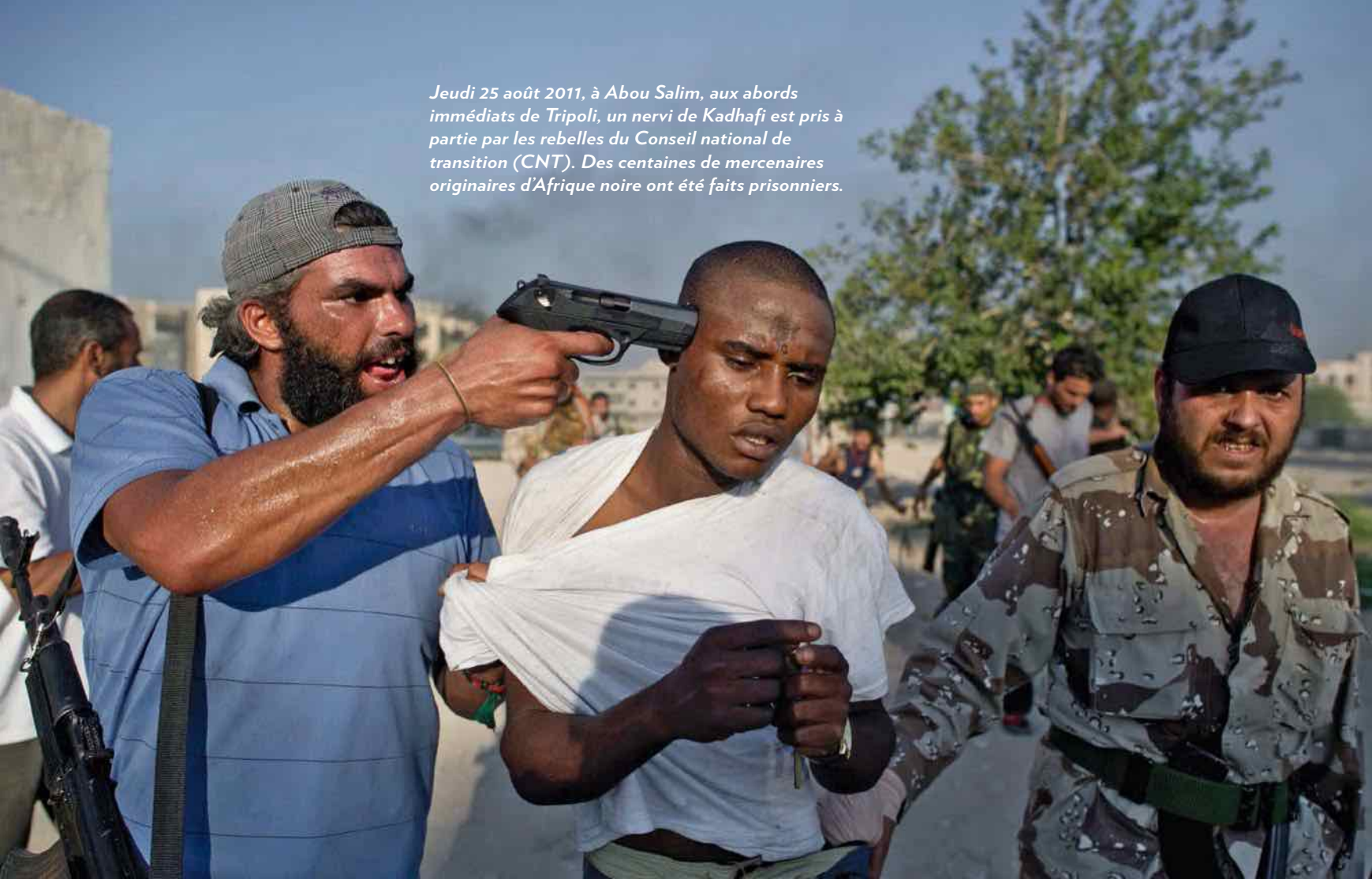
Après les raids aériens de l'Otan, les combats font rage à l'ouest d'Ajdabiya. AK-47 levé à bout de bras, un rebelle salue un tir de roquettes contre les positions des troupes loyalistes, le 14 avril 2011.



Il a régné sur la Libye pendant quarante-deux ans promettant à ses 6 millions de concitoyens une troisième voie entre communisme et capitalisme. Et il a plongé son peuple dans un bain de sang quand, une à une, les principales villes du pays se sont soulevées contre lui. Jusqu'au bout, Mouammar Kadhafi, le « Guide » de la révolution de la Jamahiriya arabe libyenne s'est accroché au pouvoir et a tenté de reprendre les provinces re-

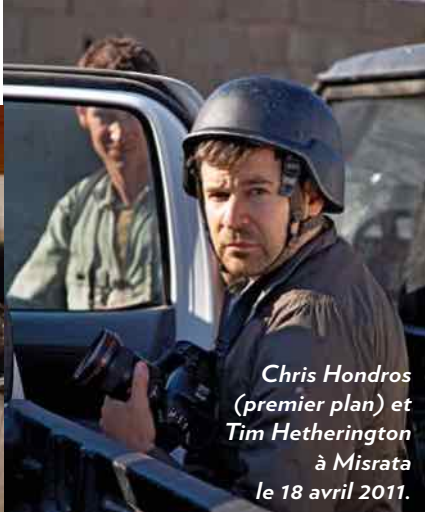
belles. Une résistance qu'il a payée de sa vie. Le 20 octobre 2011, huit mois après le début des émeutes et de la répression à l'arme lourde, Syrte, sa ville natale, est tombée. Acculé, le tyran déchu s'y était réfugié avec ses fidèles. Kadhafi a été capturé alors qu'il tentait de fuir, avant d'être abattu par des hommes venus de Misrata. Son corps ainsi que celui de son fils Mouatassim ont été ensevelis en plein désert, dans un lieu tenu secret.

Jeudi 25 août 2011, à Abou Salim, aux abords immédiats de Tripoli, un nervi de Kadhafi est pris à partie par les rebelles du Conseil national de transition (CNT). Des centaines de mercenaires originaires d'Afrique noire ont été faits prisonniers.



20 octobre 2011. Mouammar Kadhafi, capturé en tentant de fuir Syrte, est aux mains des rebelles qui le malmènent brutalement. Cette vidéo, qui témoigne des derniers instants du despote, a été faite avec un téléphone mobile.

La dernière photo de Lucas Dolega dans sa chambre d'hôtel à Tunis, prise par son ami Rémi Ochlik.



Chris Hondros (premier plan) et Tim Hetherington à Misrata le 18 avril 2011.



Rémi Ochlik lors d'un reportage à La Courneuve, photographié par sa compagne, Emilie Blachere.

La photo en première ligne

PAR PATRICK MAHÉ

CHRIS HONDROS TIM HETHERINGTON **LE PICK-UP FATAL**

Il travaillait pour « *Vanity Fair* », magazine du chic des photos, qui se définit lui-même comme le mariage de l'investigation et du glamour. Loin de miser sur la guirlande des superstars à « cover story » garantie, Tim Hetherington n'avait d'yeux que pour le cahier « *International News* ». Rien de mieux, pour lui, qu'une mission dans la Libye en feu pour apporter sa pierre à « la philosophie » du titre : « Hollywood, Politics, Royals, Wall Street » Celle des « rich and famous » d'Amérique. Le printemps arabe aiguise son appétit de voir et de savoir. La fuite de Ben Ali, en Tunisie, la chute de Moubarak, en Egypte, embrasent les confins du Maghreb et les portes de l'Orient. La guerre civile menée contre Kadhafi en Libye, répond à l'un des quatre piliers du journal : « Politics ».

Depuis le 17 mars 2011, les Nations unies parrainent une coalition des forces de l'Otan. France, Grande-Bretagne, Etats-Unis se portent au secours du Conseil national de transition libyen. Son oriflamme, frappée du croissant et de l'étoile, défie les armées du régime au cœur des villes insurgées : Benghazi, Misrata, coincées sous les tirs de mortier au bord du golfe de Syrte.

Ancien étudiant d'Oxford, puis de l'université de Cardiff, où il a tâté du rugby, le géant de Liverpool aux épaules de 3^e ligne n'est pas un photographe de guerre comme tant de ses pairs. A 40 ans, il promène un regard assez distant sur les choses de la vie et de la mort. Lors d'un récent séjour en Angola et au Liberia, il a croisé des centaines de « Johnny Mad Dog » – ces enfants soldats surarmés et drogués, pillant et massacrant à l'envi, dans une sorte d'ivresse de jeu vidéo ! Un traumatisme pour Hetherington, témoin de toutes ces terreur.

Il est né reporter. Grâce à un petit héritage transmis par sa grand-mère, il s'était inscrit au cours du soir d'une école de photo au pays de Galles, décrochant sa carte de presse, en fin de session. Son fait d'armes a bientôt l'Afghanistan pour cadre. Campé dans la vallée de Korengal, dite « la vallée de la mort », il prend le pas d'une unité de G.I., un peloton de soldats perdus, comme sacrifié, dans le crépuscule d'une guérilla sans issue. Le documentaire qu'il en tire est nommé aux Oscars.

Il y a du Pierre Schoendoerffer en Tim Hetherington. Dans son film « *Restrepo* », nom d'un médecin tué lors d'une embuscade, on reconnaît la fragilité des âmes errantes de la guerre d'Indochine, celle de « La 317^e section », chef-d'œuvre du cinéma pudique de guerre. On retrouve les codes de « La section Anderson », remake réussi du même Schoendoerffer lors de la guerre américaine au Vietnam... Le World Press Photo de l'année 2007

couronne le travail de Tim en Afghanistan. Il se voit déjà en train de créer une école pour photojournalistes à New York, sa ville d'adoption, à Brooklyn, son quartier de cœur...

Chris Hondros inspire le même respect. C'est lui qui, au Liberia, en 2003, a fait la photo d'un jeune milicien dépenaillé, kalachnikov à bout de bras, sautant et hurlant de joie après avoir fait exploser ses grenades sur un pont tenu par les rebelles.

Chris et Tim ont le même âge, la quarantaine marquée... Ils ratissent les mêmes révoltes, témoignent des mêmes douleurs. Ensemble, le colosse britannique et l'intellectuel américain à fin collier de barbe prennent leurs quartiers en Libye parmi les rares reporters internationaux. Champion avéré des échecs, mélomane respecté et amateur d'opéra, Hondros aime défier les circonstances. Même sous la canicule palestinienne, en pleine Intifada, on l'a vu surgir vêtu d'un blazer en velours côtelé. On le surprend souvent, le regard aiguisé derrière ses lunettes cerclées, à rédiger son journal de bord, le nez rivé sur les touches de l'ordinateur. Comme Tim, il est de ceux qui forcent le destin, de ceux qui vont « au plus près », pour reprendre l'exigence de leur maître à tous, Robert Capa, au regard noir et fiévreux, tombé en 1954 au lendemain de la chute de Diên Biên Phu. Le sort des armées était déjà scellé. Une dernière patrouille, une ultime rizière...

A Misrata, le 20 avril 2011, ils ne sont plus qu'une dizaine de journalistes à traquer le cliché qui fera la différence, celui qui va « écrire l'Histoire ». Le gros des reporters est à Benghazi ou à Tripoli, la capitale libyenne. Ici, l'endroit stratégique s'appelle justement Tripoli Street. On est en pleine zone de guerre, truffée de snipers embusqués sur les toits qui « rafalent » à l'aveugle.

Alvaro Canovas, pour Paris Match, est de cette poignée de témoins accourus en première ligne. Il vient de faire la connaissance de Tim Hetherington et a partagé, au réveil, des œufs au plat avec Chris Hondros, avant que leurs guides, liés à la rébellion, surexcités par les combats de rue, ne les pressent de les suivre vers le parking d'une maison délabrée, transformée en Q.G. de presse. Un pick-up ronronne déjà. Les places pour s'y serrer sont chères. Hondros, qui vient de photographier l'évacuation de civils, a le temps de souffler et de lâcher : « J'ai pris assez de risques pour la journée. » Il hésite à monter à bord, se ravise finalement et s'embarque au bond dans l'équipée de fortune. Il se retrouve à l'arrière, à côté de Canovas. Côte à côte, ils refont le monde, puis, soudain il se tait, le regard perdu. Songe-t-il à sa fiancée, Christina, qui attend son retour à New York ? Ils doivent se marier le 8 août suivant.

Alvaro, qui sera blessé plus tard – une balle lui traversera la cuisse –, n'oubliera jamais ce regard. Il raconte : « Je suis habitué au dédale de ruelles, aux passages secrets. Ici, rien de tel. L'immense



1. Le 4 février 2011, l'Américaine Marie Colvin, se trouve au Caire. Deux semaines plus tard, elle perd la vie à Homs, en Syrie.

2. La journaliste Véronique Robert, le 7 novembre 2016, lors de la bataille de Mossoul, en Irak. Grièvement blessée par une explosion le 19 juin 2017, elle ne surviva que cinq jours.

rond-point est desservi par quatre avenues bordées d'immeubles aux rideaux de fer baissés. Pas la moindre cachette en vue. Pas un abri. Nous sommes dix encore, dont une femme, Katie Orlinsky. Soudain, Salaheddine, notre guide (et commandant insurgé), ordonne à ses hommes de tirer des roquettes. C'est comme un coup de pied dans un nid de guêpes. La riposte est instantanée. Intense. Nourrie. Tout le monde recule. Nous nous plaquons contre un mur, censé nous masquer des tireurs, nous protéger des balles. Cherchant un meilleur refuge, Tim et Chris s'élancent à découvert à travers le rond-point. Soudain, une puissante détonation. De l'autre côté du carrefour, des silhouettes titubent dans un nuage de fumée. Des combattants courent vers moi en hurlant : "Sour ! Sour !" ("Photographe ! Photographe !").»

Des éclats dans la tête, Tim agonise à l'hôpital. Chris est en réanimation. Son cœur bat encore mais son cerveau est mort... ●

RÉMI OCHLIK L'HÉRITIER SACRIFIÉ

La photo était en lui. Il est mort pour elle. Adolescent, Rémi Ochlik immortalise ses copains et copines de Lorraine, son pays natal. Au lycée de Thionville, il bâche les devoirs censés lui donner le bac, mais s'instruit d'abord par lui-même, en autodidacte, pour réussir dans sa matière favorite : la photo. Plus tard, il crée son propre laboratoire et multiplie les tirages pour les amis. Son père, photographe amateur et sa mère, admirative, sentent percer une vocation en lui.

Le voici à Levallois-Perret, à l'Icart-Photo, une école presque sous les fenêtres de Paris Match. A 18 ans, il rêve devant le nom des parrains de promotions : Robert Doisneau, Izis, Man Ray. Il y découvre des tuteurs respectés, dont certains viennent donner des cours : Willy Ronis, Jean-François Leroy (le patron de la manifestation Visa pour l'image, à Perpignan), Goksin Sipahioglu, fondateur de l'agence Sipa, ou encore l'Américaine Jane Evelyn Atwood, dont la force de caractère lui a permis de mener à bien un émouvant reportage sur les femmes en prison dans quarante

pénitenciers, des Etats-Unis à la Russie. Un modèle pour Ochlik. Il termine major de sa promotion et reçoit, à 21 ans, le Prix jeune reporter pour sa couverture du coup d'Etat de 2004 en Haïti. Puis c'est la guerre du Congo, les enfants soldats et un retour en enfer dans les décombres d'Haïti, après le tremblement de terre de 2010.

Enfin, sonne l'heure du printemps arabe... A peine débarqué à Tunis, au seuil de la révolution de jasmin, en 2011, il voit tomber son meilleur copain, le photographe Lucas Dolega, victime d'un tir tendu de grenade des forces antiémeute. Lucas, de mère allemande et de père français d'origine marocaine, beau gosse à la mèche en bataille, ses sacoches de reporter nouées autour de sa taille, ne survivra pas à sa blessure à la tempe. Le matin même, à l'hôtel, tandis que Lucas rangeait son matériel, en croquant une poire, Rémi prenait négligemment une photo de lui. La dernière.

Le 10 février 2012, il obtient pour les douze images de son sujet « Battle for Libya » (« Bataille pour la Libye ») le premier prix du World Press Photo, la plus haute distinction professionnelle. Il n'a que 28 ans et il ne sait pas qu'il lui reste à peine dix jours à vivre !

Voici Ochlik en Syrie – il a franchi clandestinement la frontière –, à Homs, dans l'abri précaire d'une maison de Baba Amr, en zone insurgée. Dans ce Q.G. de presse improvisé, il retrouve l'Américaine Marie Colvin, qui était déjà à Tunis, un an plus tôt, au moment de la mort de Lucas. Une gueule, Marie. Et même une gueule cassée. Elle a perdu un œil du côté de Trincomalee, au Sri Lanka, lors de la répression contre les Tigres tamouls indépendantistes... Depuis 2001, cette figure du « Sunday Times », Prix courage en journalisme, porte un cache-œil plutôt qu'un bandeau. A 56 ans, elle est toujours en première ligne. Son aura irradie sur la poignée des reporters présents, dont Edith Bouvier, du « Figaro » et le photographe William Daniels. Soudain, la maison de Baba Amr est bombardée par les forces gouvernementales.

En ce matin glacé du 22 février 2012, Emilie Blachere, compagne de Rémi Ochlik, reporter à Paris Match, enfourche son scooter et se gare sur le parvis du journal, à Levallois. Son téléphone sonne. C'est Arnaud Brunet, un free-lance, ami de Rémi : « Allô ? – Oui, Emilie. » Un blanc. Elle répète : « Allô ? » Il reste muet, puis, timidement : « T'es où ? – J'arrive au journal. » Nouveau blanc... Arnaud force sa voix : « Surtout ne monte pas au journal, il y a de mauvaises nouvelles sur Twitter. Promets-moi de ne pas regarder tes Tweet. Attends-moi. J'arrive ! »

Désespérée, Emilie appelle sa mère qui éclate en sanglots. Puis, dans une sorte de brouillard, toujours accrochée à son téléphone portable, elle voit fondre sur elle, le visage ravagé, des larmes plein les yeux, les amis de la rédaction, Marion Mertens et Caroline Mangez, Jérôme, Mathias et Juliette du service photo. Emilie vacille. Elle ne veut pas comprendre. Bientôt ils se retrouvent à cinquante autour d'elle. Guillaume Clavières, le directeur de la photo, montre le dernier e-mail de Rémi. Emilie, toujours dans le refus de la nouvelle, murmure : « Il est peut-être blessé... C'est pas lui... Il va s'en sortir... » Mais déjà les journalistes radio et télé déboulent et l'information maudite crève l'écran des ordinateurs.

Un hommage solennel est rendu à Rémi Ochlik le 7 mars, dans l'auditorium du musée du Quai Branly, en présence du ministre de la Culture, Frédéric Mitterrand. Trois jours plus tôt, les autorités françaises avaient rapatrié le corps du jeune photoreporter, sommairement enterré dans le jardin d'une maison avec celui de sa collègue d'infortune Marie Colvin.

De lui on garde l'image d'un grand jeune homme, un rien rebelle et taciturne, le regard empreint de mélancolie. C'est en décryptant les réseaux sociaux qu'il s'était projeté pour sa « Battle for Libya » et qu'il imaginera son album, « Révolutions », recueil de 144 pages publié à titre posthume. Des sujets à vif, filmés en première ligne et sans téléobjectif, « au plus près, toujours au plus près » le credo du photojournalisme. ●

A lire :
« Une fleur sur les cadavres »,
d'Emilie Blachere,
éd. Plon.



Mardi 23 août 2011, 15 h 35 à Tripoli, en Libye. Alvaro Canovas, photographe de Paris Match, touché par balle à la cuisse, est soutenu par notre grand reporter Alfred de Montesquiou (casqué) et par Moezza, un étudiant en médecine devenu infirmier des rebelles.



SYRIE
IRAK

Février 2003, à la tribune de l'Onu, la France dit non à la guerre. Dominique de Villepin (voir son interview dans le hors-série n° 6, « Nos années 2000 ») avait justifié ce choix par le prix à payer : l'unité de l'Irak menacée, une longue reconstruction, la stabilité régionale mise à mal, la Syrie contaminée. Tout s'est réalisé.

LA GUERRE SANS FIN

DAMAS AU CŒUR DES DÉCOMBRES

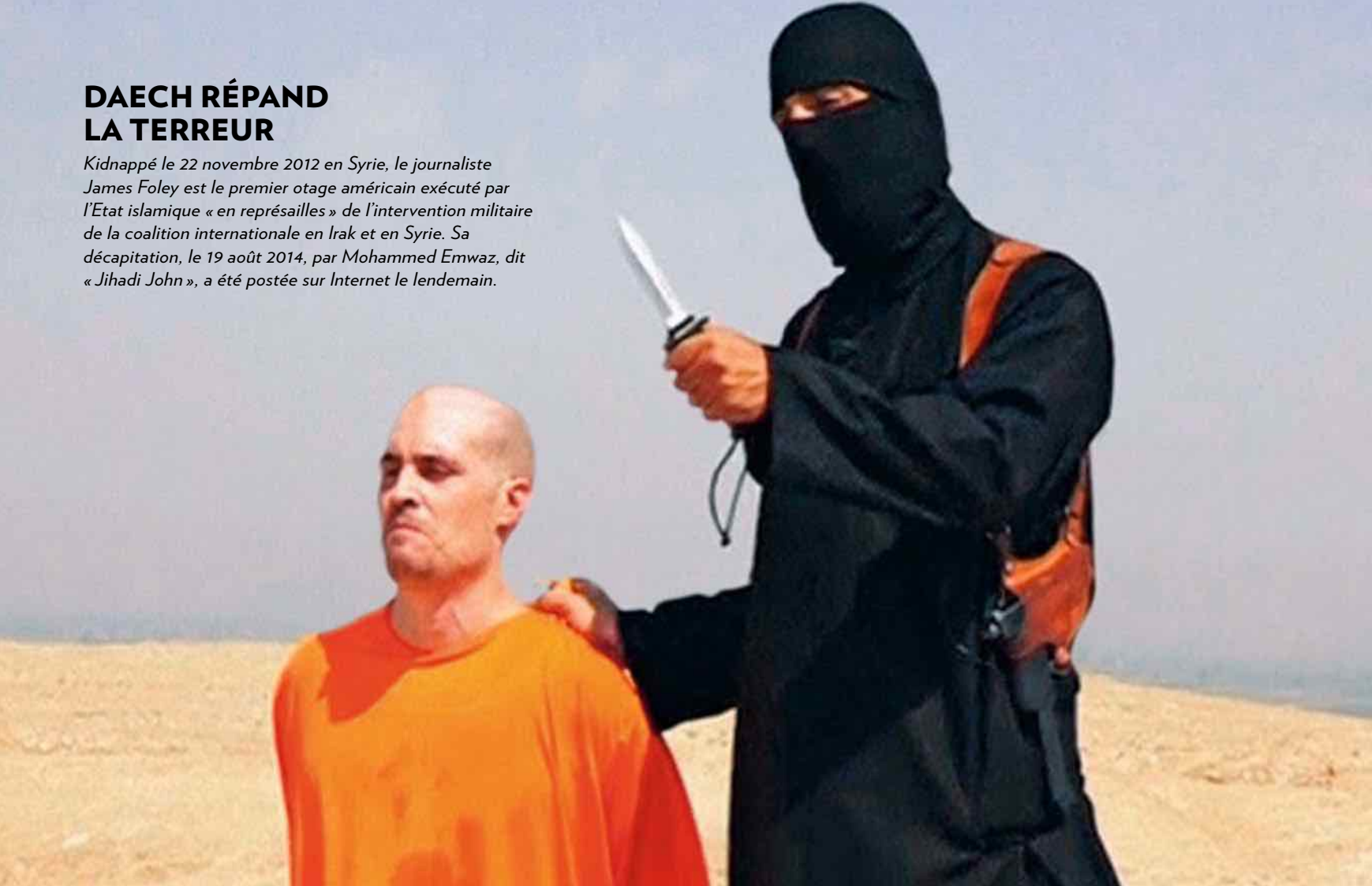
Situé dans l'est de Damas, Jobar est une enclave rebelle depuis février 2013. Le 25 octobre 2015, l'armée fidèle à Bachar el-Assad utilise l'artillerie lourde, un missile sol-air, pour reprendre deux immeubles éventrés. Et déplacer de quelques dizaines de pas la ligne de front. Deux cents mètres seulement séparent les loyalistes des islamistes d'Al-Nosra.

PHOTO ALVARO CANOVAS



DAECH RÉPAND LA TERREUR

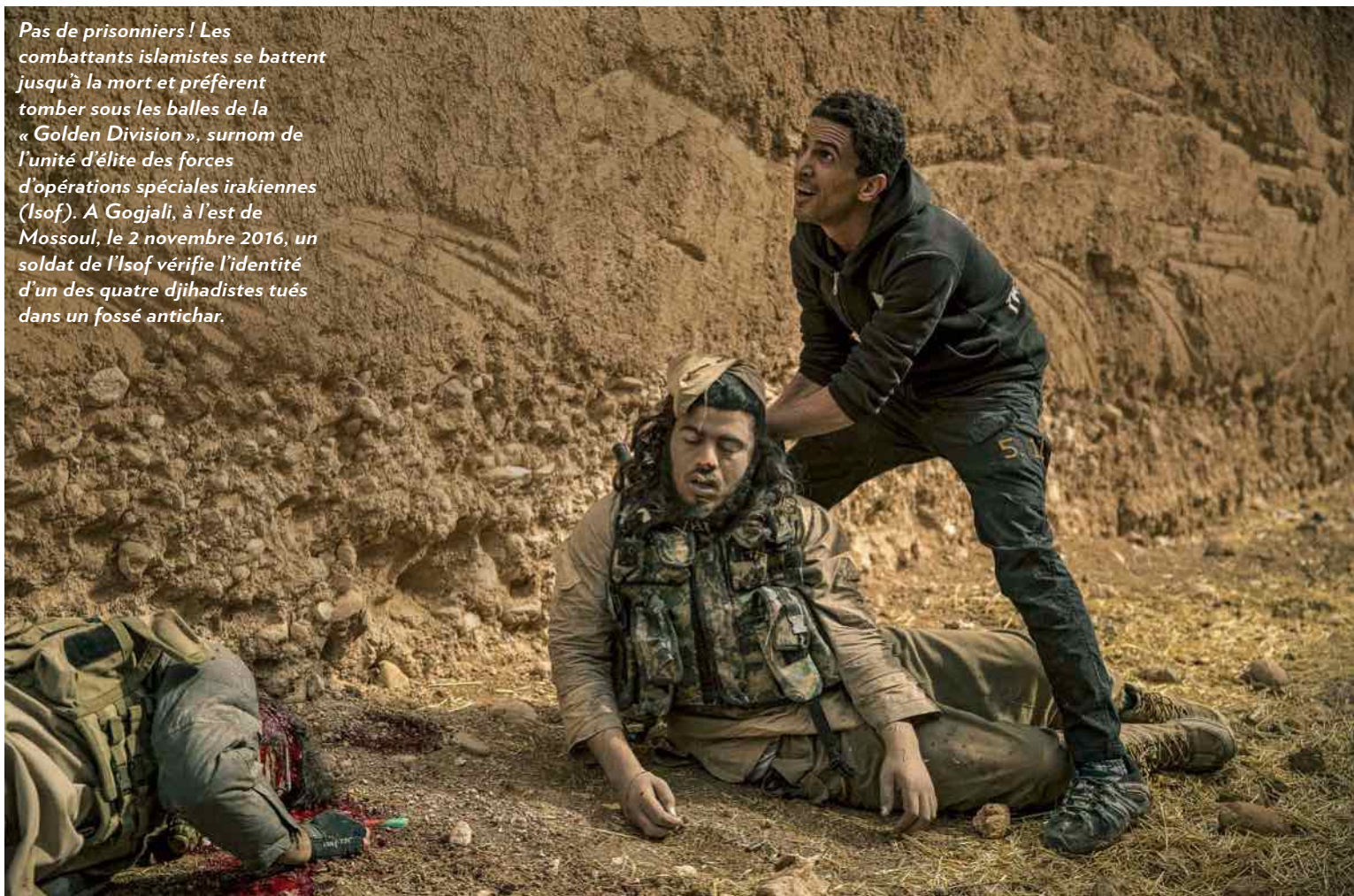
Kidnappé le 22 novembre 2012 en Syrie, le journaliste James Foley est le premier otage américain exécuté par l'Etat islamique « en représailles » de l'intervention militaire de la coalition internationale en Irak et en Syrie. Sa décapitation, le 19 août 2014, par Mohammed Emwaz, dit « Jihadi John », a été postée sur Internet le lendemain.



Une balle dans la tête à bout portant. Les bourreaux sont des adolescents, quelques fois des enfants. Dans le théâtre antique de Palmyre, site historique conquis par l'E.I. le 21 mai 2015, les djihadistes exécutent 25 soldats de l'armée syrienne. Et en diffusent la vidéo d'une dizaine de minutes le 4 juillet.



Pas de prisonniers ! Les combattants islamistes se battent jusqu'à la mort et préfèrent tomber sous les balles de la « Golden Division », surnom de l'unité d'élite des forces d'opérations spéciales irakiennes (Isof). A Gogjali, à l'est de Mossoul, le 2 novembre 2016, un soldat de l'Isof vérifie l'identité d'un des quatre djihadistes tués dans un fossé antichar.



LES DERNIERS BASTIONS DE DAESH TOMBENT LES UNS APRÈS LES AUTRES

Après Mossoul en Irak, la ville de Raqqa, en Syrie, chute à son tour. L'Etat islamique est chassé des deux pays. L'heure des comptes a sonné : des soldats de l'E.I. sont capturés par les peshmergas kurdes après la reprise des bases militaires et des puits de pétrole à Kirkouk, dans le nord irakien, le 9 octobre 2017.





MOSSOUL ENFIN LIBÉRÉ !

Leur cité, est prise en étau entre les forces de libération et les djihadistes du califat, et les quelque 100 000 habitants de Mossoul, en Irak, survivent sous les bombes et les tirs des snipers. Le 7 juin 2017, dans le quartier d'Al Zinjili, une trentaine de personnes sont sauvées par les soldats de la 16^e division de l'armée irakienne. Les hommes progressent de maison en maison dans une zone piégée. Chaque jour, des dizaines de civils sont ainsi exfiltrés de la vieille ville, devenue une véritable souricière où se sont retranchés les derniers combattants de Daech.

PHOTO ALVARO CANOVAS



Face à la Golden Division, l'Etat islamique se défend pied à pied

PAR RÉGIS LE SOMMIER

« Daech ! » Le soldat des forces spéciales irakiennes désigne une tache sombre au coin d'une rue. Sous une couverture dépassent des lambeaux de chair. Ce combattant a été sectionné en deux en actionnant sa ceinture d'explosifs. Sa mort remonte à quelques jours, et son très jeune visage ressemble à celui d'une poupée de cire. « Il faut partir », fait maintenant le soldat.

Il est 6h30 et le jour se lève sur Mossoul. Le convoi est formé. Les moteurs rugissent. En tête, deux bulldozers, un tank, puis le Humvee du colonel Mohaned. Il commande le 1^{er} bataillon d'Isof 1, la fameuse Golden Division qui, depuis Ramadi, est de tous les combats, toujours en première ligne. Suivent quinze autres Humvee de couleur noire, dont le nôtre. Lourdemment blindés, tous arborent le drapeau irakien sur leur antenne. L'objectif de la journée : investir Nablus, qui jouxte le quartier de Yarmouk dans la partie sud-ouest de Mossoul.

La première barricade enfoncée, des tirs de kalachnikov retentissent. Daech nous attendait. Les hommes de la « Golden » ripostent à la 12,7 et à la mitrailleuse légère 7,62. A chaque intersection, ce

sont de véritables dunes de camionnettes, minivans, camions-citernes et voitures que les bulldozers poussent devant eux, en les écrasant parfois, pour nous frayer un chemin. Mieux vaut serpenter dans les ruelles, pour que Daech ne sache jamais par où le convoi va surgir. Chaque Humvee dispose de cartes GPS très précises, et reçoit sur Smartphone les positions de l'ennemi. Nous grimpons à flanc de colline, sous un déluge de feu.

Une fois au sommet, nous sommes cloués sur place. Il est 7h30. Un bulldozer est en flammes, à cause d'une roquette RPG qu'il a prise par le travers. Nouvelle explosion. Le second bulldozer est touché. Celui-là explose. L'ennemi a bien compris qu'en s'attaquant aux bulldozers, c'est l'ensemble de la progression qu'il mettait en péril. Les combattants de Daech semblent très mobiles. Ils ont creusé des trous dans les murs des maisons, un labyrinthe idéal pour se déplacer sans être vus. Ils ne doivent pas être très nombreux, une quinzaine peut-être. Mais ils sont déterminés. Une nouvelle roquette s'abat avec son sifflement caractéristique de RPG-9. Une arme beaucoup plus puissante, cette fois. Il n'y a plus qu'à prier pour que ça tombe le plus loin possible. Le Humvee de tête

de la compagnie de combat Alfa l'a reçue. Il brûle en dégageant une épaisse fumée noire. L'équipage est parvenu à s'extraire. Le chauffeur a eu un pied broyé par l'impact. On compte désormais trois véhicules hors de combat. La progression est interrompue en attendant de nouveaux bulldozers, car la barricade qui bloque l'accès au quartier est gigantesque... Les tirs redoublent d'intensité. Les RPG se font plus précis. Les Humvee manœuvrent pour se mettre à l'abri derrière un mur en parpaing et ciment. Mohaned et ses adjoints sortent de leur véhicule, et le colonel choisit une maison pour y installer un poste de commandement. A peine ont-ils poussé la porte qu'un obus s'abat devant l'entrée, blessant légèrement un soldat à l'aîne. L'air est irrespirable, mélange d'essence brûlée et de poussière. Stoïque, le colonel observe la scène. Il ne porte ni casque ni gilet pare-balles, et se tient debout au milieu de la cour. Blessé quatre fois, ce vétéran des campagnes contre Daech en Irak croit en sa bonne étoile.

LES COMMANDOS DÉLOGENT DAECH

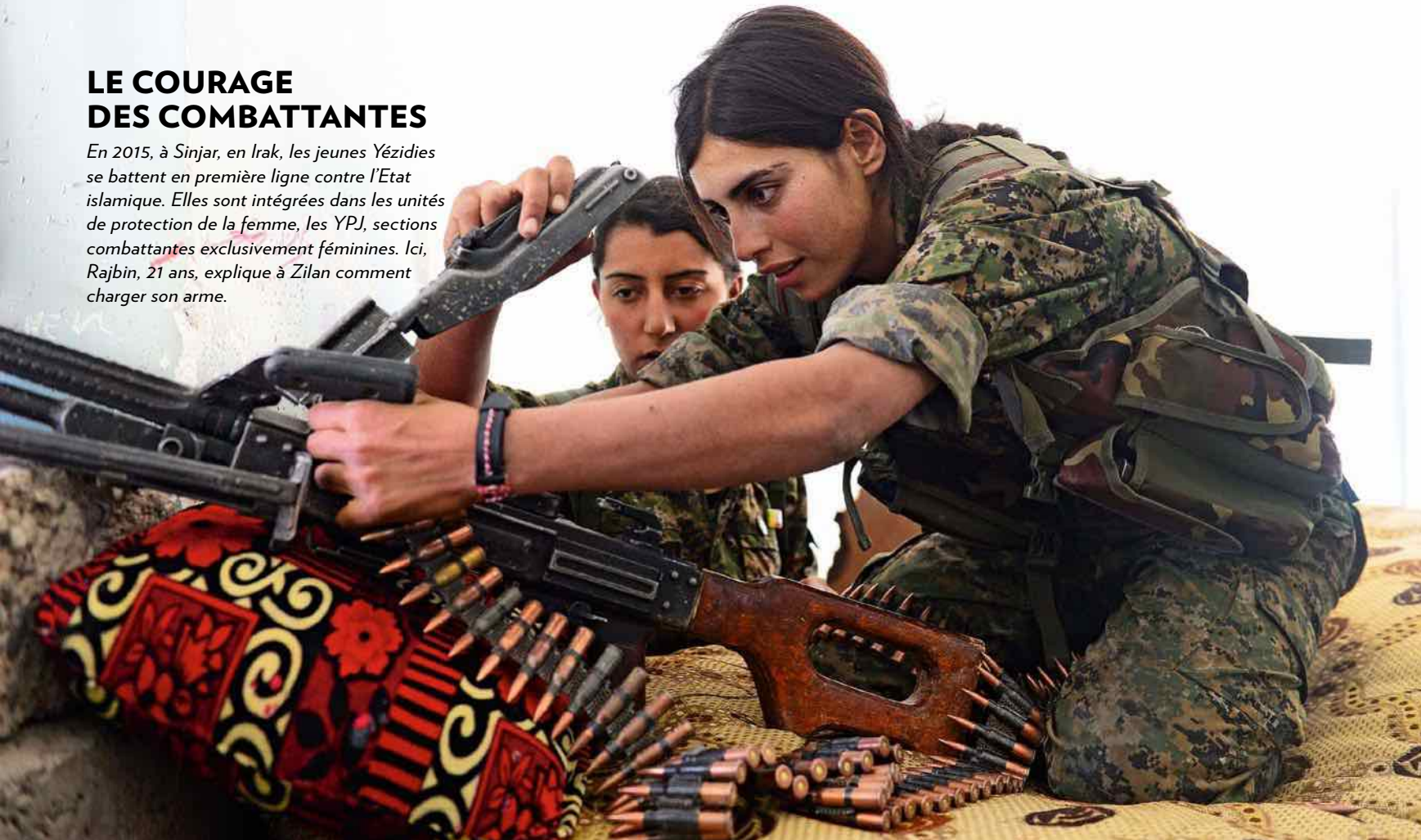
A 8h25, après une demi-heure d'attente angoissante, le nouveau bulldozer fait son apparition. Sous la protection du char, il s'attaque au déblaiement de la barricade. Deux heures plus tard, la brèche est faite. On rembarque. La colonne pénètre dans le quartier par une ruelle étroite, pour s'immobiliser aussitôt. A bord de notre Humvee, le silence est pesant, brisé seulement par le crépitement d'une radio. Profitant de cette légère accalmie, des visages apparaissent aux portes des maisons. Un coup d'œil furtif d'abord, puis un petit signe de la main au passage des soldats. Les enfants ont de larges sourires. Les hommes hésitent. Tous portent la barbe épaisse de rigueur sous Daech. Alors que nous avançons, l'un d'eux traverse la route pour mendier une cigarette. Les tirs recommencent. Indifférent au danger, l'homme savoure

A Manbij, en Syrie, ancien bastion de Daech, libéré par les Forces démocratiques syriennes en août 2016, les hommes se font couper la barbe, avec jubilation.



LE COURAGE DES COMBATTANTES

En 2015, à Sinjar, en Irak, les jeunes Yézidiennes se battent en première ligne contre l'Etat islamique. Elles sont intégrées dans les unités de protection de la femme, les YPJ, sections combattantes exclusivement féminines. Ici, Rajbin, 21 ans, explique à Zilan comment charger son arme.



à longues bouffées, les premières depuis deux ans et demi.

Jusqu'à présent, les Humvee ont servi d'aimant. Ils ont forcé l'ennemi à se démasquer en tirant. Les commandos à pied le traquent, maison après maison. A chaque intersection, le bulldozer doit creuser des remblais pour bloquer les véhicules piégés. La veille, deux « car bombs » monstrueux ont pulvérisé une partie du quartier voisin. Les hommes sortent des Humvee. Ils se déploient à toute vitesse le long des rues, sous la protection de leur sniper. Posté sur un toit, Hussein commence par faucher d'une balle en pleine tête un combattant de Daech qui s'était aventuré à un carrefour. Les soldats, en courant, enjambent son cadavre. Nouveau claquement sec. Hussein a abattu un deuxième djihadiste. Un démineur de la compagnie s'approche du corps et découpe prudemment ses habits, pour vérifier qu'il ne porte aucune ceinture d'explosifs. Puis il s'empare du M16 à lunette que le djihadiste a encore à la main. En moins d'une heure, pas moins de cinq combattants trouvent ainsi la mort dans cette rue, sous les balles du seul Hussein. Les hommes de Daech respectent les consignes d'Abou Bakr Al-Baghdadi : se battre jusqu'à la mort.

Mais au fait, où se trouve-t-il, le calife, à cette heure ? On raconte qu'il aurait quitté Mossoul pour se réfugier dans le désert entre l'Irak et la Syrie, dans un des villages où il compte encore de solides fidèles.

Il a laissé derrière lui la mosquée al-Nouri, qui ne se trouve plus qu'à 4 kilomètres de l'endroit où nous sommes. Il y a deux ans, il y proclamait le califat. Une femme nous invite dans sa cuisine. Elle offre du thé et des biscuits. A l'extérieur, les tirs redoublent. Imperturbable, elle continue à faire chauffer de l'eau et à laver des tasses. Dire qu'un quart d'heure plus tôt, Daech était là ! Son voisin déclare qu'il va se tailler la barbe. Lorsqu'un soldat l'encourage à lier la parole au geste, il se ravise. Il attend d'être certain que Daech a bien quitté le secteur avant de prendre son rasoir. Une famille attire, à grands cris, l'attention des soldats. Ils ont vu, disent-ils, les hommes de Daech planter un explosif de l'autre côté de la rue. Deux soldats inspectent l'endroit désigné, et ne trouvent rien de suspect. Le quartier est à présent investi dans sa totalité.

LE DANGER ? LES TIREURS EMBUSQUÉS

Un soldat profite de la pause pour exhiber sa nouvelle montre. « Good American quality ! » rigole-t-il. Il avoue l'avoir récupérée sur le cadavre d'un djihadiste. On voudrait penser que l'ennemi a décroché, vaincu par le puissant assaut de la Golden. Il n'en est rien. Le sifflement d'un RPG vient soudain nous le rappeler. L'explosion est suivie d'un nuage de fumée

noire qui s'élève près du dôme d'une mosquée. Une autre compagnie de combat va prendre le relais. Avant de quitter le quartier, le colonel Mohaned donne l'ordre au bulldozer d'effectuer un dernier travail. Pour éviter toute mauvaise surprise, il veut bloquer l'avenue où nous sommes arrêtés. Parmi la panoplie d'armes dont dispose Daech, la « car bomb » est la seule qui lui fait vraiment peur. A 13 heures, la colonne de Humvee sort du quartier par où elle est entrée. Les tirs ont baissé d'intensité. Les habitants en profitent pour s'exfiltrer. Certains sont persuadés que Daech va revenir. De longs cortèges se forment, drapeaux blancs en tête. Souvent, des familles. Parmi elles, des femmes et des enfants ensanglantés par des éclats d'obus. Ils vont rejoindre les immenses camps de réfugiés qui ont poussé à la périphérie de Mossoul, et ne reviendront que lorsque l'armée aura terminé le nettoyage.

Aujourd'hui, 2 kilomètres carrés à peine ont été conquis. Daech a laissé de redoutables tireurs embusqués en limite de la zone. Le lendemain, nous apercevons des panaches de fumée qui nous feront penser à des obus au chlore. Ils n'atteindront pas la Golden Division. La route est encore longue jusqu'à la vieille ville. Là-bas, plus question de Humvee, de tanks ou de bulldozers. C'est à pied qu'il faudra déboucher les derniers combattants de Daech à Mossoul. ●

FAITS DIVERS ANNÉES 2010

La chute

Harvey Weinstein, jeté à bas de son empire hollywoodien, prend pour avocat Benjamin Brafman, le défenseur de DSK ! Celui qui fit plier le procureur Vance. Aussitôt le raccourci s'impose. Mais les accusations d'agression sexuelle contre le Français alors président de FMI sont bien en deçà des dizaines de plaintes pour viol portées par des femmes contre le producteur...

PAR PASCAL MEYNADIER



MAI 2011 INCULPÉ, DSK EST CONDUIT EN PRISON

New York, dimanche 15 mai, 23 heures. Menottes aux poignets, Dominique Strauss-Kahn quitte les locaux de l'unité spéciale des victimes de Harlem après trente heures de garde à vue.

Il a un look et un bagout à la Joe Pesci dans un film de Martin Scorsese. Qui est l'avocat Ben Brafman ? « C'est l'homme qu'il faut avoir en numéro abrégé dans son téléphone quand on a vraiment des ennuis », a écrit le « New York Magazine ». La plupart de ses clients sont riches, célèbres et, il faut bien le dire, à deux doigts de la case prison. « Les gens viennent me voir quand ils sont dans une situation vraiment désespérée », dit-il. En quelques années, ce New-Yorkais toujours tiré à quatre épingles s'est construit une stature de pénaliste hors pair et d'acquitteur en série. Ses honoraires sont à la hauteur de sa réputation, mais Dominique Strauss-Kahn n'a pas eu à s'en plaindre. Lorsqu'il a été arrêté le 14 mai 2011, le patron du Fonds monétaire international sous le coup de poursuites pour agression sexuelle, tentative de viol et séquestration contre une femme de ménage de l'hôtel Sofitel de Times Square risquait, en effet, plus de soixante-quatorze ans de prison. Après trois mois d'enfer, les charges pesant sur l'ancien favori socialiste à la présidentielle française étaient officiellement abandonnées le 23 août 2011 par le juge Michael Obus, ce qui a mis un terme à la partie pénale de l'affaire. Un acquittement en forme de coup de maître pour Brafman venu s'ajouter à son impressionnant palmarès.

Benjamin Brafman est né à Brooklyn, en 1948. Son père a fui l'Autriche en 1939, sa mère la Tchécoslovaquie en 1938, à 16 ans, seule rescapée de l'Holocauste dans sa famille. Il reçoit une éducation religieuse stricte. Aujourd'hui encore, le vendredi, en début d'après-midi, Brafman quitte son cabinet. Shabbat



New York, le 9 juillet 2018, la police escorte le magnat du cinéma dans une salle d'audience.

OCTOBRE 2017 **DERRIÈRE L'ARRÊSTATION DE WEINSTEIN** **L'« OMERTA » DE HOLLYWOOD**

commence à la tombée de la nuit. Du haut de son 1,68 mètre, ce travailleur acharné, juif orthodoxe pratiquant, a suivi des cours du soir au collège de Brooklyn avant d'obtenir son diplôme à l'Ohio Northern University, en 1974. Une scolarité plutôt médiocre. Adolescent, il voulait être acteur de stand-up. Brafman se fait les dents au bureau du légendaire procureur de Manhattan Robert Morgenthau. A la division racket et lutte contre la criminalité en col blanc. Il passera de l'autre côté du miroir en 1980, en empruntant 15 000 dollars au grand-père de sa femme pour monter son cabinet.

Dans les années 1980, ses premiers clients étaient des petits gangsters du sud de Manhattan, liés au clan Gambino qu'il était le seul à accepter de défendre. « En réalité, ces cas étaient très formateurs parce que

très difficiles », souligne-t-il lorsque le mot « mafia » revient un peu trop dans les conversations. Ben Brafman a créé sa légende grâce à eux : l'as du barreau qui tape sur l'épaule des caïds. En 1985, au procès de dix membres du clan Gambino, l'une des familles les plus puissantes de la mafia new-yorkaise, il parvient à faire acquitter Anthony Senter, son client, tandis que six autres prévenus écopent d'une peine de prison. Le crime organisé le sollicite de plus en plus. Parmi ses clients, « Sammy le taureau », accusé de 19 meurtres, Vincent « the Chin » Gigante, le parrain de la famille Genovese, Paul Castellano, le plus fortuné des parrains...

Elu meilleur avocat pénaliste du barreau de New York en 1997, Brafman est au sommet lorsqu'il décide de chasser une clientèle plus

recommandable mais non moins fortunée : les stars de la télévision, les rappeurs et les footballeurs.

A 69 ans, l'avocat des causes impossibles est à nouveau sous les feux médiatiques. C'est lui qu'a choisi Harvey Weinstein, le producteur déchu de Hollywood, qui risque la prison à vie. Dans ce dossier emblématique du mouvement anti-harcèlement #MeToo, puis Time's Up, Brafman, fidèle à sa méthode, démolit un à un les témoignages de la partie adverse. Bien que Harvey Weinstein ait été accusé d'abus sexuels par près d'une centaine de femmes, son inculpation en mai 2018 à New York ne repose plus que sur les allégations de deux d'entre elles. Comme pour DSK en son temps, l'avocat a annoncé la couleur : Harvey Weinstein plaide « non coupable » et il sera acquitté. ●

Sept ans après l'affaire DSK, on prend presque les mêmes et on recommence : Benjamin Brafman est chargé d'assurer la défense de Harvey Weinstein. Face à lui, le procureur de Manhattan, Cyrus Vance, celui-là même qui avait jeté l'éponge face à Dominique Strauss-Kahn en 2011.





HOLLANDE ENTRE TEMPÊTE ET NAUFRAGE

Les dictons ont la vie dure : « Qui voit Sein, voit sa fin... » Quand François Hollande débarque sur l'île bretonne aux reliefs de fin du monde, il est aux deux tiers d'un quinquennat à bout de souffle. Le président autoproclamé « normal » a déjà affronté plusieurs tempêtes : affaire Leonarda, amours tumultueuses, impopularité croissante. Et le pire, le terrorisme islamiste, qui ravage le pays.



SUR L'ILE DE SEIN, LA TÊTE SOUS L'EAU

Lundi 25 août 2014, sous une pluie battante, François Hollande vient rendre hommage aux résistants de la Seconde Guerre mondiale lors de la commémoration des 70 ans de la Libération. Le président socialiste doit faire face à des sondages en berne, des chiffres du chômage alarmants et une fronde à l'intérieur de son propre camp.

PHOTO PASCAL ROSTAIN

François Hollande Autopsie d'un quinquennat

PAR MARIANA GRÉPINET

S'il a le cœur lourd, il a le pas léger. Ce jeudi 1^{er} décembre 2016 à 20 h 20, François Hollande traverse la cour de son palais. Il vient de s'adresser à 14 millions de Français pour leur annoncer qu'il ne se représenterait pas à la présidentielle. Et croise Bernard Rullier, le fidèle qui croyait en lui lorsqu'il était « M. 3 % ». Rullier est un émotif qui ne réprime pas ses larmes. François Hollande le serre dans ses bras. Puis passe embrasser ses assistantes qui, un peu plus tôt, le trouvaient « particulièrement en forme ».

Quand a-t-il pris sa décision ? Il y a un mois, une semaine ou trois jours ? Quel argument l'a convaincu ? Qui a-t-il choisi d'écouter ? « Il y a eu une accumulation : la démission d'Emmanuel Macron du gouvernement, l'annonce de sa candidature à la présidentielle, les communistes qui partent avec Mélenchon, les Verts qui décident de présenter leur propre candidat, la candidature de la PRG Sylvia Pinel qui fut ministre pendant près de quatre ans, la déclaration de Claude Bartolone appelant Valls et Hollande à participer tous deux à la primaire... S'il y avait eu un événement, il aurait pu le digérer ; mais il y en a eu 25 », résume Gaspard Gantzer, le responsable de la communication, qui exagère à peine. « Il te manque entre 6 et 10 points pour être au second tour de la présidentielle, tu n'y arriveras pas », avait averti le conseiller Robert Zarader un mois plus tôt. « Il n'a pas une attache viscérale au pouvoir, comme Nicolas Sarkozy ou Jacques Chirac avant lui », assure Zarader. Ségolène Royal est sur la même ligne : « Evite-toi une humiliation. » Celle de ne pas accéder au second tour de la primaire, comme elle en 2011. Leurs enfants plaident dans le même sens.

D'autres au contraire l'exhortent à y aller. Tel Julien Dray. « Quand on est président de la République, qu'on a été à la tête du P.S. pendant onze ans, on n'a pas le droit de prendre la fuite en disant : "J'ai peur de perdre." Si tu n'y vas pas, tout le monde t'en voudra de nous avoir laissé tomber, prédit-il. Ce sera pire qu'après Jospin, la gauche va se déchirer et ton bilan ne sera jamais réévalué. » Mais la déchéance de nationalité et la loi travail ont achevé de diviser en 2016 un P.S. en état de quasi-mort clinique. Le livre de Gérard Davet et Fabrice Lhomme, « Un président ne devrait pas dire ça... » (éd. Stock), a désinhibé les critiques. Le chef de l'Etat finit par douter. Par hésiter. « Il demande des avis mais ne dit rien », constate Michel Sapin, le ministre de l'Economie.

Sept ans plus tôt, la machine s'était bel et bien mise en marche. C'était à Lorient, le 27 juin 2009. Ses amis sont alors si peu nombreux que ses camarades socialistes ironisent : « Les "hollandais" ?

Ils tiennent dans une cabine téléphonique ! » Accompagné pour la première fois de sa nouvelle compagne, Valérie Trierweiler, journaliste à Paris Match, François Hollande déroule un discours que d'aucuns décrivent comme « fondateur ». Son évolution se traduit physiquement. L'ancien premier secrétaire du Parti socialiste se débarrasse de sa peau d'homme rond. Il se « presidentialise ». Il a changé de tailleur, de lunettes et perdu quinze kilos. Il ne doute pas. Presque deux ans après, le 31 mars 2011, à Tulle, sur ses terres corréziennes, il se déclare officiellement candidat à la présidentielle. Hollande joue la carte de la normalité. Un coup de génie, raillé, qui lui permet de tacler ses deux adversaires en même temps : Dominique Strauss-Kahn et Nicolas Sarkozy. L'expresident est persuadé qu'il peut emporter la primaire socialiste face au patron du FMI. Le fatum joue pour lui. Ou la chance... « Quand on proposait à Napoléon la nomination d'un maréchal, il posait une seule question : "A-t-il de la chance ?" » rappelle l'historien Bernard Poignant, compagnon de route de Hollande. François en a eu. Et, quand elle s'est présentée, il a su la faire fructifier. Le 15 mai 2011, au lendemain du huis clos de la suite 2806 du Sofitel de Times Square, à New York, qui vit tomber DSK, l'outsider Hollande devient le favori.

De la convention d'investiture, où le parti est à l'unisson derrière lui, à l'affaire Merah, François Hollande veille à ne pas se laisser dicter son rythme par les attentes, les impatiences. Il choisit son tempo, rassemble. Et l'emporte, en partie grâce à ce fameux discours du Bourget de janvier 2012 et à ce malentendu : « Mon adversaire, c'est la finance. » La phrase n'a pas été écrite par lui, mais François Hollande se l'est appropriée. Pourtant, ça n'a jamais été la ligne de ce social-libéral marqué par l'héritage de Jacques Delors... Mais le candidat socialiste veut rassembler la gauche derrière lui, y compris l'électorat de Jean-Luc Mélenchon. Et ça marche !

« François Hollande n'aime pas bouger, c'est un conservateur qui s'est fait élire sur le mot d'ordre du changement », analyse Cécile Amar dans « Jusqu'ici tout va mal » (éd. Grasset). Son indécision est son talon d'Achille et, à partir de l'affaire Leonardo – du nom de cette jeune Rom expulsée de France vers le Kosovo en 2013 –, les Français ne voient plus que ça. Du scandale Cahuzac qui met à mal la République exemplaire voulue par le chef de l'Etat aux frondeurs qui l'ont plombé pendant cinq ans en passant par « la trahison » d'Emmanuel Macron, il ne veut pas affronter les crises et les conflits lorsqu'ils surgissent. A chaque fois, il laisse pourrir et la situation s'aggrave. Même la loi sur le mariage pour tous – la grande réforme sociétale de sa présidence –, qu'il ne veut pas faire passer en force, finit par susciter une vive opposition,

faisant descendre dans la rue des milliers de manifestants. Le président pose problème, car au fond, personne ne sait ce qu'il pense. Ses interlocuteurs ne sortent jamais déçus d'un entretien avec lui. Il écoute, donne parfois l'impression d'être convaincu. «François Hollande ne sait pas dire non. Mais avec lui il y a deux oui. Le vrai oui et le oui-oui, qui veut dire non», nous a confié un vieil ami qui ne plaisantait pas.

Son image personnelle pâtit aussi de l'étalement de sa vie privée. La révélation de sa liaison avec l'actrice Julie Gayet transforme la présidence de la République en vaudeville. François Hollande se fait prendre à scooter, comme un ado. Le choc est énorme encore lorsque sort, à la rentrée 2014, le livre de son ex-compagne, Valérie Trierweiler, «Merci pour ce moment» (éd. Les Arènes). Le portrait qu'elle dresse du chef de l'Etat fait le tour du monde.

De l'empathie, François Hollande en a. Il le montre notamment en 2015. En janvier, moins d'une heure après la tuerie de «Charlie Hebdo», il est sur place. Le 13 novembre, à 21 h 20, le président est au Stade de France lorsqu'il apprend que l'ennemi a frappé. Une explosion kamikaze vient d'avoir lieu à 200 mètres de lui et une fusillade est en cours au Bataclan. Il comprend que le pays bascule dans l'horreur, que le cauchemar recommence. Alors que les forces du Raid et de la brigade de recherche et d'intervention continuent de fouiller le quartier du Bataclan, il passe dans les centres d'urgence improvisés pour soigner les blessés. Dans ces moments-là, il sait trouver les gestes et les mots et qu'il faut. Dans la soirée, trois cent dix jours après les terribles attentats contre «Charlie Hebdo» et l'Hyper Cacher, il parle d'«un acte de guerre commis par une armée terroriste». Et désigne l'ennemi, cette «armée terroriste de Daech». François Hollande a compris qu'il ne pourrait pas recommencer comme en janvier. Convoquer la planète des chefs d'Etat à Paris pour faire jouer la corde de la solidarité, de la fierté nationale et de la compassion. Jouer aussi sur l'unité nationale pour gagner du temps face à une guerre nécessairement «longue et difficile». Il sait que, cette fois, paroles et postures ne suffiront plus pour calmer une opinion française de plus en plus en colère, qui doute encore et toujours des capacités de son chef.

Paradoxalement, cette sombre année 2015 – faite de deuils et de malheurs – est celle qui change le cours du quinquennat. Et change le chef de l'Etat. Il plaisante moins, même si quelques traits d'humour lui échappent encore. Il limite ses contacts avec les journalistes et, assure un de ses amis, perd «moins de temps» à suivre les «histoires du P.S.». Bref, «M. Petites Blagues» ne rit plus. Autrement dit, 2015 est l'année de la présidentialisation. «Le stage est fini», pour reprendre le titre d'un des nombreux ouvrages politiques du quinquennat (écrit par la journaliste Françoise Fressoz, aux éd. Albin Michel). Oublié 2014, le président au scooter, les frasques conjugales rue du Cirque à deux pas de l'Elysée et le livre assassin de l'ex-compagne bafouée. Les Français eux-mêmes modifient leur regard sur leur président. Archi-impopulaire avant les attaques mortelles contre «Charlie Hebdo» et l'Hyper Cacher, il a fait un bond historique dans les sondages au lendemain de la marche du 11 janvier: 21 points dans le baromètre Ifop pour Paris Match. Un record. Il en rependra 15 très vite. Sa gestion des attentats du 13 novembre sera à nouveau saluée par l'opinion. Le président termine l'année en

repassant la barre des 50 % d'opinions favorables dans le dernier baromètre Ifop-Match de 2016. Du jamais-vu depuis 2012! Si l'on ajoute des résultats aux élections régionales moins catastrophiques que prévu et le succès de la conférence des Nations unies sur le climat (COP21) à Paris, tous les espoirs pour 2017 étaient à nouveau permis.

«Les planètes étaient en train de s'aligner. Il restait à rassembler la gauche en 2016 et à ouvrir vers le centre», décrypte alors un habitué de l'Elysée. Et puis patatras! L'affaire de la déchéance de nationalité met le feu aux poudres et fracasse la gauche et le Parti socialiste. «François a remis du bois dans la cheminée de la gauche de la gauche. Les Mélenchon, Duflot, Montebourg et Hamon étaient sans munitions et, là, on leur donne une occasion d'exister», se désole un vieil hollandais très inquiet de la tournure prise par la polémique. Car la gauche monte sur ses grands chevaux. Les ténors du P.S. dézinguent Hollande. Certains avec des arrière-pensées politiques, d'autres sur la base d'authentiques convictions. A commencer par trois proches du chef de l'Etat, et non des moindres: son ami et avocat Jean-Pierre

Mignard, son complice Julien Dray et le porte-parole du P.S., Olivier Faure. François Hollande est lui-même surpris par l'ampleur de la discorde. Lui, qui engrange des succès sur les fronts extérieurs – du Mali à la Syrie – où l'armée est déployée, perd ses combats intérieurs. Le président peine à rassembler la gauche. Plus grave, il ne parvient toujours pas à faire reculer le chômage: La France en compte 600 000 de plus depuis l'élection de 2012. Le défi est donc de taille pour celui qui a fait de la baisse durable du chô-

mage la condition sine qua non à sa candidature en 2017...

Ce jeudi 1^{er} décembre 2016, tôt le matin, François Hollande s'est retiré dans son bureau pour écrire. Il réfléchit depuis la veille aux mots par lesquels il va annoncer la décision la plus difficile de sa vie. Pendant ses onze années à la tête du P.S., il signait ses cartes de vœux «Sisyphé», tel le condamné qui pousse inlassablement son rocher sur une montagne. «Il faut imaginer Sisyphé heureux», écrivait Albert Camus. Ce jour-là, Hollande ne l'est pas. Lorsqu'il donne à lire une première version de son discours à son conseiller Vincent Feltess, ce dernier lâche: «De toute façon, c'est trop tard pour te convaincre.» L'AFP est informée à 19 heures qu'il s'exprimera à 20 heures.

Le lendemain matin, il s'envole pour Abu Dhabi. Au milieu des palais surchargés de dorures, des émirs enturbannés et du son et lumière géant où il regarde défiler des hommes avec des sabres et des dromadaires, l'animal politique ne laisse rien paraître. Il se fait observer. Plus encore qu'à l'ordinaire. En visite au Louvre des sables, sous l'immense coupole de 180 mètres de diamètre, moucharabieh d'acier et d'aluminium, face à la mer, il s'arrête un instant. Sous cette «pluie de lumière» imaginée par l'architecte français Jean Nouvel, lui qui aime laisser les portes ouvertes s'interroge: «Il y a plusieurs accès, terrestre, maritime...» A quoi pense-t-il derrière son masque d'homme jovial? Peut-être à son échec personnel. Pour celui qui fut en campagne permanente pendant trente-cinq ans – depuis ce mois de juin 1981 où il s'est présenté aux législatives de Corrèze contre Jacques Chirac –, «renoncer, c'est un peu mourir», ose une proche. Même s'il sort dignement, il a échoué. Il voulait laisser une trace. Il est le premier président en exercice à ne pas tenter de se faire réélire. ●



Le président sortant au milieu des cartons à l'Elysée, le 13 mai 2017, la veille de la passation de pouvoir.



LA FRANCE EN ÉTAT DE CHOC



EN QUELQUES SECONDES, LE BATACLAN VIRE À LA SCÈNE DE CARNAGE

On se bouscule ce vendredi soir dans la célèbre salle parisienne au son des riffs électriques du blues rock des Eagles of Death Metal. Le groupe californien joue à guichets fermés. Le concert démarre avec « I Only Want You », un de ses classiques. La température monte encore d'un cran quand les « Aigles » attaquent « Kiss the Devil », leur 7^e titre. Il est 21 h 40. Soudain, trois hommes surgissent et mitraillent les vigiles postés devant les portes avant de se ruer à l'intérieur. Foued Mohamed-Aggad, 23 ans, Ismaël Omar Mostefaï, 29 ans, et Samy Amimour, 28 ans, tuent au coup par coup, rechargent leurs armes entre deux rafales, achèvent les blessés. Leur équipée meurtrière fait 90 morts et des centaines de blessés.

13 novembre 2015 : stupeur, douleur et consternation. L'État islamique lâche ses commandos suicides sur Paris. Plusieurs cafés et restaurants des X^e et XI^e arrondissements sont pris pour cibles. Les victimes tombent. Puis c'est le Bataclan en plein concert de rock. Après Toulouse et l'affaire Merah, « Charlie Hebdo » décapité, avant la tuerie de Nice, les attentats de Trèbes puis de Strasbourg... la France pleure ses morts. C'est l'état de guerre.



UN TABLEAU D'HORREUR AUX 130 MORTS ET 413 BLESSÉS

Et soudain, dans la Ville Lumière, ne résonnent plus que des sirènes d'ambulances... Ici, le 13 novembre 2015, 21 h 59, devant la brasserie La Belle Equipe, rue de Charonne. Vingt-trois minutes plus tôt, des tueurs ont surgi d'une Seat noire. Bilan : 19 tués et 9 personnes dans un état critique. Les heures qui s'écoulent jusqu'à l'assaut du Raid et de la BRI au Bataclan, à 0 h 58, sont les plus terribles que la capitale française ait vécues depuis la Seconde Guerre mondiale. Trois équipes de terroristes ont attaqué simultanément des cafés et des restaurants, ainsi que le Stade de France à Saint-Denis. Les massacres de cette nuit noire se soldent par 137 morts, dont 7 des assassins de Daech.

PHOTO
ANNE-SOPHIE CHAISEMARTIN





Paris Match n° 3279
du 22 mars 2012.
Traumatisme à Toulouse
après la tuerie, le lundi
19 mars, à l'école juive
Ozar Hatorah. L'agresseur,
Mohamed Merah, a tué
quatre personnes dont
trois jeunes enfants, avant
de prendre la fuite.



Paris Match n° 3426
du 12 janvier 2015.
Le choc de l'attaque
contre « Charlie Hebdo »,
le 7 janvier, puis l'immense
élan d'émotion et de
solidarité en France et
dans le monde.



Paris Match n° 3470
du 16 novembre 2015.
Terreur sur Paris. Après
le bain de sang de
la nuit du 13 novembre,
on évacue les blessés, on
compte les victimes, on
cherche les survivants.



Paris Match n° 3471
du 26 novembre 2015.
C'est le temps
du recueillement.
Se souvenir des victimes
pour faire son deuil.



Paris Match n° 3505
du 19 juillet 2016. Nice,
le soir du 14 juillet : un
camion fou conduit par
Mohamed Lahouaiej,
Tunisien de 31 ans, sème la
mort sur la promenade des
Anglais. Bilan : 86 morts et
plus de 300 blessés.

LE JOURNAL DES DOULEURS ET DE LA TRAGÉDIE

La menace islamiste fait désormais partie de notre quotidien. Lorsqu'elle ne tue pas, cette nouvelle guerre bouleverse nos vies dans des proportions que nous ne réalisons pas toujours, tant nous nous y sommes habitués. Nous devons enlever nos chaussures, vider nos poches et nous laisser palper avant de monter dans un avion. Nous avons appris à situer des lieux comme Falloujah ou Mossoul sur une carte du monde, des noms qu'autrement nous n'aurions sans doute jamais entendus. « Djihad », « drone », « scan biométrique »... enrichissent notre vocabulaire mais entravent nos libertés. Et la violence brutale, à la façon d'une litanie sans fin, fait régulièrement les gros titres de l'actualité et finit par faire partie de notre quotidien. Le terrorisme n'est pas près de nous laisser dormir en paix.





1 2
3 4

1. Le 19 mars 2012, à Toulouse, sur la scène de crime. **2.** Le père Jacques Hamel a été égorgé le 26 juillet 2016 dans l'église de Saint-Etienne-du-Rouvray alors qu'il célébrait la messe. **3.** Conférence de rédaction à « Charlie Hebdo ». Cabu, Wolinski et Tignous font partie des 12 tués du 7 janvier 2015. **4.** Le 23 mars 2018, le gendarme Arnaud Beltrame échange sa vie contre celle d'un otage lors de l'attaque d'un supermarché à Trèbes, dans l'Aude.

François Hollande, Manuel Valls et Bernard Cazeneuve lors de l'hommage national aux trois policiers tués par Amedy Coulibaly et les frères Kouachi, à la préfecture de police de Paris, le 13 janvier 2015. « Nous sommes tous Charlie ». Le 11 janvier avait lieu une marche d'ampleur historique, réunissant plus de 1,5 million de personnes à Paris. Chefs d'Etat et ministres de 44 nations entourent le président François Hollande, en tête du défilé. Au détour du cortège, fraternisation avec un CRS.



«Chérie, je vais à “Charlie”»

PAR MARYSE WOLINSKI

Mercredi 7 janvier. Quand j'ouvre les yeux, le jour commence à chasser l'obscurité. Mon esprit, lui, demeure un moment entre rêve et conscience. J'écoute les bruits sourds de l'appartement. Le vent souffle dans la cheminée. Un rai de lumière traverse le plafond, une voiture passe devant l'immeuble. Dans le couloir, je perçois un glissement de pas familier : Georges est déjà levé. Vais-je bondir du lit pour l'étreindre, ou attendre qu'il pousse la porte de ma chambre et vienne vers moi ?

Quarante-sept ans que cet homme, fou de femmes, de leur silhouette, de leurs audaces, de leur voix, de leurs modes, de leur courage, de leur foi en ce qu'elles décident, de leur force d'âme, pose son regard amoureux sur moi. Un regard qui transperce et bouleverse. Un regard qui donne de l'élan, de la confiance, l'envie de vivre, l'envie d'aimer. Un regard dont on devient addict. Un regard qui lui a aussi été reproché : « Pourquoi tu me regardes ? » Unique réponse : « Devine ! » Scène quasi quotidienne. Par exemple à l'heure du dîner : je m'agite dans la cuisine, je vais, je viens autour de lui, assis, tranquille devant un verre de bordeaux, j'apporte les plats, je reviens vers les plaques chauffantes pour préparer la suite, ses yeux ne me quittent pas. Agacée, je lance : « Je ne peux pas faire un pas sans sentir ton regard sur moi, pourquoi ? » « Devine ! » Ou bien, cette autre scène, dans son bureau : lui derrière sa planche à dessin, moi de l'autre côté. Je lui parle, il me regarde, je sais qu'il ne m'écoute pas. « Tu me regardes et tu ne m'écoutes pas. » Il rit en m'attirant à lui. Furieuse, je m'échappe, lui tourne le dos et sors de la pièce. Dans le miroir au-dessus de la cheminée, je suis son regard qui ne quitte pas mes hanches. Désormais, le regard est absent. Et j'entends sa voix : « Devine ! »

Ce matin-là, est-il déjà installé derrière sa table à dessin, achevant sa page pour « Charlie Hebdo », qu'il portera ensuite à la conférence de rédaction ? Le mercredi, les



Maryse Wolinski dans son salon, en janvier 2016, un an après le décès de son mari, Georges.

« Charlie » se réunissent pour construire le prochain journal. Enfin... Rien n'est jamais sûr avec Georges. Il n'assiste pas de façon régulière à la conférence du mercredi. S'il n'a pas fini son dessin à temps, il le termine tranquillement, penché sur sa table, hirsute, en peignoir, les yeux rivés sur la feuille. Il n'est pas le seul. A l'en croire, Cabu, de temps en temps, fait faux bond à la petite équipe. Bernard aussi. Bernard Maris, dit Oncle Bernard, aux talents multiples. Les autres, je ne les connais pas vraiment. Je ne lis que les articles de Laurent Léger et les savoureuses chroniques de Philippe Lançon. J'avais aussi une très grande affection pour Cavanna, pas seulement parce qu'il avait découvert le talent de Georges, mais pour les valeurs qu'il défendait farouchement. Un an auparavant, Cavanna a été emporté par la maladie de Parkinson...

C'est la première conférence de rédaction de l'année. Georges m'a informée que Charb, le rédacteur en chef, a demandé que l'ensemble des collaborateurs soit présent. Ils doivent partager une galette des rois, l'occasion sans doute de parler de l'état catastrophique des finances du journal et de son avenir, plus qu'incertain. Je me souviens avoir un jour questionné Georges : « Si “Charlie Hebdo” s'arrêtait, qu'est-ce

que ça te ferait ? » Il a hoché la tête. J'ai pensé que ma question n'était pas très heureuse, étant donné la tristesse qui l'avait saisi après son départ du « Journal du dimanche », au mois de juin précédent. Un rejet demeuré sans explication. Comme j'insistais tout de même, il a fini par me répondre : « Depuis cinquante ans, on s'en est toujours sortis, et des mauvaises passes, on en a connu de nombreuses, au journal. Il se trouvera bien un sponsor, une subvention, pour nous sortir la tête de l'eau. » Il ne m'a pas vraiment convaincue. Je voyais bien à son air inquiet, que quelque chose ne tournait pas rond. Les salaires n'étaient pas toujours versés à la fin du mois, ou alors, si le chèque arrivait, il fallait attendre un peu avant de le déposer en banque. Où étaient passées les glorieuses années 1980, quand Choron augmentait les salaires à sa guise ? Georges s'inquiétait de la situation du journal. Mais il encaissait. Et l'ambiance fraternelle et rigolarde du « Charlie Hebdo » du temps de Reiser, Gébé, Cavanna, Choron lui manquait.

A 16 heures, il avait prévu de me rejoindre pour visiter un appartement, puisqu'il fallait bien accepter de quitter celui dans lequel nous nous plaisions tant [...], notre propriétaire le reprenant pour son fils. [...] Après être passée par la salle de bains, je me propulse vers la cuisine pour préparer mon petit déjeuner. Je n'ai eu que quelques heures de sommeil, comme d'habitude. Cela ne m'empêche jamais de partir du bon pied pour cette journée qui s'annonce. Peut-être allons-nous visiter l'appartement de nos rêves, sur les quais ? [...]

Les pas dans le couloir se rapprochent. Cette fois, c'est bien lui : Georges, mon Georges. Il arrive, enveloppé dans son peignoir en éponge noire, dans le dos duquel est inscrit : « Mon Zénith à moi », du nom de cette émission de Canal + à laquelle il a participé en compagnie de Michel De-

Extrait de
« Chérie, je vais
à Charlie »,
de Maryse
Wolinski,
éd. du Seuil.

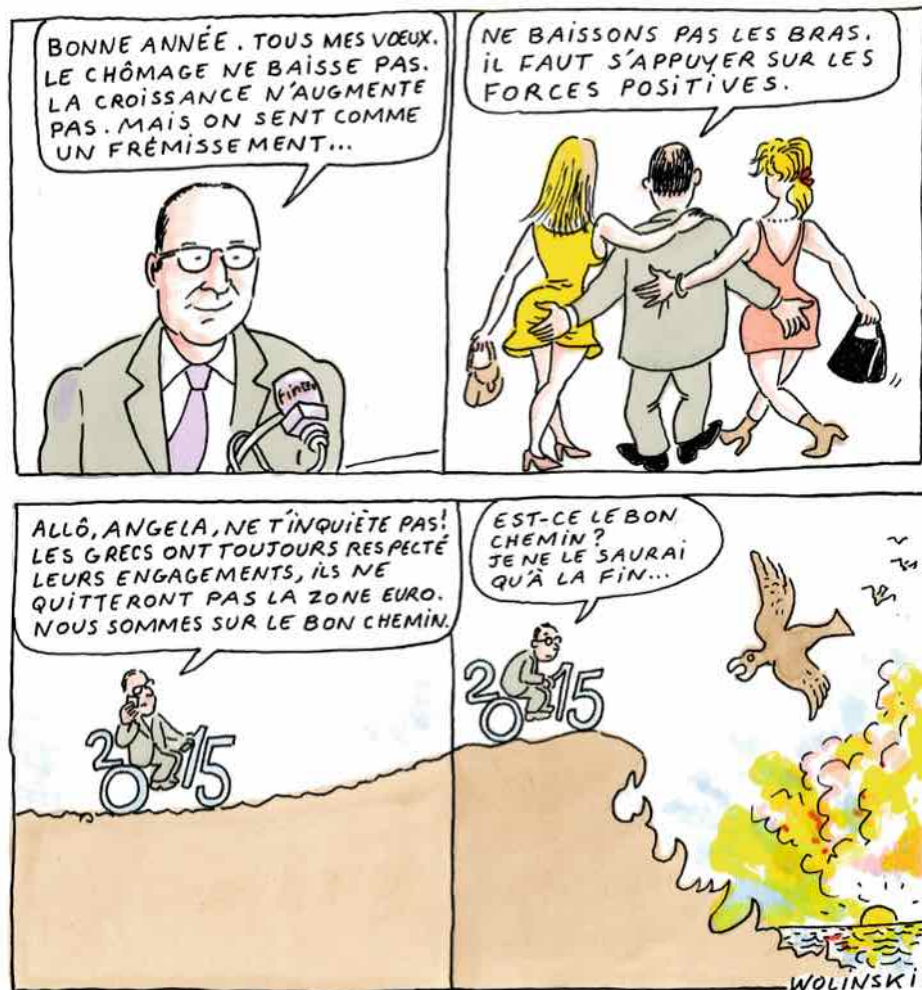


nisot. Il traîne un peu les pieds et marche courbé, comme s'il portait le poids d'une culpabilité. Souvent, je le prends en flagrant délit de marcher ainsi, comme un vieillard, et je me demande ce qui le préoccupe à ce point. Souffre-t-il de ne pas être tout à fait comme tout le monde, d'être un artiste, un vrai, si souvent en marge de la réalité ? Porte-t-il des secrets ? Cette question me taraude. Plus que jamais, ce matin, ses yeux sont au fond de lui-même, et ses pensées enfouies en lui. « Ça va, chéri ? » Il grommelle un « oui » qui signifie « oui et non » à la fois. Lui, la main sur la cafetière : « Et toi ? Tu as dormi ? – Oui... Enfin, non, comme d'habitude. – Tu t'es couchée tard ? – Oui, trop tard, la réunion n'en finissait plus. Pourquoi je n'ai pas eu droit à un Post-it d'amour hier soir quand je suis rentrée ? »

Ces Post-it disent notre histoire. Ils tapissent le mur extérieur de la cuisine. Ils disent son amour, sa tendresse, sa joie quand tout va bien ; sa tristesse quand les ennuis s'accumulent. Mes amies m'en-vient ces petites marques si souvent renouvelées. Il est vrai que, hier soir, j'ai été déçue de ne pas en trouver un sur le guéridon de l'entrée. Le Post-it du mardi soir. Trop fatigué pour y penser ? Ces dernières semaines, je le trouve morose, perdu dans des pensées qui éteignent son regard. « C'est à cause de l'appartement ? – Non, non, c'est bien, finalement, de changer de lieu. C'est une nouvelle vie qui commence... Je pense beaucoup à ton avenir. Quand je ne serai plus là... »

Je renouvelle mon refrain favori : « Au lieu de ruminer, tu ferais mieux d'agir. C'est ce qui se passe à "Charlie Hebdo" qui te tracasse ? » Il pose la cafetière, tend son bras vers moi et, pour toute réponse, me caresse la joue. Tandis que je compose le plateau de mon petit déjeuner, il s'assoit devant son affreux café au lait dans lequel il trempe ses tartines surchargées de beurre et de confiture. Puis nous ouvrons nos agendas et comparons nos journées. Je lui rappelle nos rendez-vous communs. En l'occurrence, ce 7 janvier, la visite de l'appartement sur les quais. « Tu te vois habiter là ? » lance-t-il. « Non, je préfère le boulevard. – Alors, pourquoi on y va ? – Georges, j'ai pris rendez-vous... »

Il se lève, revient, « Le Monde » à la main. Il lit un article à haute voix, puis le commente. Ces conférences du matin, c'est souvent pour moi le meilleur moment de la journée. Mais aujourd'hui, il est pressé. Le commentaire sera court. Avant de quitter la pièce, il m'adresse un geste tendre et part se préparer. « Chérie, je vais à "Charlie" ! » dit-il quelques minutes plus tard, en



Wolinski avait rejoint *Paris Match* en 1990 pour chroniquer l'actualité, « le temps qui passe », selon son expression. Voici son dernier dessin pour nous, paru dans notre édition du 8 janvier 2015.

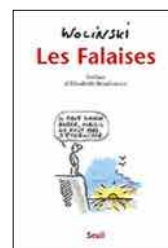
élevant la voix, du fond de l'appartement. Puis il revient sur ses pas, écarte le rideau qui sépare ma chambre de la salle de bains, passe la tête. « Chérie, je vais à "Charlie" » Il doit être 9 heures, je suis en retard, enroulée dans ma serviette de bain, je lui accorde peu d'attention. Je me fais la réflexion qu'il part plus tôt que d'habitude quand il se rend à la conférence de "Charlie". J'écoute ses pas dans le couloir, puis la porte claque. A ce moment-là, j'éprouve toujours un brin de tristesse. Mais aujourd'hui, je sais que nous allons nous retrouver à 16 heures.

A 10 heures, je me rends à mon cours de gymnastique du mercredi [...]. Après un rendez-vous, je décide de prendre un taxi. A la station des Gobelins, le chauffeur est accueillant. Il est 12h30 et je me sens bien. Je décide de rentrer déjeuner à l'appartement avant de rejoindre Georges sur les quais. J'imagine qu'à cet instant, il est toujours en train de partager la fameuse galette des rois avec les « Charlie » [...].

Machinalement, j'allume mon mobile. Georges ne répond pas. A-t-il oublié de rallumer le sien à la fin de la conférence de rédaction ? Je lui laisse un message. Je sais qu'il me rappelle dans la minute lorsqu'il voit mon prénom s'afficher à l'écran. Je m'apprête à ranger le téléphone dans mon sac quand je m'aperçois qu'il contient un nombre important de messages vocaux.

Vingt-cinq, exactement, et autant de textos provenant pour certains d'amis que je n'ai pas vus depuis des mois. En une heure à peine ? Tant d'appels ? Je suis troublée. Je commence à les lire. « Comment va Georges ? » « Georges est-il chez vous ? » « Georges a-t-il assisté à la conférence de "Charlie" ? » « Où est Georges ? » « As-tu des nouvelles de Georges ? »

Je ne comprends pas. J'entends encore les derniers mots que Georges m'a lancés avant de quitter l'appartement : « Chérie, je vais à "Charlie" » Je m'adresse au chauffeur de taxi. « Monsieur, je viens d'allumer mon téléphone et j'ai de nombreux messages, notamment de personnes que je n'ai pas vues depuis longtemps et qui me demandent des nouvelles de mon mari. » Le chauffeur ralentit, se gare et se tourne vers moi : « Madame, vous n'êtes pas au courant de ce qui s'est passé ? – Non, que se passe-t-il ? » Les battements de mon cœur s'accélérent. « Il y a eu un attentat, madame, et c'est grave ! – Un attentat ? Mais où ? Mon mari était à son journal... – Un attentat, madame, au journal "Charlie Hebdo" » ●



Vient de paraître :
« Les falaises »,
de Georges
Wolinski,
éd. du Seuil.

SOS **POUR LES BATEAUX CERCUEILS**

MIGRANTS

Ils viennent d'abord d'Afrique et du Moyen-Orient. Des dizaines de milliers de réfugiés pénètrent illégalement dans l'espace Schengen, frontière terrestre et maritime de l'Union européenne. Fuyant la misère ou la guerre de leur pays d'origine, ils sont la proie de passeurs clandestins qui les jettent à travers la Méditerranée dans de véritables bateaux cercueils.



UNE TRAVERSÉE DE TOUS LES DANGERS

Ils étaient 450 à Zuwara, cité portuaire du nord-ouest de la Libye, à embarquer pour l'Europe, ses espoirs et ses mirages, sur un chalutier long d'à peine 20 mètres. Vingt-quatre heures plus tard, le 12 avril 2015, aux abords de plateformes pétrolières libyennes, à 180 kilomètres de l'île italienne de Lampedusa, un SOS est lancé : le rafiôt est en train de faire naufrage. La première aide viendra du ciel, mais des centaines de personnes ont déjà été emportées. Peu après 13 heures, une vingtaine d'hommes sont agrippés à la proue encore émergée du bateau qui sombre inexorablement. Il reste quelques secondes pour croire au miracle. Cette année-là, plus de 1 million de migrants ont tenté de rallier les rivages européens par la Méditerranée et 3771 y ont laissé la vie, selon l'Agence des Nations unies pour les réfugiés.

PHOTO MASSIMO SESTINI





LE VOYAGE S'ARRÊTE EN GRÈCE

Son regard accroche les barbelés, autour d'elle fleurit un champ de tentes. La route des Balkans est désormais barrée, les lumières de la Macédoine si proche sont devenues inaccessibles. Cette jeune Syrienne a vu son chemin s'arrêter dans le camp d'Idomeni, en Grèce. Il est 6 heures et il fait à peine 3 °C, en ce froid matin du samedi 5 mars 2016. Depuis la fermeture des frontières, le nombre de réfugiés est passé de 4 000 à 13 000. Pour éviter une catastrophe humanitaire, l'Europe négocie avec la Turquie le renvoi des exilés échoués en Grèce, où 30 000 sont déjà bloqués. Les associations distribuent des soupes, de nombreux riverains offrent conserves et paquets de gâteaux. D'autres profitent de la détresse des familles pour vendre à prix d'or la moindre denrée. Ou leur voler leurs quelques biens.

PHOTO ERIC BOUVET





ILS RÊVENT D'ANGLETERRE EN NORMANDIE

A Ouistreham, deux mondes se côtoient tous les jours. La présence de migrants n'est pas une nouveauté dans la petite station balnéaire normande de 9 000 habitants – dont beaucoup de retraités – qui compte de nombreuses résidences secondaires. Mais jamais ils n'ont été si nombreux. En ce mois de septembre 2017, un petit groupe de Soudanais, originaires du Darfour, s'est réfugié autour d'un feu dans un bois à l'orée de la ville. Les jeunes gens souhaitent rejoindre l'Angleterre et les horaires des ferrys en partance pour Portsmouth rythment leurs journées qu'ils passent à tenter d'échapper aux forces de l'ordre. Ils attendent l'arrêt d'un camion dans lequel grimper pour rejoindre le port. Ceux qui réussissent sont rares, mais rien ne semble pouvoir entamer leur espoir, ni la faim, ni le froid, ni la peur du gendarme.

PHOTO **ALVARO CANOVAS**



TÊTE À TÊTE AVEC LE PAPE FRANÇOIS

EXCLUSIF Bien au-delà des catholiques, il a su parler au monde entier.

Premier pape issu de la Compagnie de Jésus, l'Argentin Jorge Mario Bergoglio a succédé à Benoît XVI en mars 2013 après que le souverain pontife allemand a renoncé au siège de Pierre. Deux ans et demi après son élection, il recevait Paris Match et revenait, pour nous, sur sa mission. En toute humilité et spontanéité.

AVEC LE
SAINT-PÈRE,
L'ÉMOTION,
ET LA JOIE



PAR **CAROLINE PIGOZZI**
PHOTOS **ERIC VANDEVILLE**

Sa Sainteté a reçu notre vaticaniste dans le salon privé de la résidence Santa Marta. Caroline Pigozzi lui présente le reportage qu'elle a signé dans Paris Match à l'occasion de sa visite pastorale à Cuba quelques semaines auparavant.

Cette interview a été pour la vaticaniste que je suis le challenge d'une vie professionnelle. En effet, depuis l'élection de François, mon cœur battait plus fort, non seulement parce que j'étais marquée par l'inoubliable mercredi 13 mars 2013, date de son élection, mais également car, dès le lendemain de ce jour mémorable, les sans-abri qui campaient avec leur chien Snoopy via della Conciliazione, à proximité de la salle de presse du Saint-Siège, ont relevé instinctivement la tête. Comme si, en communion avec le nouveau pape, ils se sentaient désormais protégés. Un signe troublant qui aiguisait plus encore mon désir de vouloir interroger Jorge Mario Bergoglio. Or, dans cet univers aussi secret qu'irrationnel, la concurrence se révèle toujours rude ; et c'était pour moi devenu quasi obsessionnel. De fait, cela a pris deux bonnes années avant d'y parvenir. L'été 2015, j'avais écrit au Saint-Père en lui avouant ma tristesse de ne pas être, cette fois-là, sélectionnée parmi la poignée de confrères privilégiés, invités dans son avion à suivre sa visite pastorale à Cuba et aux Etats-Unis. C'est ainsi qu'un matin du mois d'août, en plein marché d'Antibes, mon portable sonne. J'entends une voix ferme et chantante : « Pronto, je souhaite parler à Carolina. » Il m'a semblé reconnaître

le pape argentin, tout en pensant que c'était impossible, bien sûr. Il a poursuivi : « C'est Papa Francesco, comment allez-vous ? – Très Saint-Père, je suis in-con-solable de ne pouvoir vous accompagner à l'occasion de votre prochain déplacement à l'étranger. – Mais que puis-je faire pour vous ? – Me donner une interview. » Il a ri et m'a juste répondu : « Vedremo, [on verra]. » J'ai enchaîné : « Comme vous, je suis à moitié turinoise et je sais bien que pour un Piémontais, "Vedremo" signifie en réalité que rien n'est vraiment décidé ! » Après un léger silence le pape m'a souhaité de bonnes vacances, puis il a ajouté : « On se revoit bientôt... » Je suis restée perplexe ! Deux mois plus tard, début octobre, est arrivé sur mon mail le providentiel rendez-vous ; le souverain pontife m'attendait le 9 octobre 2015 chez lui, à Santa Marta où il vit à l'ombre du majestueux palais apostolique. Alors, avec Marc Brincourt, rédacteur en chef de la photo, et le photographe Eric Vandeville, nous sommes allés à la rencontre de Sa Sainteté. Ce matin-là, François nous a reçus de façon si chaleureuse et affable que c'est un peu comme si le temps s'était soudain arrêté devant nous. Un moment impressionnant, où l'émotion et la joie se sont mêlées à une certaine fierté que le Saint-Père ait choisi notre magazine. Une première en France et dans Paris Match, que l'interview d'un pape. ●



LA SIMPLICITÉ DE SANTA MARTA PLUTÔT QUE LA SOLENNITÉ DU PALAIS APOSTOLIQUE

Construite à l'époque de Jean-Paul II pour héberger les cardinaux lors des conclaves et les prêtres de passage, la résidence hôtelière Santa Marta située au cœur du Vatican est devenue la demeure de François. C'est là qu'il vit, travaille, célèbre la messe et a posé pour nous avec une patience « angélique ».

“C’EST POUR NE PAS OUBLIER LES PAUVRES QUE J’AI CHOISI DE M’APPELER FRANÇOIS, COMME SAINT FRANÇOIS D’ASSISE”

UN ENTRETIEN AVEC **CAROLINE PIGOZZI**

Paru dans Paris Match n° 3465 du 15 octobre 2015

Paris Match. Très Saint-Père, comment allez-vous ?

Pape François. Ça va bien mais, vous savez, les voyages sont quand même très fatigants et en ce moment, avec le synode des évêques, cela me laisse un minimum de temps.

Vous rentrez justement d’un long déplacement. Pourquoi ne vous étiez-vous jamais rendu aux États-Unis ?

Les voyages que j’ai faits ont été motivés par des réunions en lien avec mes précédentes charges de maître des novices, provincial, recteur des facultés de philosophie et de théologie, évêque. Aucune de ces réunions (congrès, synodes...) n’a eu lieu aux États-Unis, c’est la raison pour laquelle je n’avais jamais eu l’occasion de visiter ce pays.

Le 18 octobre, pendant le synode sur la famille, vous canoniserez ensemble le père et la mère de sainte Thérèse de Lisieux. Pourquoi eux ?

Louis et Zélie Martin, les parents de sainte Thérèse de l’Enfant-Jésus, sont un couple d’évangélisateurs qui, leur vie durant, ont témoigné de la beauté de la foi en Jésus. À l’intérieur de leur maison et à l’extérieur. On sait bien que la famille Martin était accueillante et qu’elle ouvrait sa porte et son cœur. Alors que, à cette époque, une certaine éthique bourgeoise, prenant l’excuse du décorum, méprisait les pauvres, tous les deux, avec leurs cinq filles, consacraient de l’énergie, du temps et de l’argent à aider les gens dans le besoin. Ils sont certainement un modèle de sainteté et de vie de couple.

Pourquoi vous, Argentin, nourrissez-vous une telle dévotion envers une de nos saintes les plus populaires ?

C’est l’une des saintes qui nous parlent le plus de la grâce de Dieu. Comment Dieu prend soin de nous, nous tient par la main et nous permet d’escalader facilement la montagne de la vie. À condition de nous abandonner entièrement à Lui, de nous laisser “transporter” par Lui. La petite Thérèse avait compris au fil de son existence que c’est l’amour, l’amour réconciliateur de Jésus, qui entraîne les membres de son Église. Voilà ce que Thérèse de

Lisieux m’a appris. J’aime aussi ses propos contre “l’esprit de curiosité” et les ragots. Souvent je lui demande, à elle qui s’est laissé simplement soutenir et transporter par la main du Seigneur, de prendre dans ses mains un problème auquel je suis confronté, une question dont je mesure mal l’issue, un voyage que je dois affronter. Alors je l’implore d’accepter d’en prendre soin, de s’en charger et de m’envoyer comme signe une rose. D’ailleurs bien souvent il m’est arrivé d’en recevoir une...

Est-ce l’amour de saint François d’Assise pour la nature et la cause de l’écologie qui vous ont fait choisir votre nom ?

Je n’y avais jamais songé auparavant. Ce qui m’a déterminé à ce moment-là, ce n’est pas tant le message de saint François sur la création que sa façon de vivre dans la pauvreté évangélique. Pendant le conclave, lorsque le seuil des voix nécessaires à l’élection du pape a été atteint, mon ami le cardinal Claudio Hummes, qui était assis à côté de moi, m’a serré dans ses bras et m’a dit de ne pas oublier les pauvres. J’ai ensuite pensé au monde meurtri par tant de guerres et de violences car, par son témoignage, saint François d’Assise a été un homme de paix. Dans l’encyclique “Laudato si”, commençant avec les paroles du “Cantique des créatures”, j’ai cherché à montrer quels liens profonds existent entre l’engagement pour l’éradication de la pauvreté et le soin de la création. Il faut laisser à nos enfants et petits-enfants une Terre vivable et s’engager à bâtir une paix véritable et juste dans le monde.

Vous êtes le Pape d’une époque confrontée à de vastes dérèglements climatiques. Quel sera votre message pour la Conférence internationale de Paris sur le climat* ?

Le chrétien est enclin au réalisme, non au catastrophisme. Néanmoins, justement pour cela, nous ne pouvons nous cacher une évidence : le système mondial actuel est insoutenable. J’espère vraiment que ce sommet pourra contribuer à des choix concrets, partagés et visant, pour le bien commun, le long terme. Y contribuent de nouvelles modalités de développement afin que tant de femmes, d’hommes et d’enfants souffrant de la faim, de

l'exploitation, des guerres, du chômage, puissent vivre et grandir dignement. Y contribuent de nouvelles modalités pour mettre fin à l'exploitation de notre planète. Notre maison commune est polluée, elle ne cesse de se détériorer. On a besoin de l'engagement de tous. Nous devons protéger l'homme de sa propre destruction.

Comment faire ?

L'humanité doit renoncer à idolâtrer l'argent et doit replacer au centre la personne humaine, sa dignité, le bien commun, le futur des générations qui peupleront la Terre après nous. Sinon, nos descendants seront contraints de vivre sur une accumulation de décombres et de saletés. Il nous faut cultiver et protéger le don qui nous a été fait et non l'exploiter de façon irresponsable. Il nous faut prendre soin de ceux qui n'ont même pas le minimum nécessaire et commencer à entreprendre les réformes structurelles qui favorisent un monde plus juste. Renoncer à l'égoïsme et à l'avidité pour que tous vivent un peu mieux.

La Nasa a annoncé, en juillet dernier, la découverte d'une planète de taille terrestre, Kepler-452 b, qui ressemble à la Terre. Y aurait-il ailleurs d'autres êtres pensants ?

A vrai dire, je ne sais comment vous répondre : jusqu'à présent, les connaissances scientifiques ont toujours exclu qu'il y ait dans l'Univers des traces d'autres êtres pensants. Cela dit, jusqu'à la découverte de l'Amérique, on n'imaginait pas qu'elle existait et pourtant elle existait ! Je crois en tout cas qu'il faut s'en tenir à la parole des savants, en étant cependant toujours conscients que le Créateur est infiniment plus grand que nos connaissances. Ce dont je suis certain, c'est que l'Univers et le monde dans lesquels nous habitons ne sont pas le fruit du hasard, du chaos, mais celui d'une intelligence divine, de l'amour d'un Dieu qui nous aime, nous a créés, nous a voulus et ne nous laisse jamais seuls. Ce dont je suis certain, c'est que Jésus-Christ, le fils de Dieu, s'est incarné, est mort sur la Croix pour nous sauver du péché, nous, les hommes, et qu'il est ressuscité en vainquant la mort.

Croyez-vous que des pays comme la France, qui accueille nombre de chrétiens, pourront un jour aider ces communautés d'Orient menacées par l'islamisme à rentrer chez elles ?

Il est en train de se passer sous nos yeux à tous une tragédie humanitaire qui nous interpelle. Pour nous, chrétiens, les paroles de Jésus, qui nous a invités à le voir dans les pauvres et les étrangers appelant à l'aide, restent un commandement. Il nous a enseigné que chaque geste de solidarité envers eux est un geste envers lui. Mais dans votre question, vous abordez aussi un autre sujet très important : nous ne pouvons pas nous résigner à ce que ces

communautés, aujourd'hui minoritaires au Moyen-Orient, soient contraintes d'abandonner leurs maisons, leurs terres, leurs tâches quotidiennes. Ces chrétiens sont citoyens de plein droit de leur pays, ils y sont présents comme disciples de Jésus depuis deux mille ans, totalement insérés dans la culture et l'histoire de leur peuple. Face à l'urgence, nous avons le devoir humain et chrétien d'agir. Nous ne pouvons cependant oublier les causes qui ont provoqué cela, faire comme si elles n'existaient pas. Demandons-nous pourquoi tant de gens fuient, pourquoi tant de guerres et tant de violences. N'oublions pas qui fomente la haine et la violence, et également qui spéculé sur les guerres, tels les trafiquants d'armes. N'oublions pas non plus l'hypocrisie de ces puissants de la terre qui parlent de paix mais qui, en sous-main, vendent des armes.

Au-delà de l'assistance immédiate, que faire pour les réfugiés ?

On ne peut tenter de résoudre ce drame qu'en regardant loin. En agissant pour favoriser la paix. En travaillant concrètement sur les causes structurelles de la pauvreté. En s'engageant pour construire des modèles de développement économique qui placent au centre l'être humain et non l'argent. En œuvrant afin que la dignité de chaque homme, chaque femme, chaque enfant, chaque personne âgée soit toujours respectée.

Capitalisme et profit sont-ils des mots diaboliques ?

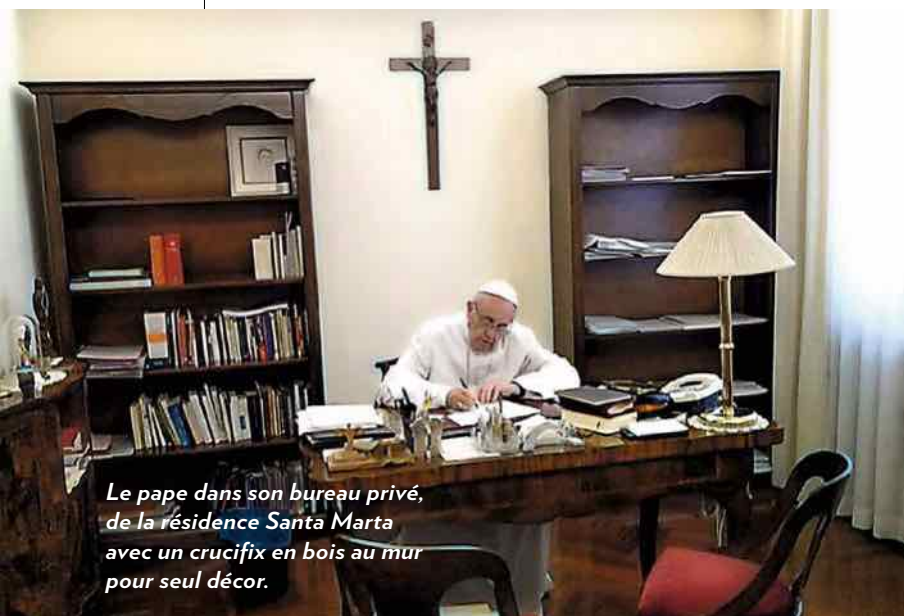
Le capitalisme et le profit ne sont pas diaboliques si on ne les transforme pas en idoles. Ils ne le sont pas s'ils restent des instruments. Si, en revanche, domine l'ambition déchaînée de l'argent, si le bien commun et la dignité des êtres humains passent au deuxième voire au troisième plan, si l'argent et le profit à tout prix deviennent des fétiches qu'on adore, si l'avidité est à la base de notre système social et économique, alors nos sociétés courent à la ruine. Les hommes et la création tout entière ne doivent pas être au service de l'argent : les conséquences de ce qui est en train d'arriver sont sous les yeux de tous !

Le jubilé de la Miséricorde commence le 8 décembre [2015]. Comment vous en est venue l'idée ?

Depuis Paul VI, l'Eglise a mis de plus en plus l'accent sur la référence à la miséricorde. Durant le pontificat de saint Jean-Paul II, cet accent s'est exprimé avec davantage de force encore : encyclique "Dives in Misericordia", institution de la fête de la Divine Miséricorde [le dimanche après Pâques], canonisation de sainte Faustine Kowalska [religieuse polonaise, 1905-1938]. En prolongeant cette ligne, en réfléchissant et en priant, j'ai pensé que ce serait très bien de proclamer une année sainte extraordinaire, le jubilé de la Miséricorde.

(Suite page 86)

“Notre maison commune est polluée. Nous devons protéger l'homme contre sa propre destruction”



Le pape dans son bureau privé, de la résidence Santa Marta avec un crucifix en bois au mur pour seul décor.

Le formidable enthousiasme dont vous faites l'objet pourra-t-il aider à résoudre la crise mondiale ?

Sur ces affaires délicates, l'action du pape et du Saint-Siège reste indépendante du degré de sympathie ou d'enthousiasme que suscitent à un moment ou à un autre des personnalités. Nous cherchons à encourager par le dialogue la solution des conflits et la construction de la paix. Nous cherchons inlassablement les voies pacifiques et négociées pour résoudre les crises et les conflits. Le Saint-Siège n'a pas d'intérêts propres à défendre sur la scène internationale, mais il agit à travers tous les canaux possibles pour encourager les rencontres, les dialogues, les processus de paix, le respect des droits de l'homme. Par ma présence dans des pays comme l'Albanie ou la Bosnie-Herzégovine, j'ai essayé de soutenir des exemples de coexistence et de collaboration entre des hommes et des femmes appartenant à différentes religions afin qu'ils surmontent les blessures toujours ouvertes qu'ont provoquées les récentes tragédies. Je ne fais pas de projet, je ne m'occupe pas de stratégie ni de politique internationale : je suis conscient que, dans de multiples circonstances, la voix de l'Eglise est une "vox clamantis in deserto", la voix de celui qui crie dans le désert. Néanmoins, je crois que c'est justement la foi dans l'Evangile qui exige que nous soyons des bâtisseurs de ponts et non de murs. Il ne faut pas exagérer le rôle du pape et du Saint-Siège. Ce qui vient d'arriver entre les Etats-Unis et Cuba en est un exemple : nous avons seulement cherché à favoriser la volonté de dialogue des responsables des deux pays et, surtout, nous avons prié.

Comment faites-vous pour garder votre simplicité jésuite après avoir dit, à Manille, une messe devant 7 millions de fidèles et des centaines de millions de téléspectateurs ?

Lorsqu'un prêtre célèbre la messe, il est bien sûr devant les fidèles, mais d'abord face au Seigneur. Par ailleurs, plus on se tient devant des foules, plus il faut être conscient de notre petitesse et du fait que nous sommes des "serviteurs inutiles", comme Jésus

A l'issue du rendez-vous, le Saint-Père emporte avec lui les présents de notre journaliste : un tableau de sainte Thérèse de Lisieux à qui il voue un culte particulier, le livre que notre journaliste lui a consacré (« Ainsi fait-il », éd. Plon), le dernier numéro de Paris Match ainsi que la lettre du curé de Valréas, le père Olivier Dalmet.



"J'ai toujours été un prêtre de la rue. J'aimerais tellement aller manger une bonne pizza avec des amis"

nous le demande. Chaque jour, j'implore la grâce de pouvoir être celui qui renvoie à la présence de Jésus, d'être le témoin de sa miséricorde quand il nous serre dans ses bras. C'est pourquoi, à chaque fois que j'entends "Vive le pape !", j'invite les fidèles à crier "Vive Jésus !" Quand il était cardinal, Albino Luciani [futur Jean-Paul I^{er}], face aux applaudissements, observait finement : "Croyez-vous que le petit âne sur lequel Jésus est entré dans Jérusalem ait pu penser que les hosannas de la foule lui étaient adressés ?" C'est ainsi que le pape, les évêques, les prêtres tiendront la promesse de remplir leur mission s'ils savent être comme ce petit âne et aident à mettre en lumière le vrai Protagoniste en gardant toujours à l'esprit qu'aux hosannas d'aujourd'hui peuvent succéder demain les "crucifie-le".

Quel est l'héritage le plus précieux que vous ayez reçu de la Compagnie de Jésus ?

Le discernement cher à saint Ignace, la recherche quotidienne pour mieux connaître le Seigneur et Le suivre toujours de plus près. Essayer de faire chaque chose de la vie quotidienne, même les plus petites, avec un cœur ouvert à Dieu et aux autres. Tenter de porter le même regard que Jésus sur la réalité et de mettre en œuvre ses enseignements jour après jour et dans les rapports avec autrui.

Vous connaissez sûrement la chanson de Béranger, un auteur français du XIX^e siècle, sur les jésuites : "Hommes noirs, d'où sortez-vous ? / Nous sortons de dessous terre. / Moitié renards, moitié loups, / Notre règle est un mystère. / Nous sommes fils de Loyola."

C'est vraiment audacieux d'écrire cela ! Et peut-être même astucieux... [Le pape François rit.]

Il y a plus de deux siècles, les jésuites étaient chassés de Chine. La Chine a-t-elle aujourd'hui disparu de votre esprit ?

Jamais ! Non ! La Chine, elle est dans mon cœur. Elle est là [le Pape frappe sa poitrine]. Toujours.

Imaginez-vous pouvoir aller dans une pizzeria romaine ou prendre l'autobus vêtu en simple prêtre ?

Je n'ai pas complètement abandonné mon habit noir de clergyman sous la soutane blanche ! Certes j'aimerais encore pouvoir me promener dans les rues de Rome, une très belle ville. J'ai toujours été un prêtre de la rue. Les rencontres les plus importantes de Jésus et sa prédication ont eu lieu dans la rue. Bien sûr j'aimerais tellement aller manger une bonne pizza avec des amis, mais je sais que ce n'est pas si facile, presque impossible. Ce qui ne me manque jamais, c'est le contact avec les gens. Je rencontre énormément de monde, beaucoup plus qu'à Buenos Aires, et cela me donne tellement de joie ! Quand je tiens des fidèles dans mes bras, je sais que c'est Jésus qui me tient dans ses bras. ● Caroline Pigozzi

A full-page photograph of Pope Francis standing inside an elevator. He is wearing his white papal cassock and zucchetto. He is holding a blue folder with several papers and a small black book. His right hand is resting on the elevator door frame. The elevator interior has dark wood paneling and green marble columns on either side. The floor is dark blue carpet.

LE SOUVERAIN PONTIFE EST UN HOMME SIMPLE

Pas de gardes suisses omniprésents, de secrétaire particulier ni de liftier lorsqu'il prend l'ascenseur. C'est seul, en effet, que le pape François rejoint ses appartements privés, quatre pièces de la suite 201 situés au deuxième étage de la résidence Santa Marta.

EMMANUEL MACRON DANS LE VENT ET DANS L'ORAGE

En dix-huit mois, il aura connu le meilleur et le pire. Propulsé face à une classe politique à bout de souffle, le jeune président (41 ans), plombé par la surréaliste affaire Benalla, a vu sa cote de popularité chuter lors de la révolte des gilets jaunes.

AVEC BRIGITTE, LA VICTOIRE D'UN COUPLE

Dimanche 7 mai 2017, dans la cour du palais des rois de France, la République sacre l'inconnu d'hier. Celui qui, à 39 ans, a osé se lancer, seul, sans aucun parti derrière lui, à la conquête de la présidence lève le poing devant la pyramide du Louvre, en compagnie de son épouse, Brigitte.

PHOTO JEAN-RENÉ SANTINI



LE CANDIDAT REMPORTE TOUTES LES ÉPREUVES

Debout dans sa loge, le fondateur du mouvement En marche ! se concentre avant son meeting au Palais des Sports de Gerland, à Lyon, le 4 février 2017. Il a promis un discours très personnel, pour donner « le coup de gong » de sa campagne pour l'élection présidentielle.

PHOTO **SOAZIG**
DE LA MOISSONNIERE





Le 20 mars 2017, les principaux candidats à la présidentielle passent leur grand oral devant les caméras de TF1. De g. à dr. : François Fillon (Les Républicains), Emmanuel Macron (En marche !), Jean-Luc Mélenchon (La France insoumise), Marine Le Pen (Front national) et Benoît Hamon (Parti socialiste).



Le premier tour de l'élection, le 23 avril, sonne l'heure de la victoire au Q.G. de campagne d'En marche ! Les proches d'Emmanuel Macron laissent éclater leur joie.



Le 14 mai, passation de pouvoirs à l'Élysée : le nouveau locataire raccompagne son prédécesseur, François Hollande.

AVEC TRUMP, IL TRAITE D'ÉGAL À ÉGAL

Sourires diplomatiques et vue sur Paris. Donald Trump est l'invité d'honneur d'Emmanuel Macron aux festivités du 14 juillet 2017 et aux commémorations du centenaire de l'entrée des États-Unis dans la Grande Guerre. La veille, le chef Ducasse accueille les couples présidentiels français et américain dans son restaurant Le Jules Verne, au 2^e étage de la tour Eiffel.



Quand le selfie devient un exercice présidentiel par la grâce du football. Le 16 juillet 2018, au lendemain de la victoire de l'équipe de France en Russie, le chef de l'Etat reçoit les Bleus à l'Elysée et prend une « photo de famille » autour de la Coupe du monde.



FRONDE SOCIALE ET JACQUERIE LE DÉSARMENT

Premières réformes, premières manifestations. Place des Invalides à Paris, les syndicats se mobilisent contre la réforme du Code du travail, le 27 juin 2017. L'été suffira à faire tomber le chef de l'Etat de son Olympe. En deux mois, il perd 24 points dans le baromètre Ifop/JDD.



Soudain les invisibles envahissent les routes. Le 17 novembre 2018, sur le barrage de Luscanen, près de Vannes, Jacline Mouraud, 51 ans, porte-parole officielle des gilets jaunes, enroulée dans un drapeau tricolore drapeau, couleurs bretonnes à la main, mène la révolte.

Et Benalla ouvre le bal des illusions perdues

PAR BRUNO JEUDY

De vertige en vertige. De la marche triomphale du Louvre à la révolution des gilets jaunes. D'un quasi-leadership mondial au soupirail de la calamiteuse affaire Benalla. En moins de deux ans, Emmanuel Macron aura tout connu : la gloire et la haine. Une trajectoire hors normes pour le plus jeune président de la V^e République.

Tout a commencé comme dans un rêve inespéré pour des Français exaspérés par une classe politique jugée vieillotte, déconnectée de leur vie quotidienne et incompétente voire corrompue. Alors quand a surgi de nulle part Emmanuel Macron à la fin de l'année 2016, l'opinion publique n'a pas rejeté d'emblée ce jeune banquier d'affaires passé par le cabinet de François Hollande avant d'en devenir son ministre de l'Economie. Un premier miracle.

La chance ne quittera plus le banquier-philosophe. De l'élimination d'Alain Juppé et de Nicolas Sarkozy lors de la furieuse primaire de la droite à la chute surprise de François Fillon en passant par l'explosion de Marine Le Pen lors du débat de l'entre-deux-tours, Emmanuel Macron a vu les portes du pouvoir s'ouvrir comme dans un rêve. Ce fut une «élection par effraction», admettra-t-il lucidement, devant des journalistes, à la fin de l'année 2017. Son programme, lui, tient en une formule : «En même temps.» Une martingale qu'il va mettre à toutes les sauces : et de gauche et de droite, libéral et social, bienveillance et optimisme, etc. L'acrobate excelle dans



Emmanuel et Brigitte Macron, font leur entrée à l'Élysée côte à côte et main dans la main au premier jour du quinquennat.

l'art de marier les contraires. Sa bonne mine et l'aide précieuse de son épouse, Brigitte, vont l'aider puissamment.

Brigitte Trogneux fut la professeure de théâtre d'Emmanuel Macron. Près d'un quart de siècle les sépare. Mais tout les rapproche. Longtemps secrète, leur histoire passionne la France entière. Leur conquête du pouvoir en couple fait la une des magazines dans le monde entier. La «Brigitte-mania» est un atout majeur dans le jeu du candidat Macron. Devenue première dame,

Brigitte s'impose comme le pilier essentiel du dispositif de ce président de la République qui se révèle à l'épreuve du pouvoir encore plus solitaire que ses prédécesseurs.

Le jour de son élection, Emmanuel Macron étonne la France entière par sa capacité à se glisser dans le costume de chef de l'Etat comme on enfle un costume de scène. Le jeune homme marque les esprits des plus sourcilleux défenseurs des institutions gaullistes en apparaissant seul dans l'obscurité de la Cour carrée du Louvre puis se dirigeant le long de la pyramide de Pei en une longue marche sur fond d'«Ode à la joie» de Beethoven. En une soirée, le champion du «en même temps» a fait oublier qu'il avait été un ministre de François Hollande. La rupture avec son prédécesseur est consommée. Ses thuriféraires se relaient pour expliquer qu'il a choisi le Louvre car c'est un concentré d'histoire. Emmanuel Macron veut inscrire ses pas dans ceux du général de Gaulle et de François Mitterrand. Ça démarre très fort.

Le jour de la passation des pouvoirs, le nouveau président poursuit dans la même veine. Il remonte les Champs-Élysées dans un «command car» militaire. On le trouvait trop jeune pour diriger l'une des plus grandes puissances militaires de la planète. Le voilà debout dans son véhicule blindé. Sitôt installé aux manettes, il fonce au Mali saluer les forces françaises déployées au Sahel. Dans sa quête d'autorité, il coche rapidement toutes les cases régaliennes, n'hésitant pas à se faire hélitreuiller en costume de sous-marinier à bord du «Terrible». Et quand le chef d'état-major des

14 mai 2017. Derrière le président tout juste investi, le chef d'état-major des armées, Pierre de Villiers, est au garde-à-vous. Il sera contraint à la démission le 19 juillet.



Lors de la finale de la Coupe du monde de football, il est le premier des supporters des Bleus.



armées, Pierre de Villiers, critique publiquement le budget de la défense, il le limoge sans ménagement. Sa marque sera la verticalité du pouvoir.

Sur la scène internationale, ses débuts sont spectaculaires. Un sans-faute lors des premiers G7 et G20. Sa poignée de main virile avec Donald Trump ravit les Français et le camp démocrate américain. Il fait un tabac mondial en dénonçant la décision du locataire de la Maison-Blanche de se retirer des accords de Paris sur la lutte contre le réchauffement climatique. La réplique musclée et en anglais – « Make our planet great again » – hisse Emmanuel Macron au rang de leader de la coalition mondiale des pays signataires des accords de la Cop21.

SOUDAIN, LA MACHINE SE DÉTRAQUE

En France, le vent de « dédagisme » qui souffle sur l'opposition laisse la gauche et la droite sans tête. Les premiers pas du président font plonger l'« ancien monde » dans une dépression sans fin. Le P.S. est balayé aux législatives. Les Républicains perdent la moitié de leurs troupes et bon nombre de ses cadres prennent leur retraite. Le F.N. de Marine Le Pen échoue une fois encore à constituer un groupe parlementaire. Seuls les insoumis émergent. Jean-Luc Mélenchon donnera de la voix tout l'été.

De premiers grains de sable viennent toutefois enrayer la belle machine macronienne. Des maladroites technocratiques – baisse des APL, gel des crédits aux collectivités locales – mêlées à d'inattendus tourments judiciaires qui frappent l'allié centriste François Bayrou et le grognard de la première heure Richard Ferrand contraignent le président à des ajustements estivaux. A la rentrée, il reprend sa marche rapide et appuie sur l'accélérateur. La réforme du travail laisse les syndicats sur le carreau. Le rythme des réformes est

soutenu pour ne pas dire infernal. Après les ordonnances travail suivent la réforme du bac, la formation professionnelle... La petite baisse dans les sondages constatée pendant l'été est surmontée. Emmanuel Macron commence 2018 avec le soutien de 53 % de Français. Un socle d'autant plus solide que ce président atypique transgresse le clivage droite-gauche. Au fil des mois, il plaît d'ailleurs davantage à la droite qu'à la gauche. Une inversion par rapport à son électorat du premier tour de la présidentielle. La nomination d'Edouard Philippe à Matignon est un coup de maître. Ce conseiller d'Etat sans ambition présidentielle et à l'humour pince-sans-rire est l'homme idoine pour dérouler sans barguigner la feuille de route présidentielle. Le lieutenant d'Alain Juppé sème le trouble chez Les Républicains. En confiant Bercy à l'ancien candidat à la primaire Bruno Le Maire (Economie) et au sarkozyste Gérard Darmanin, Emmanuel Macron porte un rude coup à la droite.

Au printemps 2018, l'opinion commence à se crispier, notamment les Français les plus âgés qui ne digèrent pas la hausse de la CSG. Emmanuel Macron se déploie sur le terrain pour justifier les efforts demandés. L'étiquette de « président des riches » lui colle à la peau depuis qu'il a mis fin au symbole de l'ISF, cet impôt unique au monde qui a découragé les entrepreneurs. D'autres reproches commencent à percer : l'autoritarisme du président et le poids des « technos » dans ce nouveau pouvoir peuplé de jeunes et brillants hauts fonctionnaires. Ce soupçon d'arrogance et de déconnexion va s'accroître au fur et à mesure des bourdes présidentielles. Son parler cash va lui coûter cher.

La victoire des Bleus de Didier Deschamps aurait dû permettre au « nouveau monde » d'Emmanuel Macron de surfer sur cette vague d'optimisme enfin revenue en France, la fête sera de courte durée. Trois jours après, « Le Monde »

révèle qu'un conseiller de l'Elysée – Alexandre Benalla – a été identifié comme étant l'auteur de violences contre des manifestants à Paris. L'affaire Benalla débute. Elle met en lumière d'incroyables failles dans l'état-major du chef de l'Etat. Son ministre de l'Intérieur est affaibli et son dispositif politique prend rapidement l'eau sous les coups de boutoir des oppositions qui n'en espéraient pas tant. La machine macronienne se détraque. Emmanuel Macron enrage par tant de trahison de la part de ce conseiller devenu un proche.

C'est le début d'un incroyable plongeon dans l'opinion. Eberlués, les Français commencent à se demander qui ils ont élu : le Macron bienveillant de la campagne ou bien ce président-Jupiter méprisant et si éloigné du peuple ? Les « Gaulois réfractaires », qu'il a critiqués depuis l'étranger à la fin de l'été 2018, vont lui faire payer cher ce trop-plein d'assurance. Avec lui tout devait changer et tout a empiré. C'est ainsi, le ressentiment populaire juste ou injuste est implacable. Entre la Toussaint et les cérémonies de l'armistice, son périple d'une semaine à travers le nord-est de la France se transforme en chemin de croix. Sur sa route, il croise les premiers gilets jaunes qui lui crient leur ras-le-bol fiscal. Emmanuel Macron se confronte à la coagulation des malheurs : celle des automobilistes, des petits retraités, des ruraux, cette France oubliée qui se réveille brutalement.

Le mouvement des gilets jaunes démarre. Il va tout emporter et contraindre Emmanuel Macron à reculer après quatre semaines de blocage sur les ronds-points et de violences inouïes à Paris. Coincé, il met un genou à terre, fait son mea culpa et lâche dix milliards d'euros. La suite du mandat s'annonce compliquée. En douze mois, il a perdu trente points dans le baromètre Ifop-Paris Match. Le voilà aussi impopulaire que François Hollande. Il lui reste un peu plus de trois ans pour renverser, à nouveau, la table. ●



Alexandre Benalla, l'ex-responsable de la sécurité, est auditionné par la commission d'enquête du Sénat, le 19 septembre 2018.



Gérard Collomb (Intérieur) et Nicolas Hulot (Ecologie), ont tous deux rendu leur portefeuille ministériel en 2018.

Le 29 mars 2019 à 23 heures, date fatidique, la Grande-Bretagne aura quitté l'Union européenne à la suite du référendum en faveur du Brexit, trente mois plus tôt. D'après négociations entre Londres et Bruxelles renforcent le sentiment indépendantiste écossais. L'Ecosse et l'Irlande du Nord, hantée par les souvenirs de la guerre civile, avaient voté contre. Ici et là, les forces se mobilisent.

SCOTLAND FIRST !





CE FRANÇAIS N'A QU'UN VŒU : « L'ÉCOSSE D'ABORD »

En juin 2013, Christian Allard porte le kilt du clan Ross, son clan, et pose devant le château de la reine, à Edimbourg. Nouvellement élu au parlement écossais, le Bourguignon arrivé trois décennies plus tôt, restera député du Scottish National Party jusqu'en 2016. Son credo : « Se libérer de l'influence de l'Angleterre pour une Ecosse plus humaine, plus saine, plus sociale. » Une idée qui fait de plus en plus son chemin dans la population en ces temps de Brexit.

PHOTO ALVARO CANOVAS

2008 **LE SOURIRE
ET LE CHARME
DE LA SÉDUCTION**



2016 **LE MASQUE
D'UN HOMME USÉ
PAR LE POUVOIR**



OBAMA UN RÊVE AMÉRICAIN

Entre George W. Bush et l'arrivée en force du républicain Donald Trump, un premier président noir signe une parenthèse enchantée à Washington.

Ce qu'il nous disait en 2008. Ce qu'il reste de ses défis

PAR RÉGIS LE SOMMIER

Dans l'enceinte d'une petite école de Kingstree, en Caroline du Sud, le candidat aux primaires des démocrates, Barack Obama, tient meeting. Comme à chaque apparition, la star montante de la politique américaine fait salle comble. Aujourd'hui, il rencontre les habitants d'une communauté noire encore très marquée par la ségrégation dans cette région du sud de l'Amérique. Pendant trois quarts d'heure, il leur parle de réformes de santé. Obama rêve d'apporter aux Américains une couverture sociale. Lors d'une précédente rencontre, il nous avait confié : « J'adore la France. La Sécurité sociale c'est merveilleux ! » Une fois élu, il parviendra à faire passer l'« Obama Care ». Depuis, son successeur veut la remettre en question, comme absolument tout ce qu'il a accompli en huit ans de magistrature. De l'accord de Paris sur le climat à celui de Vienne sur le nucléaire iranien, Donald Trump détricotera toute l'œuvre d'Obama. Cela vient, dit-on, d'un dîner des correspondants à la Maison-Blanche le 30 avril 2011. Ce soir-là, Barack Obama avait fait passer Trump pour un imbécile, en présence de l'intéressé. « Je vais leur en faire voir », aurait dit ce dernier en quittant la salle. Mais nous n'en sommes pas là.

En janvier 2008, Barack Obama se bat contre Hillary Clinton pour la nomination démocrate. Et il vole de victoire en victoire face à celle qui, quelques mois plus tôt, semblait assurée de remporter les primaires et même l'élection présidentielle. Il parle et parle, avec cette éloquence et cette élégance qu'on lui connaît. Lorsqu'il s'arrête enfin, l'interview qu'il nous accorde – la première à un média international – doit démarrer à la porte de la salle. Celle-ci s'ouvre. Il me tend la main. « Faisons-en sorte que ces quelques minutes soient le plus profitables possible », me dit-il.

Ma première question porte sur l'Irak et l'image de l'Amérique dans le monde. Jusqu'ici, il était sur le registre des réformes de santé publique. Le voilà qui navigue sans transition dans les méandres du Moyen-Orient avec une dextérité surprenante. Il évoque le retrait des troupes américaines d'Irak, qu'il accomplira, de façon peut-être un peu trop rapide. Certains lui reprocheront d'avoir ainsi, dans le vide qui a suivi, facilité l'avènement de l'Etat islamique. Il veut aussi, dit-il, initier un sommet international sur le monde musulman. A la place, il y aura le discours du Caire, un concentré de bonnes intentions visant à redorer le blason américain au Moyen-Orient. Pas sûr qu'il y soit parvenu, même si l'intention y était. Sous son mandat, jamais autant de chefs djihadistes n'auront été assassinés à l'aide des drones. Mais il cherchera sans cesse à réduire la présence militaire américaine dans le monde. Retrait d'Irak et tentatives de stabilisation en Afghanistan d'abord, refus ensuite d'engager l'Amérique dans une opération en Syrie. Cela lui sera beaucoup reproché, en France notamment. C'était sans nul doute la bonne décision. Car Obama l'avouera, il est resté traumatisé par l'expérience de la Libye. « Ma pire erreur », constatera-t-il. Il ne veut absolument pas créer un nouveau « pays failli ». ●



Il vient de remporter les primaires démocrates, en Caroline du sud. La machine Obama est lancée, la route de la Maison-Blanche s'ouvre à lui. Ci-contre, à g. : Hillary Clinton brigait aussi l'investiture démocrate. Battue, elle intègre néanmoins le gouvernement Obama en 2009, aux Affaires étrangères. A dr. : Washington, le 10 novembre 2016. Donald Trump, président élu, et reçu par celui à qui il va succéder en janvier.

Barack Obama

«Mes enjeux? L'Iran, l'Irak, la Syrie et le réchauffement climatique»

Paru dans Paris Match n° 3063 du 31 janvier 2008

Paris Match. Comment allez-vous vous y prendre pour améliorer l'image des Etats-Unis dans le monde?

Barack Obama. Il faut, en priorité, en finir avec la guerre en Irak. Occuper ce pays nous met en porte-à-faux avec le monde entier. De même, il faut fermer Guantanamo et offrir aux prisonniers un cadre légal qui permette de les juger. Je veux aussi, une fois élu, organiser un sommet dans le monde musulman, avec tous les chefs d'Etat, pour discuter franchement sur la façon de contenir le fossé qui s'agrandit chaque jour entre les musulmans et l'Occident. Je veux leur demander de rejoindre notre combat contre le terrorisme. Nous devons aussi écouter leurs préoccupations. Je veux également que nous soyons leaders dans des domaines comme le changement climatique, que l'administration Bush a négligé si longtemps. Et cette position inquiète le monde. Si nous montrons que nous sommes en pointe dans des domaines comme le développement, le changement climatique ou la non-prolifération nucléaire, alors nous aurons en échange une plus grande coopération dans les dossiers qui nous concernent.

C'est une campagne très dure...

Oui.

Les Clinton sont contre vous. Lequel des deux est le plus difficile à affronter?

Aucun doute, tous deux sont de redoutables adversaires. C'est une solide équipe. J'ai personnellement beaucoup

d'admiration pour les choses qu'ils ont réalisées dans le passé. Mais je pense que je serai plus efficace qu'eux pour conduire l'Amérique sur une voie nouvelle, et en particulier notre politique étrangère.

Entre eux et vous, est-ce une question de génération?

Pas uniquement. C'est surtout le fait qu'ils sont associés à certaines pratiques qui remontent aux années 1990. Les manœuvres politiciennes qu'ils utilisent depuis un mois dans cette campagne le prouvent bien. Leurs attaques contre moi visent uniquement à marquer des points. Chez les Clinton, il y a beaucoup de temps consacré à la politique et peu à gouverner, à rassembler les gens pour progresser, faire des choses ensemble. Je crois que les électeurs, aujourd'hui, veulent des résultats. Ils ne se contentent plus d'affrontements politiques permanents.

Les Etats-Unis sont embourbés en Irak. Comment comptez-vous en sortir?

Je veux commencer le retrait de nos troupes au plus vite, au rythme d'une ou deux brigades par mois. Cela nous permettrait de sortir de l'Irak vers 2009. Ainsi, nous enverrons un signe aux Irakiens pour leur dire que nous ne resterons pas éternellement. En même temps, nous devons travailler avec eux pour que sunnites, chiïtes et Kurdes s'accordent sur une manière de gouverner ensemble. Afin de montrer un changement réel de la politique étrangère des Etats-Unis, je veux dialoguer directement avec des pays

comme l'Iran et la Syrie. Nous ne parviendrons pas à stabiliser la région si nous ne parlons pas à nos ennemis. Lorsqu'on est en désaccord profond avec quelqu'un, il faut lui parler directement.

Vous avez une chance de devenir le premier président noir. Avez-vous personnellement souffert du racisme?

Il n'existe pas de Noir américain qui, d'une façon ou d'une autre, n'ait pas souffert du racisme. J'ai eu de la chance parce que cela ne m'a pas traumatisé. J'ai grandi à Hawaii, où les tensions raciales n'étaient pas aussi présentes que dans d'autres régions du pays. Je suis né en 1961. Si j'avais fait campagne ici à cette époque, j'aurais dû me rendre dans des toilettes pour Noirs et d'autres lieux publics réservés aux gens de couleur. Cela en dit long sur les progrès que nous avons accomplis. Il reste néanmoins énormément de disparités sur la santé, les salaires et les conditions de vie entre les Noirs américains et les autres. Il y a beaucoup à faire.

Que pensez-vous du président Sarkozy?

Il est venu me rendre visite à mon bureau de Washington. C'était avant son élection en France. C'est un homme énergique, avec beaucoup de talent. Je suis impressionné par sa façon de regarder les problèmes spécifiques à la France avec un regard neuf. Il n'est pas pieds et poings liés par des traditions pesantes ou des dogmes. Il est un exemple pour de nombreux dirigeants. Dans la politique, aujourd'hui, il faut regarder les choses avec une vision nouvelle. Je veux me rendre en France et le rencontrer dès que j'aurai remporté l'investiture. Je veux voir avec lui comment nous pouvons encore fortifier les relations franco-américaines.

La France sera-t-elle le premier pays où vous voulez vous rendre?

Elle fait partie de mes priorités. Après ma nomination, je veux faire une tournée en Europe, rencontrer Gordon Brown, Angela Merkel et Nicolas Sarkozy. Car tous incarnent, à leur manière, une nouvelle approche moins idéologique de la politique. ●

Interview Régis Le Sommier



Notre journaliste avec celui qui est alors sénateur de l'Illinois, le 24 janvier 2008.



TRUMP ET LES HOMMES DE FER

Ils incarnent la toute-puissance et se disputent la planète. Vladimir Poutine commande la Russie depuis vingt ans. Xi Jinping concentre tous les pouvoirs en Chine. Recep Tayyip Erdogan tient les rênes de la Turquie avec intransigeance. Le Coréen Kim Jong-un alterne provocations et détente, mais multiplie les menaces nucléaires.





UN PRÉSIDENT FAÇON MAÎTRE DU MONDE

Donald Trump défend son bilan économique avant les élections de mi-mandat. « L'Amérique est en plein essor », s'est-il vanté à l'aérodrome de Belgrade, dans le Montana, le 3 novembre 2018. Pour la première fois depuis huit ans, les démocrates ont récupéré la Chambre des représentants. Mais il n'y a pas eu de vague bleue, les républicains gardent le Sénat.

PHOTO EVAN VUCCI



POUTINE, ERDOGAN, KIM JONG-UN ENTRE PUISSANCE ET PROVOCATION

On peut le déplorer, mais le fait est là, les pays dont sont issus les grands leaders du monde actuel – Xi Jinping en Chine, Vladimir Poutine en Russie ou Recep Erdogan en Turquie – ne sont pas des exemples de démocratie. « Comment peut-on avoir une vision à dix, quinze ou vingt ans, et en même temps avoir un rythme électoral comme aux Etats-Unis tous les quatre ans ? » interrogeait l'ancien chef de l'Etat Nicolas Sarkozy, qui précisait que le mandat du président américain n'est pas de quatre ans, mais de deux ans. A côté, il a « un an pour apprendre le job, un an pour préparer la réélection ». Et les nations occidentales sont d'autant plus faibles qu'elles sont désormais un champ de bataille pour les populistes.



Le grand palais, bâtiment principal du Kremlin, est resté le cœur du pouvoir en Russie. Vladimir Poutine, au pouvoir depuis 1999, sort de la salle Andreiewski où trône l'aigle à deux têtes, symbole de la Russie impériale.



Le président turc Recep Tayyip Erdogan n'a de cesse d'exalter la grandeur passée de son pays. Ici, il s'est entouré de soldats en costumes ottomans pour accueillir le Palestinien Mahmoud Abbas, en janvier 2015.



Kim Jong-un pose à bord d'un sous-marin sur la côte est de la Corée du Nord. Dans le journal officiel du régime, le « cher leader » est présenté comme guidant le sous-marin et enseignant les méthodes de navigation à son capitaine.

Finie l'ère des diplomates, voici le temps des hommes à poigne!

PAR OLIVIER ROYANT

Pendant sa campagne de 2016, Donald Trump l'a dit en toute franchise comme une évidence: «Je pourrais me tenir au milieu de la 5^e Avenue et tirer sur quelqu'un et je ne perdrais aucun électeur.» Sa doctrine politique tenait en une phrase encore plus courte: «Le pouvoir c'est la peur.» C'est le talent de ce milliardaire solitaire, qui n'est jamais sorti de sa tour que pour aller les weekends en Floride, que d'avoir décelé dans l'Amérique profonde une nouvelle réalité politique.

Trump a compris le pouvoir de la célébrité et saisi le grand problème de notre époque: les inégalités extravagantes au sein des grandes démocraties. Il a senti le blues de l'homme blanc déclassé, endetté, ayant vu partir son emploi vers le Mexique et avec lui sa fierté. Trump a choisi d'en profiter. Tandis que dans le Michigan, le Wisconsin, et l'Ohio la mondialisation et la finance débridée mettaient à genoux les classes laborieuses, à Wall Street les bonus étaient toujours aussi mirobolants. Il leur fallait désormais un homme fort, libéré du politiquement correct pour donner une bonne leçon aux élites.

Fort du succès de son émission «The Apprentice», sur NBC, le candidat républicain devenu le Kim Kardashian de la politique a transformé l'élection en émission de télé-réalité. Il a dit: «Je suis l'un des vôtres.» Après Vladimir Poutine en Russie, mais avant tous les autres dans le monde occidental, Trump a pressenti que le nouvel archétype du leader politique était l'homme à poigne, autoritaire, voire autocratique, débarrassé de toute inhibition qui parle au premier degré dans le langage sans filtre des réseaux sociaux. Son discours musclé fait vibrer auprès du grand public la corde nationaliste et sécuritaire. «Nous sommes entrés dans l'ère de l'homme fort», résume le journaliste Ian Bremmer. La fin de la guerre froide avait ouvert une période lumineuse où la démocratie gagnait du terrain sur les cinq continents. L'heure était à l'ouverture et aux diplomates attachés au dialogue et à la nuance, avec l'idée que le vote, la loi et le libre-échange s'étaient installés pour toujours.

LES ANNÉES 2010 VOIENT LA MONTÉE DU REJET DES VALEURS DÉMOCRATIQUES

A partir de 2010, le goût du compromis est devenu une faiblesse. Adieu Nelson Mandela, Mikhaïl Gorbatchev et Shimon Peres! Aux Etats-Unis comme ailleurs, les électeurs pour se guérir de leur angoisse chronique, se cherchent un homme fort. La révolution numérique a renforcé le pouvoir de l'individu au détriment de l'Etat. Les réseaux sociaux ont permis le printemps arabe. Ils ont aussi fourni à des leaders d'un nouveau genre un formidable porte-voix par-dessus la tête des médias traditionnels en direction des masses. Poutine a ouvert la voie avec son dessein de libérer la Russie du joug occidental et de la replacer au centre

d'un grand empire continental. Torse nu, gonflant ses muscles, à la chasse, au judo ou sur des skis, Poutine, sexagénaire tonitruant, incarne la virilité du mâle russe dans un pays où l'espérance de vie des hommes ne dépasse pas 64 ans. En Turquie, Recep Erdogan et son parti de la Justice et du développement, suivis par un électorat conservateur enthousiaste, rêvent de rétablir l'empire ottoman. Une tentative de coup d'état en 2016 lui a laissé les mains libres pour suspendre l'état de droit et décréter la répression contre les opposants et les journalistes. Il est sorti vainqueur des dernières élections. Aux Philippines, la montée de la criminalité urbaine a permis l'élection de Rodrigo Duterte, un ancien maire illuminé et cynique qui s'exprime avec les mots d'un chef de gang mafieux. Il



a affirmé qu'il n'hésiterait pas à tuer lui-même son propre fils s'il était impliqué dans le trafic de drogue. On est loin des belles déclarations humanistes de la présidente Cory Aquino dans les années 1990.

En Europe, l'ère des hommes de fer a vu surgir, en Hongrie, Viktor Orban et sa vision d'une «démocratie illibérale» un système où, certes, les élections existent mais où les libertés collectives passent au second plan. Pour Orban, la menace provient des migrants musulmans et des bureaucrates européistes de Bruxelles. Ainsi, la fin des années 2010 voit-elle la montée inexorable d'une vague mondiale de rejet des valeurs démocratiques. Le paradoxe est que ce tsunami populiste arrive le plus souvent par des canaux démocratiques parfaitement légitimes. Comme si soudain, saisis de vertige, les électeurs désorientés par les bouleversements de la mondialisation et de la

Ancien militaire et candidat d'extrême droite, Jair Bolsonaro salue la foule de ses partisans, le 28 octobre 2018. Quelques heures plus tard, le candidat du Parti social-libéral (PSL) sera élu président du Brésil avec 55,1 % des suffrages.



Le sommet du G7 au Canada se transforme en « G6 contre 1 ». A La Malbaie, le 9 juin 2018, Angela Merkel fait face à un Donald Trump campé sur ses positions. Avec, de g. à dr. : Theresa May, Emmanuel Macron, Shinzo Abe et John Bolton, conseiller américain à la sécurité nationale.

technologie votaient démocratiquement... contre la démocratie.

Au Brésil, à l'instar de Donald Trump, Jair Bolsonaro a compris que sa campagne présidentielle serait d'un nouveau genre pour un nouveau monde, dans lequel le populisme viral est devenu le moteur de la politique. L'ordre et la force forment le refrain que Bolsonaro proclame à la tribune du parlement de Brasilia depuis près de trente ans. Cet ancien capitaine des parachutistes, admirateur de Pinochet, défend l'idée que la police brésilienne devrait abattre à vue les trafiquants de drogue et autres criminels. Ses fils portent des casquettes noires ornées d'un dessin d'arme automatique. Au début des années 2000, dans une jeune démocratie brésilienne consolidée par l'économiste devenu président Cardoso et l'ex-syndicaliste Lula, les outrances de Jair Bolsonaro passaient pour ce qu'elles étaient : les délires d'un extrémiste marginal un peu halluciné, nostalgique de la dictature militaire. Rien d'inquiétant. Car le Brésil faisait désormais partie des grands de ce monde. Les plans keynésiens permettaient à 40 millions de Brésiliens de s'extraire de la pauvreté et d'entrer dans une nouvelle classe moyenne. Depuis, tout s'est écroulé et la confiance si chèrement acquise s'est envolée.

Après les Jeux de Rio, les sites olympiques sont restés à l'abandon et la société a basculé dans une terrible récession. Pendant que les plans d'austérité renvoyaient à la misère les nouveaux consommateurs, l'élite politique corrompue détournait dans ses poches des milliards de dollars et déroulait devant l'homme à poigne Bolsonaro un tapis rouge jusqu'à la présidence. Qu'importe si Bolsonaro est raciste, sexiste, homophobe, rétrograde, avec des penchants autocratiques affirmés, le candidat, qui de temps à autre brandit un sabre ou une arme sur scène pour démontrer sa virilité, a trouvé dans les classes populaires un terrain favorable pour son programme autoritaire. Comme Trump qui promettait d'ériger un mur pour en finir avec l'immigration de masse venue d'Amérique centrale, Bolsonaro s'est engagé à éradiquer la criminalité. Il a trouvé auprès d'une population dégoutée par la corruption et la violence une oreille attentive. Le voilà président ! Car à Washington, comme à Paris, Berlin ou Bra-

silia, ce qui mine depuis des années les belles démocraties est bien l'impuissance politique. Un système subtil d'équilibre des pouvoirs qui empêche tout leader nouvellement élu, même le plus motivé et le plus déterminé, de s'attaquer aux problèmes chroniques de nos sociétés. Face à cette paralysie, avec un aplomb déconcertant, les hommes à poigne offrent un raccourci crédible : des réponses simplistes à des problèmes complexes.

L'ÉQUATION POLITIQUE SE RÉSUME AU DUEL « NOUS » CONTRE « EUX »

Ces leaders virtuoses de la télévision et des réseaux sociaux ont en commun une recette infallible : se mettre du côté des électeurs dans le camp du « nous » en désignant ouvertement l'ennemi à abattre « eux ». Car, pour le dirigeant populiste à poigne qui n'en est pas à une attitude démagogique près, l'équation politique se résume à un duel : c'est « nous » contre « eux ». Selon les pays, « eux » peut désigner la classe dirigeante corrompue, les étrangers, les immigrés ou une communauté religieuse ou raciale. En novembre 2016, les électeurs américains se sont servis de Donald Trump, un homme totalement hors du système traditionnel comme d'une batte de baseball pour smasher violemment l'élite washingtonienne enfermée dans sa bulle.

Les prochaines élections européennes du printemps 2019 seront un test sur le Vieux Continent. Les démocrates modérés résisteront-ils aux assauts des hommes de fer populistes ? Pour Laurent Joffrin, la leçon des derniers mois est claire : « Quand la démocratie ne résout pas les problèmes du peuple, le peuple se tourne démocratiquement vers les non-démocrates, ou tout le moins, vers les partisans d'une démocratie musclée. » Le phénomène est mondial et ne fait que commencer. Donald Trump, « Twitter in chief », les yeux constamment rivés sur l'audimat, sait à tout moment ce que sa base veut entendre. A la Maison-Blanche, il n'y aurait pas de « Trump Show » sans un public fidèle et servile qui regarde en toute tranquillité la démocratie américaine se déliter. ●

L'heure des aveux

Mot par mot, de dénégations en reconnaissances de faits cachés, de confessions forcées en feints mea culpa, face aux évidences, la plupart des mis en examen finissent pas craquer.

PAR PASCAL MEYNADIER

*Nordahl Lelandais
chez des amis en Savoie,
en 2008.*



Nordahl Lelandais Maëlys et combien d'autres victimes?

Après la disparition de Maëlys, 8 ans et demi, d'une fête de mariage à Pont-de-Beauvoisin (Isère) dans la nuit du samedi 26 août au dimanche 27 août 2017, les suspicions se sont immédiatement portées sur Nordahl Lelandais. Avec lui, les enquêteurs ont eu le sentiment de disputer une partie d'échecs. « On a avancé nos pions petit à petit », dit l'un d'eux. Les indices s'accumulent mais l'adversaire bluffe à merveille.

Silence, dénégations, explications plausibles... Le renseignement criminel épluche six cents heures de vidéos. Sur l'un des enregistrements, le lendemain des noces, on voit l'émilitaire longuement nettoyer son Audi A3. C'est une minuscule trace de sang, retrouvée sous le tapis de sol du coffre, qui le fait enfin craquer. Acculé, l'homme de 34 ans indique l'emplacement du corps de l'enfant. On retrouvera la presque totalité de son squelette. Et des morceaux

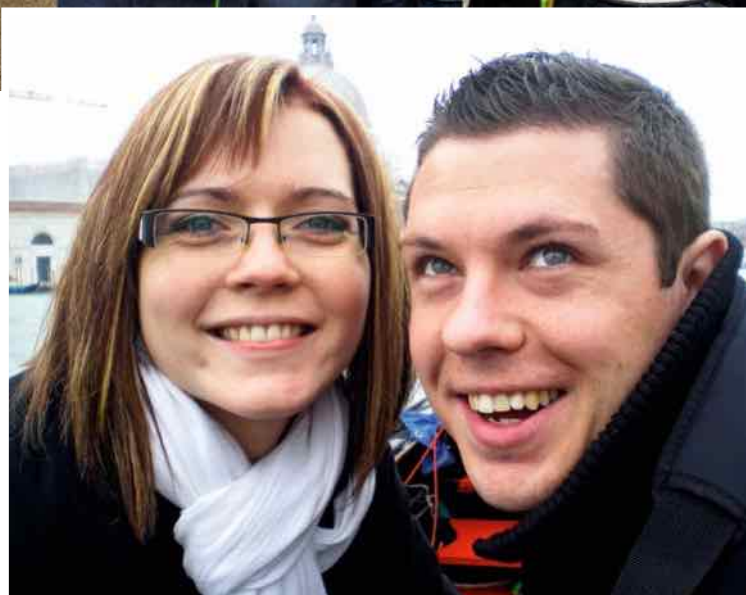
de la robe que Maëlys portait le soir du drame. « Il aura fallu attendre cinq mois et demi pour que ce monstre parle enfin, publie la mère de la fillette sur Facebook. Toi l'assassin de ma fille : Maëlys va te hanter nuit et jour dans ta prison jusqu'à ce que tu crèves et que tu ailles en enfer. »

Le parcours énigmatique de Lelandais dessine-t-il le profil d'un tueur en série ? Après sa mise en examen pour le meurtre de la fillette, à l'automne 2017 en Isère, il est de nouveau suspecté de l'assassinat, en Savoie, du caporal Arthur Noyer dont seul le crâne a été retrouvé. Le 29 mars 2018, Lelandais avoue cet homicide, survenu dans la nuit du 11 au 12 avril 2017. Les déplacements de l'ancien maître-chien sont désormais examinés à la loupe, comme les « bornages » de ses téléphones et d'éventuelles traces d'ADN. Les enquêteurs s'intéressent maintenant



*Les obsèques de la petite
Maëlys à La Tour-du-Pin, en
Isère. Derrière le cercueil,
sa mère, Jennifer, sa sœur,
Colleen, 12 ans, et son père,
Joachim de Araujo.*

« à toutes les disparitions inquiétantes dans la région » – une vingtaine, parmi lesquelles celle d'Adrien Mourialmé, un cuisinier belge, près d'Annecy, ou encore de Jean-Christophe Morin et Ahmed Hamadou, près d'Albertville. Et dans toute la France où l'on rouvre des « cold cases », dossiers classés sans suite. ●



Jonathann Daval La mascarade du mari tueur

C'était le 5 novembre 2017. Près de 10 000 personnes se sont rassemblées en mémoire d'Alexia, 29 ans, la « plus jolie fille de Gray », morte asphyxiée après avoir subi des violences physiques. Son corps en partie calciné avait été retrouvé sous des branchages dans un bois à Esmoulins (Haute-Saône), le 30 octobre, après deux jours de recherches.

Les sanglots de Jonathann Daval, l'époux inconsolable, avaient ému la France entière. Mais pas les gendarmes de la section de recherches de Besançon. Derrière les pleurs et la douleur

apparente de cet informaticien de 34 ans, ils soupçonnaient surtout des remords. Les enquêteurs n'ont jamais lâché la piste du mari, confortés par plusieurs indices comme des marques de griffures sur ses bras ou ce drap autour du cadavre d'Alexia, qui appartenait au couple. D'autres éléments sont troublants. La jeune femme, prétendument partie courir dans les bois, n'avait croisé aucun témoin sur ce parcours pourtant très fréquenté. Il n'existe aucune image de vidéosurveillance exploitable. Et les limiers de la gendarmerie n'ont cessé de buter sur les bords de Saône, où Alexia semblait s'être

L'époux en deuil lors de la marche blanche dédiée à Alexia, le 5 novembre 2017, huit jours après sa mort. Il est entouré de ses beaux-parents, Isabelle et Jean-Pierre Fouillot.

Alexia et Jonathann en voyage à Venise, la destination des amoureux, en septembre 2007.

volatilisée. Deux cents militaires, avec le renfort d'un hélicoptère, de drones et d'équipes cynophiles, ne sont pas parvenus à retrouver la piste de la joggeuse.

Placé en garde à vue le 29 janvier 2018, Jonathann passe du statut de veuf éploré à celui de suspect numéro un. Il avoue une première fois avoir étranglé sa femme au cours d'une dispute, avant de se rétracter trois mois plus tard et d'accuser son beau-frère et sa belle-famille d'avoir conclu un « pacte secret » pour lui faire porter le chapeau dans la mort de son épouse.

Puis, nouveau coup de théâtre au tribunal de grande instance de Besançon : le suspect craque à nouveau lors d'une confrontation avec la mère d'Alexia. L'informaticien s'est alors mis à genoux devant sa belle-mère pour lui demander pardon. ●

AFFAIRES MYSTÉRIEUSES



XAVIER DUPONT DE LIGONNÈS

La scène de crime découverte à Nantes le 21 avril 2011 est inédite : les restes d'Agnès Dupont de Lignonès, de ses quatre enfants et de leurs deux labradors sont retrouvés enterrés dans le jardin de la maison familiale. Tous ont été abattus au 22 long rifle. Le principal suspect de cette tuerie est le père, qui s'est volatilisé. Derrière la façade du gendre idéal, on découvre des échecs, des dettes, des maîtresses. Xavier Dupont de Lignonès a été vu vivant pour la dernière fois le 15 avril 2011. L'enquête a donné lieu à plus de 900 signalements, et presque autant de fausses pistes. Il est sous le coup d'un mandat d'arrêt international.



LA TUERIE DE CHEVALINE

Le 5 septembre 2012, les corps de Saad Al-Hilli, ingénieur britannique d'origine irakienne, de sa femme et de sa belle-mère sont retrouvés, criblés de balles, sur le parking d'une route forestière en Haute-Savoie. A quelques mètres, gît celui d'un cycliste, Sylvain Mollier, un habitant la région. Seules Zainab, 7 ans, et Zeena, 4 ans, les fillettes de Saad, en ont réchappé. Les enquêteurs ont mis au jour bien des secrets, sans pouvoir les relier à cette véritable exécution de sang froid. Vengeance familiale, vendetta, espionnage industriel... les pistes sont nombreuses, mais le mystère de ce quadruple meurtre demeure.



SOUS SES AILES, LE GOLDEN GATE ET LA BAIE DE SAN FRANCISCO

« Solar Impulse 2 », l'avion solaire de Bertrand Piccard doit atterrir le 23 avril 2016, à l'aérodrome de Moffett, dans la Silicon Valley après soixante-deux heures de survol du Pacifique. L'aéronef, qui a été immobilisé à Hawaï pendant neuf mois pour une avarie de batteries, a repris son tour du monde, qui s'achèvera le 26 juillet à Abu Dhabi.

PHOTO **JEAN REVILLARD**

A solar plane is seen in flight against a dramatic sunset sky, with the Golden Gate Bridge and San Francisco Bay visible in the background.

LA RÉVOLUTION « SOLAR IMPULSE »

Quarante mille kilomètres sans carburant, 43 041 pour être exact. Mieux qu'un tour du monde ! L'avion solaire, prototype d'un aéronef propre, réalise l'impossible. Un rêve signé Bertrand Piccard, de la dynastie des Piccard inventeurs et pionniers de père en fils. Sa mission, unique, est saluée jusqu'à l'Onu.

1. Mise à l'eau du bathyscaphe, engin sous-marin d'exploration abyssale. Embarqués à bord du « Trieste », le physicien Auguste Piccard et son fils, Jacques, océanographe, effectueront avec lui une plongée record à 3 150 mètres dans la mer Tyrrhénienne, le 30 septembre 1953. **2.** Janvier 1937. L'aviatrice et aventurière américaine Amelia Earhart est en grande conversation avec Auguste, premier homme à entrer dans la stratosphère terrestre en utilisant une cabine hermétique pressurisée de son invention fixée à un grand ballon. **3.** Le mésoscaphe « Auguste Piccard », premier sous-marin touristique au monde, emmènera 33 000 passagers sous les eaux du lac Léman lors de l'Exposition nationale suisse de 1964. **4.** Jacques en mai 1964, devant le tableau de bord du mésoscaphe.



1 2



3 4



5 6

5. Jean, le jumeau d'Auguste, dans la cabine en métal du ballon avec lequel il a réussi, en 1934, à atteindre 17 500 mètres d'altitude, battant ainsi le record d'altitude établi par son frère. **6.** Dernière étape du tour du monde de « Solar Impulse 2 » : Bertrand, fils de Jacques, prend un selfie avant son atterrissage à Abu Dhabi. La fin d'un voyage de 43 000 kilomètres en 17 étapes.



Entre Pr Tournesol et capitaine Nemo, Bertrand Piccard grandit à l'ombre des héros familiaux

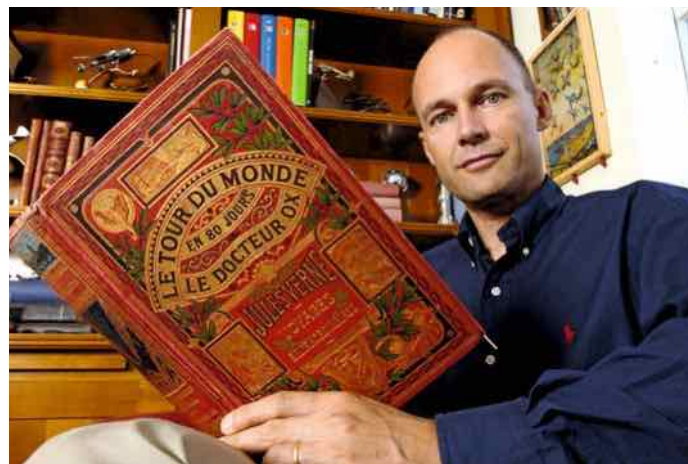
PAR ROMAIN CLERGEAT

Peu le savent, mais le premier homme dans l'espace s'appelle Piccard. Auguste Piccard. Avec sa tête de savant hurluberlu dont s'inspira Hergé pour créer le personnage du Pr Tournesol, ce physicien suisse s'est élevé, en 1931, à bord d'un ballon de son invention, à 16 000 mètres d'altitude, atteignant, pour la première fois dans l'histoire, la stratosphère. « La beauté de ce ciel est ce que j'ai vu de plus poignant. Il n'est plus azur mais sombre ; ou plutôt violet. Presque noir », décrira-t-il. Trente ans plus tard, alors que Youri Gagarine effectue le premier vol spatial au-delà des 100 kilomètres d'altitude, le président de l'Académie des sciences soviétiques décrochera son téléphone pour appeler Auguste : « Le pionnier, c'est vous ! »

C'est le début d'une tradition familiale. Car si le plus ancien des Piccard est un iconoclaste, scientifique de haute volée, professeur à l'école Polytechnique de Lausanne, il a surtout la passion de l'exploration. Il est « savanturier ». Après avoir vaincu le ciel à bord de son ballon, il s'attaque à l'exact opposé : le fond des océans. Son exploit en ballon en a fait une gloire internationale et il n'a aucun mal à trouver un financement, belge, pour sa nouvelle lubie qu'il nomme « bathyscaphe ». En 1948 son engin d'exploration sous-marine est prêt. Du moins le croit-il... La plongée inaugurale s'effectue en 1948 au large du Cap-Vert, mais une mauvaise conception des flotteurs fait rapidement avorter l'opération. Au sortir de la guerre, les enjeux pour de telles entreprises scientifiques ne sont plus les mêmes. Posséder la maîtrise des mers devient une question de sécurité nationale. Auguste doit s'associer avec le gouvernement français qui le dépossède peu à peu de son invention. Le bathyscaphe de Piccard est absorbé par des recherches sous-marines plus larges et sa science n'est plus vraiment réclamée.

Son fils, Jacques va lui redonner espoir. Il reprend le flambeau avec son père, qui l'initie à la physique des océans. Il a appris le pilotage et, ensemble, ils battent un premier record au large de Capri en descendant à 3 150 mètres de profondeur. Jacques et son père visent les abysses. Mais dans les grandes profondeurs, les conditions extrêmes nécessitent une ingénierie de pointe. Donc de gros moyens. Auguste a 70 ans et commence à fatiguer. Mais Jacques ne lâche pas l'affaire. Il trouve auprès de l'armée américaine un partenaire enthousiaste, au budget sans limite mais... Une fois l'engin prouvé viable, son inventeur en perdra aussitôt la paternité. C'est le deal.

Pendant les années d'ingénierie et de construction, Jacques n'y pense guère. Le 23 janvier 1960, le sous-marin est enfin prêt. Il y prend place avec le lieutenant Don Walsh de la marine américaine. Au milieu de l'océan Pacifique, dans la fosse des Mariannes, les deux hommes atteignent, à bord du « Trieste » une terra inconnue par 10 916 mètres de fond. « Onze mille mètres sous les mers », aurait pu écrire le visionnaire Jules Verne. La descente angoissante vers cette destination inconnue s'effectue dans l'obscurité la plus absolue. Les deux hommes ne savent à quoi s'attendre à l'arrivée.



Bertrand Piccard chez lui, à Lausanne, en juillet 2005 avec une édition originale du « Tour du monde en quatre-vingts jours », de Jules Verne.

Possiblement un sol de glaise dans lequel le sous-marin pourrait rester enlgué à jamais. Il n'en est rien et ils reviendront à la surface. L'exploit reste inégalé à ce jour. A 38 ans, Jacques Piccard devient, à son tour, une gloire internationale.

Le nom de Piccard est désormais systématiquement associé à des hauts faits scientifiques. Un héritage lourd à porter pour Bertrand, le fils de Jacques. Il a 11 ans en 1969 quand il assiste au départ de son père pour une plongée d'un mois dans le Gulf Stream. Cette année-là, l'homme marche sur la Lune pour la première fois. Grâce à la notoriété de la famille, Bertrand a l'occasion de côtoyer tous ses héros : des astronautes comme Neil Armstrong ou Buzz Aldrin bien sûr, mais aussi l'apnéiste Jacques Mayol ou l'aviateur Charles Lindbergh. Quand son père l'emmène voir « 20 000 lieues sous les mers » au cinéma, Bertrand se rend à l'évidence : un capitaine Nemo, il en a un en vrai à la maison ! « L'héritage familial a été une stimulation, raconte Bertrand Piccard. Cela procure une énergie intérieure qu'on ne parvient pas toujours à exploiter. » Il a le sentiment que tous les exploits ont déjà été accomplis. « Jusqu'à ma découverte du deltaplane à 16 ans, je me sentais découragé par la certitude qu'en marchant sur la Lune, l'homme avait accompli sa dernière aventure, et vidé le futur de tout intérêt », dit-il. Le jeune homme sent que sa destinée se joue dans les airs. Il réalise un premier exploit en 1999 : le tour du monde en ballon sans escale. Mais, c'est davantage une aventure pour marcher sur les traces de ses aïeux qu'une vraie « borne », comme l'avaient été la première ascension dans la stratosphère de son grand-père Auguste ou la descente dans les abysses de son père, Jacques. C'est à l'arrivée dans le désert à bord d'un ballon exsangue que Bertrand a l'illumination et va trouver à réaliser un exploit à sa dimension. Alors qu'il a passé son voyage à s'inquiéter de ne plus avoir assez de carburant pour alimenter son ballon dans les airs, il comprend que la véritable prouesse est ailleurs : accomplir un tour du monde sans une goutte d'essence !

Son projet : construire un avion solaire. Bertrand Piccard va aller au bout de son idée, quitte à peser les grammes de colle avec lesquels on fixe les panneaux solaires pour rendre son « Solar Impulse » le plus aérien possible. Et rendre possible cet aéronef, large comme un Airbus A380, léger comme une voiture, qui se déplace à la vitesse d'un vélomoteur. Le 9 mars 2015, il s'élance (avec André Borschberg comme deuxième pilote) depuis Abu Dhabi et compose avec les conditions météo. L'avion est si léger, si fin, que la moindre intempérie, un vent trop violent, peut le réduire en miettes. Après la traversée entre le Japon et Hawaï couronnée de succès, « Solar Impulse », dont les batteries ont surchauffé, reste cloué au sol en attendant des vents favorables... qui viendront l'année suivante, neuf mois plus tard.

Mais en juillet 2016, Bertrand peut être fier. Il boucle son tour du monde sans carburant en atterrissant à son point de départ, Abu Dhabi, et rentre, lui aussi, dans la légende des Piccard. ●



FELIX BAUMGARTNER UNE CHUTE LIBRE DE 40 KILOMÈTRES

Dimanche 14 octobre, 20 h 08, heure française, Felix Baumgartner, 43 ans, abandonne sa nacelle. Neuf minutes et trois secondes plus tard, il atterrit à Roswell au Nouveau-Mexique. Il a atteint la vitesse fabuleuse de 1 342,8 km/h. Projectile humain, l'Autrichien a chuté pendant quatre minutes et vingt secondes, parcourant 36,529 kilomètres à la vitesse d'un chasseur supersonique, avant d'ouvrir son parachute.

PHOTO JAY NEMETH

AU-DELÀ DES LIMITES

Depuis toujours, Match est au rendez-vous des héros. Dès l'année 1950, Maurice Herzog, l'alpiniste, rejoignait ces « conquérants de l'inutile ». Aventuriers et inventeurs, casse-cou et trompe-la-mort s'imposent dans nos pages.



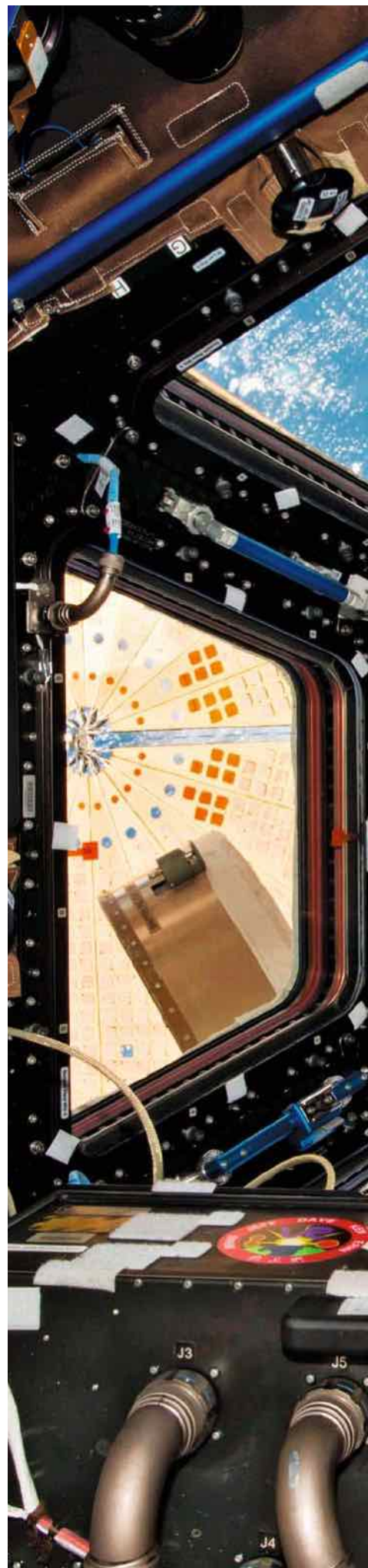
MIKE HORN LE TOUR DES PÔLES ET DU MONDE EN SOLO

A 49 ans, Mike Horn veut désormais « toucher les étoiles », le titre de ses Mémoires dans lesquels cet aventurier de l'extrême se dévoile pour la première fois. Le Sud-Africain, connu dans le monde entier pour repousser les limites du possible, a descendu le fleuve Amazone à la nage, suivi la ligne de l'équateur sur 40 000 kilomètres à la voile et à pied, bouclé le tour du pôle Nord en pleine nuit polaire et tutoyé les plus hauts sommets.



THOMAS PESQUET 196 JOURS DANS LES ÉTOILES

Avec son sourire de gendre idéal et ses aventures intersidérales, le spationaute Thomas Pesquet a mis la planète dans sa poche. Le 17 novembre 2016, à bord du vaisseau Soyouz, le Français de 38 ans a rejoint la Station spatiale internationale. Et pour son anniversaire, le 27 février 2017, la Nasa a acheminé son saxophone... pour un solo à 400 kilomètres de la surface du globe.







ON L'AIMAIT POUR SON PANACHE ET SON INTRÉPIDITÉ

En remportant la Route du Rhum avec le trimaran « Pierre 1^{er} », Florence Arthaud achève, en 1990, son année de tous les records. Première femme à gagner cette course en solitaire et sans escale, elle entre dans la légende des traversées océanes, après 14 jours, 10 heures et 10 minutes d'un combat titanesque contre les éléments et ses concurrents, tous des hommes. Dans son sillage, la Britannique Ellen MacArthur vaincra lors de l'édition 2002 avec son monocoque « Kingfisher ».

PHOTO **JEAN-YVES RUSZNIEWSKI**

A photograph of a woman with long, curly, light brown hair, seen from the side and back. She is wearing a light purple long-sleeved shirt and a silver-toned metal watch on her left wrist. She is holding the black steering wheel of a boat. The background is a bright, slightly blurred view of the sea and sky, suggesting a sunny day on the water.

FLORENCE ARTHAUD LE CIEL L'A PRISE...

Marin émérite, c'est en vol pourtant que disparaît « la petite fiancée de l'Atlantique », dans un crash d'hélicoptère, en Argentine. En 1998, la mer avait pris Eric Tabarly, son maître. En 2015, le ciel emporte celle qui vivait l'aventure sur « un vent de liberté ».



SELFIE DANS LA BONNE HUMEUR

Le 27 février 2015, dans l'avion pour Buenos Aires. Avec le champion de natation Alain Bernard, au premier plan, on reconnaît Florence Arthaud entre la nageuse Camille Muffat et le boxeur Alexis Vastine. Posent derrière eux le patineur Philippe Candeloro, la snowboardeuse Anne-Flore Marxer, le footballeur Sylvain Wiltord et la cycliste Jeannie Longo.

FEMME DE DÉFI, ELLE SUIT LES COPAINS DANS L'AVENTURE FATALE

Joyeux comme une bande de collégiens, ils embarquent pour l'Argentine. Pas un instant, les huit sportifs sélectionnés pour participer à « Dropped » – autrement dit « Largués » –, une émission de télé-réalité destinée à être diffusée sur TF1, n'imaginent que trois d'entre eux ne reviendront jamais. Ils se rendent sur le tournage, qui va mettre en concurrence deux équipes de compétiteurs. Largués en pleine nature, les yeux bandés, ils devront retrouver la civilisation sans vivres ni boussole au cours de différentes épreuves. Ils ont entre 20 et 50 ans, ont en commun d'être les champions les plus titrés de leur spécialité et de posséder un formidable esprit d'équipe. Ils entreprennent ce périple ensemble et déjà des liens se tissent, des amitiés naissent. Mais il n'y aura pas de vainqueur. Ni ligne d'arrivée ni applaudissements. Seulement des larmes de douleur et de rage.



LUNDI 9 MARS, LE CRASH

A 17 h 15, en bordure de la cordillère des Andes, dans les environs de Villa Castelli, deux hélicoptères affrétés par la société Adventure Line Productions prennent leur envol. Quelques secondes plus tard, ils se heurtent à 100 mètres d'altitude. A bord se trouvaient Florence Arthaud, Camille Muffat, Alexis Vastine, cinq membres de la production, Laurent Sbasnik, Lucie Mei-Dalby, Volodia Guinard, Brice Guilbert et Edouard Gilles, et deux pilotes argentins, Juan Carlos Castillo et Roberto Abate. Aucun survivant.

Hubert Arthaud

«Ma sœur était le modèle d'un choix de vie»

PAR VALÉRIE TRIERWEILER

Moi, si j'étais un homme, je serais capitaine / D'un bateau vert et blanc... » Florence Arthaud n'a jamais eu besoin de fredonner ces paroles de Diane Tell pour atteindre ses rêves. Elle était femme, et quelle femme ! Une héroïne, de celles qui marquent les temps et font les légendes, impriment les esprits et transforment les records. Elle était de cette sorte de femme qui choisit son destin et ne renonce à rien. Qui joue avec les vents comme avec les saisons. Avec la liberté comme avec l'éternité.

Florence Arthaud ne suivait qu'une seule étoile : la sienne. Celle qui lui indiquait son chemin par-delà les mers et les océans. Elle ne craignait pas le danger. Mais le 9 mars 2015, tout s'est arrêté. Si la mort s'était souvent approchée de «la petite fiancée de l'Atlantique», cette fois-ci elle s'est emparée d'elle. Dans un stupide accident d'hélicoptère. «La seule fois où elle a remis sa sécurité entre les mains d'autrui, voilà ce qui est arrivé», se désole son frère, Hubert, qui, inlassable, se bat pour que justice soit faite. Près de quatre ans après le crash fatal en Argentine sur le tournage pour TF1 de l'émission «Dropped», qui coûta la vie à dix personnes, l'enquête est toujours en cours. «Franck Firmin-Guion, qui était le P-DG de la société ALP [Adventure Line Productions], n'est toujours pas mis en examen. Je suis pilote et j'ai pu constater les défaillances. Toutes les preuves sont là pour démontrer que la production a choisi d'aller à l'économie en prenant des pilotes qui n'avaient pas été formés pour ça, détaille Hubert Arthaud. L'aéronautique ne supporte pas l'à-peu-près.» Quelques instants après le décollage, l'un des deux hélicoptères – à bord desquels avaient pris place, outre les deux pilotes argentins, Florence Arthaud, la nageuse Camille Muffat,

le boxeur Alexis Vastine et cinq membres d'ALP – a dévié de sa route et heurté le second. Les deux appareils se sont écrasés au sol, tuant tous les passagers.

Le chagrin ne passe pas malgré les années qui s'ajoutent les unes aux autres. Il va et vient à la façon de la marée, cinglant ressac qui se brise sur l'irréparable. «Malgré tout, cette façon d'être partie est presque naturelle, dit Hubert. En tant qu'aventurière, elle ne pouvait pas mourir dans son lit. Mais pour avoir beaucoup navigué avec elle, je savais que ça n'arriverait pas en mer.» Ce n'est pas une raison pour affaler les voiles. Le frère de Florence, qui avait déjà eu tant d'occasions de trembler pour cette grande sœur exceptionnelle, ne lâchera pas. Il continuera pour leur mère retranchée dans sa maison, entre les vivants et les morts. Il continuera pour Marie, 25 ans aujourd'hui, la fille de la navigatrice, «qui a hérité du caractère de sa mère». La jeune femme a rejeté le monde de la voile. Elle s'est adonnée à l'équitation avant de trouver sa voie dans l'audiovisuel. Hubert continuera pour que la justice ait un sens et pour la mémoire de sa sœur. Il continuera aussi à se battre pour que de telles imprudences télévisuelles n'aient plus cours.

Aujourd'hui, le survivant de la fratrie Arthaud n'ouvre plus le dossier rempli de photos de famille. Impossible sans que les larmes lui montent aux yeux malgré son irréductible optimisme. Son admiration est sans faille : «Florence a laissé son empreinte, elle est un modèle de choix de vie.» C'était avant tout une insoumise, une rebelle, une aventurière au sens noble du terme. Ce qu'elle était, elle le devait à un modèle d'éducation ouvert sur le monde et sur les autres. Un père éditeur – les éditions Arthaud – qui reçoit, avec sa femme, dans leur maison du XVI^e arrondissement à Paris, les



plus grands casse-cou du moment. Eric Tabarly y vient régulièrement avec son sac de couchage pour dormir à même le parquet, comme Bernard Moitessier. La jeunesse de Florence a été bercée par des récits stupéfiants à donner le tournis. Elle a passé son enfance les yeux écarquillés devant des légendes vivantes. Mais aussi son adolescence à batailler pour avoir le même droit de sortir que ses deux frères, Jean-Marie, l'aîné, et Hubert, le petit. Elle étudie à l'Institut de la Tour, un établissement privé religieux parisien qui apprend aussi la couture aux jeunes filles. Lorsqu'elle obtient exceptionnellement une permission de sortie, son père l'attend, assis sur son lit, pour vérifier l'heure de son retour. Strict dans son éducation, il encourage cependant le goût du risque de ses enfants. Ceux-ci obtiennent très vite des dériveurs. La mer est déjà leur terrain de jeu. Les châteaux de sable, c'est pour les autres.

Florence admire Jean-Marie, plus âgé de deux ans. Il est son guide, celui qui l'entraîne dans des expériences nouvelles, qui lui apprend le ski et la navigation. Il est un brin autoritaire et donne les ordres. Elle suit. Un premier drame va marquer sa vie de toute jeune fille. A 17 ans, elle monte dans la BMW d'un camarade qui n'a pas le permis. La voiture chavire, la route n'est pas plus tendre que la mer, et Florence s'en tire – mal – avec deux fractures du crâne et



Florence aux commandes de « Pierre 1^{er} », le multicoque géant haut de 27,50 mètres qui a fait sa gloire et dont la couleur variait en fonction de la lumière.

des séquelles : elle est paralysée et a perdu la mémoire. Deux ans lui seront nécessaires pour récupérer toutes ses facultés.

Après la rééducation, il lui faut du calme. Allez savoir pourquoi, à Newport, en 1976, elle embarque avec le premier venu, le skippeur Jean-Claude Parisi, qui lui demandait tout à trac : « Mademoiselle voulez-vous traverser l'Atlantique avec moi ? » Il ne lui aura fallu que cette question pour se décider. Florence prend le large. Définitivement. La mer l'apaise et la comble. Elle lui procure un prodigieux sentiment de liberté. Elle a 20 ans lorsqu'elle décide de prendre le départ de Route du rhum. Une folie ! Elle n'a même pas encore à son actif les 600 milles de navigation en solo obligatoires pour se qualifier. Qu'importe, elle s'y met. Elle n'a ni argent, ni sponsor, ni bateau. Seulement sa volonté, sa beauté. Elle a frôlé la mort, elle n'a plus peur de rien et une énergie intérieure hors normes. Les vieux marins jaugent cette gamine, sourire en coin. Une fille à papa qui ferait un caprice. Elle veut son bateau, il lui faut sa course.

Nous sommes en 1978, rien ne l'arrêtera. Elle met le cap sur les Antilles depuis Saint-Malo et arrive 11^e lors cette première course après avoir bravé tous les dangers. Elle ne contourne pas les dépressions, affronte les tempêtes

et les vents défavorables. Dans les pires difficultés, elle songe à Christophe Colomb qui n'a jamais accepté de faire demi-tour. Mais c'est sa mère qu'elle appelle en pleurs quand elle craque. En vingt-sept jours, la jeune femme découvre un monde totalement à part. Elle apprend la vie et la solitude. Elle voyage tout au fond d'elle-même, à travers ses émotions. Elle est le seul maître à bord. Quelques années plus tard, elle répétera à l'envi : « En mer, je fais ce que je veux, je n'obéis à personne. »

Les costauds, les loups de mer, commencent à regarder différemment celle qu'ils surnomment « la petite sirène de l'Atlantique ». Elle pèse à peine plus de la moitié du poids de certains d'entre eux, mais son agilité la rend aussi forte, aussi puissante face à l'adversité. Et puis elle ne rechigne pas à partager leur vie de marins. Désormais, Florence Arthaud enchaîne les courses qui l'obsèdent, gagne en expérience, en intuition aussi. Elle revendique sa liberté dans tous les domaines. En amour aussi. En bon marin, elle a du mal à se fixer. Elle donne tant à la mer. Si ce n'est tout. « Aucun homme ne m'a comblée autant que l'océan ; c'est la mer qui me fait vibrer, l'océan qui m'emporte », écrit-elle dans ses Mémoires*. Les embruns lui servent de parfum. Naturellement, ses mains deviennent calleuses, ses yeux commencent à se plisser d'avoir tant scruté l'horizon. Il n'y a que cela qui l'intéresse : le reflet du soleil sur les vagues ou celui de la lune, qui disparaît dans le mouvement incessant de l'eau. A terre, elle se perd. En mer, elle se terre. A terre, elle recherche les paradis artificiels. En mer, elle trouve son éden naturel. Elle aime tenir la barre et avoue y trouver quelque chose de sensuel.

Les années 1980 s'achèvent et un nouveau sponsor, le promoteur immobilier Groupe Pierre 1^{er}, lui offre le bateau de ses rêves : « Pierre 1^{er} », un trimaran de 60 pieds (18,28 mètres). C'est à son bord qu'elle deviendra la première femme à remporter, le 18 novembre 1990, cette Route du rhum qu'elle contribue à rendre mythique. Et pourtant, avant le départ, son corps lui envoie des alertes. Une hernie discale l'oblige à porter une minerve. Qu'importe. Même lorsqu'en mer une hémorragie la cloue sur sa couchette trois jours durant, elle se dit que ça va passer. Fausse couche ou suites d'un avortement... La vérité n'appartient qu'à elle. Elle cherche l'extrême, fait corps avec son bateau, joue avec le danger. Sa victoire change la donne. Elle n'est pas seulement première à l'arrivée en Guadeloupe, elle est la première femme à remporter la course. Celle qui, dans l'histoire maritime, ouvrira la route des possibles aux suivantes.

Quand, en novembre 2018, Alexia Barrier a pris le départ de la 11^e édition de la célèbre transat à Saint-Malo c'est à « Flo » qu'elle a songé, « une femme libre, déterminée, talentueuse, impertinente, une femme unique partie trop vite ».

Mais une victoire n'est pas toujours un cadeau. « La petite fiancée de l'Atlantique » a 35 ans. La vie à deux n'a jamais été son truc, c'est sa liberté qu'elle chérit plus que tout. Cependant, lorsque la nature lui offre une « vraie » grossesse alors qu'elle n'y croit plus, elle accepte de partager la vie du futur père, Loïc Lingoï, un marin forcément. Quelques mois plus tôt, elle avait réintégré la maison familiale du XVI^e arrondissement parisien, auprès de sa mère. Trois ans après sa consécration, elle n'a plus rien. Ni argent ni bateau. En juin 1992, lors de la Transat anglaise, Florence chavirait dans l'Atlantique nord. L'épave de « Pierre 1^{er} », à la dérive pendant six jours, avait été récupérée. Le trimaran remis en état à Halifax, la navigatrice prenait le départ de la course Québec-Saint-Malo au mois d'août et se classait deuxième des multicoques. Mais le sponsor au bord du naufrage a mis en vente « Pierre 1^{er} ». Racheté par le milliardaire Steve Fossett, il s'appelle désormais « Lakota ». Le grand large s'éloigne et Florence jette l'ancre en Bretagne. Une petite Marie voit le jour en 1993. Pour la première fois de son existence, l'aventurière connaît le syndrome de l'attachement.

Malgré cela, l'appel de la mer reprend le dessus. Il lui faut repartir, mais les sponsors sont plus difficiles à mobiliser pour une carrière en solo. Elle s'offre à la vie sans faux-semblants, au rythme des marées. Il y a les crêtes et les creux, le flot et le jusant, le meilleur et le pire. Le meilleur à chaque départ, chaque victoire, à chaque nouvelle histoire d'amour. Le pire quand les flots avalent les amis marins, le pire quand son frère Jean-Marie met fin à ses jours, quand il lui faut renoncer à prendre le large faute de moyens, le pire encore lorsqu'elle est éjectée de son bateau et voit la mort en face. « La mer – cette passion dévorante qui fut toute ma vie, qui m'a tout appris et qui fut mon combat pour la liberté –, la mer engloutira mon dernier soupir », assurait-elle*. Mais non, la mer, reconnaissante de tant d'amour, lui laissera la vie sauve. Florence mettra la main sur son téléphone portable étanche et réussira à joindre sa mère qui fera intervenir Hubert. Un hélicoptère la sauvera. Quatre ans plus tard un hélicoptère la tuera.

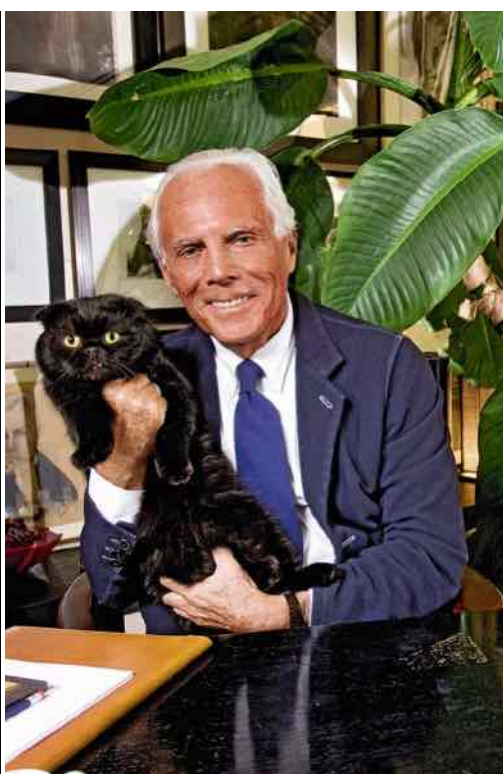
Croyante, Florence avait émis le souhait de reposer auprès de son frère Jean-Marie. Ses cendres ont été déposées dans sa tombe, aux îles de Lérins. Mais la légende Arthaud, elle, est bel et bien vivante. Éternellement. ●

* « Cette nuit la mer est noire », de Florence Arthaud, éd. Arthaud.



DIOR CHOISIT UNE ITALIENNE

Elle s'appelle Maria Grazia Chiuri, ce n'est pas une novice. Elle a 54 ans, et a opéré, en Italie, la remontée spectaculaire de Valentino avec son complice Pierpaolo Piccioli. A Paris, elle prend les commandes d'une maison qui n'avait jamais été dirigée par une femme. Et elle s'engage doublement : pour l'écologie et pour ses congénères, en les armant de slogans et de robes d'organza. Ici, elle célèbre avec l'équipe les 70 ans de la griffe en 2017.



LES BOSS INOXYDABLES

Ils se font photographier avec un chat, comme s'ils voulaient faire patte de velours. En réalité, ce sont des mammoths. L'indémontable Karl Lagerfeld, 85 ans, est l'omni-créditeur qui, entre Chanel, Fendi et sa propre marque KL, signe plus de trente collections par an. Il a désormais une poupée à son effigie. Et quand on n'a plus rien à dire sur lui, on s'intéresse à sa chatte Choupette ! En Italie, moins drolatique, plus business et un rien mégalo : Giorgio Armani, 84 ans, toujours aux commandes de sa maison cotée en Bourse. Il a son propre musée, son théâtre, son vin, sa ligne de déco, bref « une vie en Armani ».

LA MODE 2010-2019

LE POUVOIR DU FASTE

Cette décennie consacre les seigneurs indiscutables et promeut les jeunes talents acharnés.

PAR CATHERINE SCHWAAB

C'est comme un sursaut de bon sens en réaction à des phénomènes qui nous donnent le tournis. L'accélération frénétique des collections qui a produit quelques burn-out et démissions parmi les créateurs (John Galliano chez Dior, puis Raf Simons, Christophe Decarnin chez Balmain, Alber Elbaz chez Lanvin), le réassortiment à flux tendus dans les rayons de la grande diffusion, la frénésie vorace des réseaux sociaux, qui fait de tout et n'importe quoi un « must have »... Eh bien, en méditant un peu sur cette hystérie, on repère un semblant de raison, des principes inébranlables : la pérennité d'un savoir-faire, le patrimoine historique d'une griffe et les mutations irrépessibles de ce XXI^e siècle.

Il y a la mode pure et ses évolutions stylistiques : un métissage entre les continents, une confusion qui mêle le jour et le soir, le goût nouveau des hommes pour les vêtements pimpants, colorés, le détail.

Bien sûr, il y a aussi les égéries. Plus moyen pour un couturier de s'en passer. Sauf à se mettre soi-même en scène dans les journaux, sur Instagram...

Et il y a le talent. Qui tient au flair, à la rapidité, autant qu'à l'inventivité. Et là, ce sont des seniors, les « Eternels » en quelque sorte, qui font la leçon : Karl Lagerfeld, Giorgio Armani et Miuccia Prada. Ils ont largement franchi le cap de l'âge de la retraite, mais ils continuent de poser et d'imposer tranquillement leur regard acéré sur l'époque, les tendances. Ce sont eux qui, les premiers, sont entrés dans les musées. Eux aussi qui sacrent et consacrent. Leurs dauphins les admirent et rêvent de leurs carrières, les artistes se font photographier à leurs côtés, les clients s'inspirent de leur quotidien. Bref, ils donnent le « la ». Comme s'il nous fallait des tuteurs pour nous y retrouver. ●



CHANEL AU PAS DE CHARGE

Les chroniqueuses ont pris l'habitude de voir le Grand Palais, à Paris, transfiguré pour des défilés fous. Bords de Seine, supermarché, film d'anticipation... Des décors décoiffants. « Karl » sait créer la surprise. Ici, le défilé automne-hiver 2019.



Collection prêt-à-porter
printemps-été 2017,
Stella McCartney.

VUITTON, BALMAIN... LA RELÈVE

Ces maisons sont nées au XIX^e siècle, elles ont traversé plusieurs guerres... Il leur faut rester en tête dans un secteur à présent mondialisé.

Pour succéder à Kim Jones chez Louis Vuitton Homme, LVMH a choisi... un D.J. Certes, l'Américain Virgil Abloh, 38 ans, a une formation d'architecte, il a œuvré chez Fendi, mais il s'est surtout fait connaître en travaillant avec le rappeur Kanye West. Il a sa propre marque, Off-White, et continue de produire des musiciens.

Chez Balmain, Olivier Rousteing, 33 ans, « tient » la direction artistique depuis déjà huit ans. Il a bouleversé le style, signé une collection Balmain/H&M et... scellé son succès grâce à Instagram et ses selfies avec les stars !



La créatrice (à dr.) avec le
photographe Bill Cunningham
et Rihanna en 2014.

STELLA McCARTNEY PILE DANS SON TEMPS

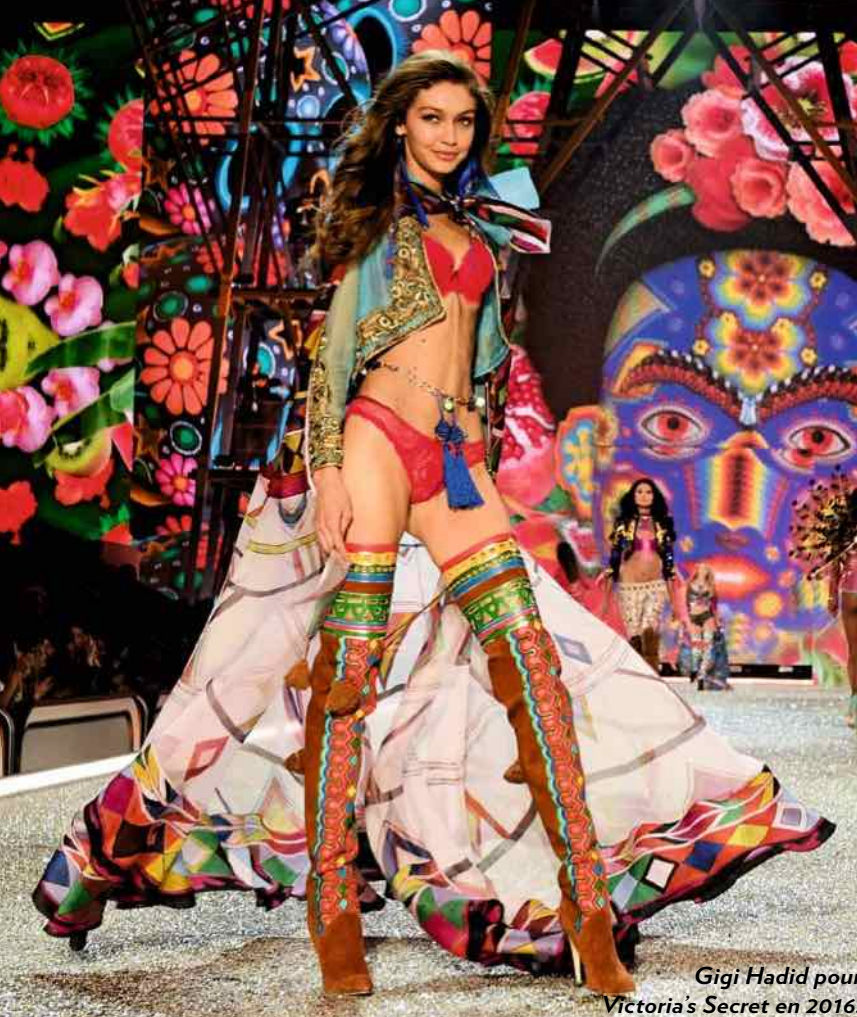
A 47 ans, la fille de Paul, le Beatle, est enfin en harmonie avec son époque. Elle avait beaucoup d'avance. Cette vegan depuis l'enfance (comme sa mère, Linda) a éliminé les peaux d'animaux de ses collections, imposé un « cuir » végétal qui réussit la prouesse d'être plus cher que le vrai. En 2018, elle a racheté sa marque à Kering, devenant désormais seul maître à bord. Une fille avec du flair : on l'a peut-être oublié, mais c'est elle, qui, la première, avait repéré le talent de sa copine Phoebe Philo. Elle l'avait embauchée comme assistante il y a plus de vingt ans chez Chloé. Puis, Phoebe a brillamment réussi chez Celine jusqu'en 2017, quand elle a démissionné pour s'occuper de ses enfants. Hedi Slimane, son successeur, saura-t-il faire aussi bien ?



Virgil Abloh en 2018.



Olivier Rousteing en 2016.



*Gigi Hadid pour
Victoria's Secret en 2016.*



*Bella Hadid, en Dior, à
Cannes, en mai 2017.*

GIGI, BELLA... COMME GISELE ?

Ce sont ses cachets faramineux qui ont valu à la Brésilienne Gisele Bündchen son surnom d'« übermodel ». En 2015, à 34 ans, après vingt ans de carrière, cette éblouissante mère de deux enfants prenait sa retraite des podiums, tout en gardant de mirobolants contrats de pub. Un avenir qui s'annonce radieux... Dans son sillage, les jeunes, sœurs Hadid – Gigi, 23 ans et Bella, 22 ans – influenceuses américaines aux millions de followers, tentent de suivre son exemple.



*Gisele Bündchen en
2014 pour Chanel.*



*Jane Fonda
dans les
coulisses d'un
défilé L'Oréal
avec Winnie
Harlow en 2017.*

DES ÉGÉRIES DE TOUT ÂGE

Comme s'il fallait ancrer les tendances dans du solide, les marques ont compris le bénéfice à tirer des gloires pérennes. Jane Fonda, 81 ans, est une senior à l'imbattable cote de popularité. Discours moderne, décomplexé, elle est belle, à l'aise et rassure les clientes. L'Oréal l'a bien compris. La société de cosmétiques a d'ailleurs rappelé son ambassadrice de longue date Isabella Rossellini, 66 ans, tandis qu'une marque chic comme Celine fait sa campagne de pub avec l'écrivaine Joan Didion, 80 ans. Sans compter les quinquas et sexas chouchous comme Sharon Stone, Andie MacDowell, Tilda Swinton, Julianne Moore ou encore Monica Bellucci. La maturité a le vent en poupe.

PARIS MATCH EN CAVALCADE

Du glamour, de l'aventure, du courage et l'adieu aux grands absents...

Ainsi va la vie. Ainsi va Paris Match, le magazine qui épouse la vie avec ses joies et des douleurs.



Le triomphe de Miss France

Vingt ans déjà. Et, soudain, émergeant des eaux turquoises de Tahiti, son île natale, Vaimalama Chaves, par ailleurs diplômée en marketing, coiffe la couronne de Miss France. Vingt ans ont passé depuis le sacre de Mareva Galanter, sa concitoyenne de Polynésie. Depuis que la télévision s'est emparée de l'élection des reines de beauté – d'abord France 3, puis TF1 –, l'émission aimante des millions de téléspectateurs. Malika Ménard (2010), Laury Thilleman, (2011), Iris Mittenaere (2016), l'ont précédée à la une de Match. Iris reportant le titre suprême de Miss Univers en 2016.



Des héros parmi nous

Sur la couverture de Paris Match ils sont trois copains d'enfance, Spencer, Alek et Anthony, réunis dans un moment de joie à l'ambassade des États-Unis, à Paris. Mais en tout, ils sont huit citoyens courageux qui, le vendredi 21 août 2015, dans le Thalys Amsterdam-Paris, ont maîtrisé l'homme qui voulait semer la mort avec son arme.

Leur chaîne humaine a fait plus pour redonner espoir dans la guerre contre la terreur que les drones sophistiqués ou les bombardiers de la coalition internationale qui pilonnent nuit et jour les positions de l'État islamique. Elle a montré au monde que les terroristes n'étaient pas invincibles. La force unie de ces héros d'un jour et leur farouche volonté de survie l'ont emporté sur la détermination suicidaire du tueur. « Face au mal du terrorisme, il y a un bien, vous l'incarnez », a déclaré le président Hollande en leur remettant la Légion d'honneur. Ce bien, le lieutenant-colonel de gendarmerie Arnaud Beltrame l'a incarné lui aussi, jusqu'au sacrifice ultime, le 24 mars 2018 à Carcassonne, lors de l'attaque du Super U de Trèbes. Un hommage national lui sera rendu aux Invalides, présidé par le chef de l'État, Emmanuel Macron.





Nous les avons tant aimés

De Tous ceux qui nous ont quittés durant la décennie 2010, Nelson Mandela, mort le 5 décembre 2013, a sans doute eu le destin le plus exceptionnel. Le leader de l'African National Congress, fer de lance de la lutte anti-apartheid, a d'abord été condamné à la prison à vie, en 1964, avant de devenir, trente ans plus tard, le premier président noir d'Afrique du Sud. D'un chef d'Etat à l'autre, le décès de Fidel Castro, Lider maximo de Cuba, le 25 novembre 2016, a laissé nos lecteurs de marbre.



Raoni, le retour

Les photos sont arrivées le 2 décembre dernier. Celles de Raoni, chef des Indiens kayapos – tribu mondialement connue vivant sur le rio Xingu, en Amazonie –, feuilletant « Nos années 1980 », un des sept numéros hors-série de l'anniversaire de notre magazine.

L'indigéniste ami des Indiens Jean-Pierre Dutilleux, son confident depuis les années 1970, l'a apporté en mains propres au vieux sage. Raoni peut y contempler les pages consacrées au voyage autour du monde qu'il entreprit avec le chanteur Sting en 1989, sous la baguette de Dutilleux, déjà.

On célébrait alors les 100 ans de la tour Eiffel. Coiffe au vent, le cacique avait posé sous la grande dame de fer, à la proue d'un petit bateau affrété par Paris Match. Il revoit sa photo d'époque.

En regardant le reportage, il émet spontanément le vœu d'un prochain retour à Paris et, peut-être, en Europe. Il veut y porter la parole des peuples autochtones, dont certains sont menacés d'être délogés de leurs territoires ancestraux en Amazonie ou ailleurs, victimes de la déforestation intensive.

Ses appels précédents ont été entendus (douze fondations ont été créées lors de son périple). C'est ainsi que, avec le concours de l'Association forêt vierge et grâce à la vigilance des gardiens de la mémoire indigène autour de Raoni, une zone grande comme six fois la Belgique a pu être démarquée au Brésil. Elle est censée protéger – pour toujours – le territoire des Kayapos. Jusqu'à quand ? s'interrogent les sceptiques, que l'accélération du temps inquiète.

Face aux nouvelles menaces, le chef indien, figure de proue des peuples premiers, affiche sa volonté d'alerter à nouveau le monde. Il le fera déjà à travers un livre, « Mon dernier voyage » (éd. Arthaud), au titre prémonitoire, dont la sortie est prévue pour mai 2019. En guise de sous-titre, un cri qui vaut espérance de survie : « SOS Amazonie ! »

Et s'il revenait chez nous le pousser de vive voix ? Bienvenue Raoni ! ● Partick Mahé



Signé Carla

Pour le hors-série n° 6 « Nos années 2000 », Carla Bruni-Sarkozy avait accepté de revenir sur ses années à l'Elysée, dans un grand entretien avec Valérie Trierweiler. Un dialogue unique, intime et chaleureux, entre celles qui furent toutes deux premières dames, et au cours duquel la chanteuse rendait hommage à la journaliste de Match : « Encore aujourd'hui, j'admire la force qui est la vôtre d'avoir surmonté l'ouragan qui vous est tombé dessus. Peu de femmes auraient tenu le coup comme vous l'avez fait, peu de femmes auraient su tourner la page comme vous l'avez fait. Vous êtes une battante et vous êtes une vraieoureuse. C'est fort. »



POUR LES 70 ANS DE PARIS MATCH,
REVIVEZ LES GRANDS MOMENTS DE NOTRE HISTOIRE
À TRAVERS **7 HORS-SÉRIES EXCEPTIONNELS**



COFFRET
DES
7 VOLUMES
DISPONIBLE*



**COMMANDEZ
LA COLLECTION COMPLÈTE
SUR LE SITE**

www.decennies.parismatchabo.com



LONGINES

LONGINES ET PARIS MATCH
70 ANS D'ÉLÉGANCE COMMUNE

